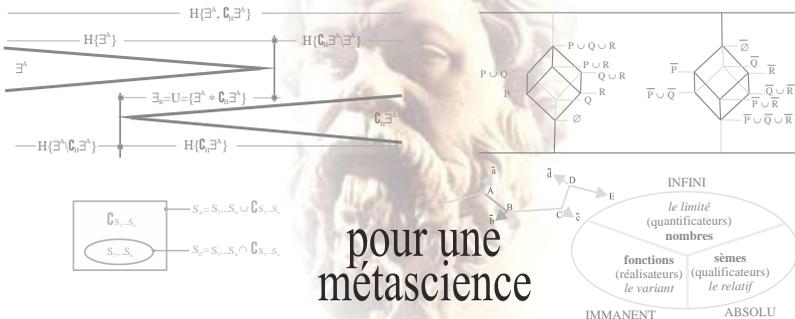


Jean ALPHONSE

SCIENCE MÉTAPHYSIQUE ET CODOMAINES

Cahier 2
sema

*Dépasser la théorie
du sens fondée sur
le tiers exclu*



semantikos *la signification*
σημαντικός *et la chose qui soutient le signifié*

POUR UNE MÉTASCIENCE

- 0 **Introduction pour une métascience**, 1996, ISBN 2-9504817-0-1 (vol 0)
- 1 **Fondements** pour une nouvelle lecture du monde, 1995, ISBN 2-9504817-0-1 (vol 1)
- 2 **Le Quantifiable**, 1995, ISBN 2-9504817-0-1 (vol 2)
- 3 **Le qualifiable**, 1996, ISBN 2-9504817-0-1 (vol 3)
- 4 **Le valorisable**, 1997, ISBN 2-9504817-0-1 (vol 4)
- 5 **Les continua**, 1996, ISBN 2-9504817-0-1 (vol 5)

Réflexions candides sur l'épistémologie, *vivons-nous avec les modernes l'époque d'un inter-âge obscurantiste à permettre un renouveau de la pensée?* 2005, ISBN 2-9504817-3-6

Heuristique de l'émergence métascientifique, *avec Paul Janet, la clé d'une réflexion émancipatrice des enseignements à faire époque*, 2009, ISBN 2-9504817-4-4

SCIENCE MÉTAPHYSIQUE ET CODOMAINES

La présente publication de 2010 reprend dans une version réécrite et complétée les précédents cahiers édités entre 1995 et 1997

- 0 **aitia** *L'insuffisance d'une connaissance fondée sur l'expérience physique du monde*
- 1 **theoretike** *Catégorisation de continus contractuellement complémentaires*
- 2 **sema** *Dépasser la théorie du sens fondée sur le tiers exclu*
- 3 **ergon** *L'encours qualificateur réalisant le potentialisé*
- 4 **ontos** *Continuité in extenso d'existence, sous-jacente des indéfinies discontinuités individuées d'être, d'avoir et de faire*
- 5 **lexis** *Vocabulaire de métaphysique, avec la bibliographie des ouvrages cités*

Édité par l'auteur: ISBN 2-9504817-1-X (vol. 3) e-book

Dépôt légal à la Bibliothèque Nationale de France

Contact: jean.alphonse@free.fr

Non à l'escalade des profits éditoriaux puissant maintenant en France de 2 ans de prison et de 150.000 € d'amende la copie pour les usages non commerciaux. En tant qu'auteur et usager, je souhaite pour mon travail la liberté que nous avons il y a encore quelques années de faire des copies à usage personnel.

Copyleft: L'auteur consent pour le contenu du présent livre protégé par les lois et conventions internationales de la propriété intellectuelle une licence de libre reproduction par les divers moyens conservant le contenu original, et leur libre diffusion pour des usages non commerciaux.

Copyright: Les droits d'édition commerciale et droits annexes se réfèrent aux habituels contrats de la pratique éditoriale. Ces droits couvrent notamment la commercialisation qui pourrait être faite de l'œuvre, de ses adaptations et traductions, graphiques et numériques, de diffusion commercialisées.

Introduction

Sous-jacentes aux choses sont des phénomènes à les manifester. Grâce aux sciences, rien de matériel ne se conçoit plus hors les phénomènes physiques. Autrement dit, dans le monde moderne, ce ne sont plus les anges qui poussent le boulet hors de la bombarde, ni les esprits qui sont directement responsables du vol de la flèche vers la cible. Le concept de phénomène physique permet, à proprement parler, de comprendre ce qui apparaît dans la relation individuée à l'environnement depuis le jeu des oppositions dynamiques nécessitant les notions d'énergie, d'opposition de forces, et de travail. Bien que, sauf de rares essais, la phénoménologie est encore de nos jours restreinte aux aspects physiques de l'Univers, c'est une notable amélioration. Il est cependant à prévoir que dans le contexte d'une instance performative de réalisation du contenu cosmique, de laquelle nous comprenons mieux comment les choses physiques arrivent, nous n'en concevrons bien les événements qu'à conjointre le constat de leur fait objectif, à leurs raisons d'advenir corroborant le fait que nos efforts psychiques et nos luttes spirituelles font partie intégrale comme partie du processus réalisant l'Univers en raison de phénomènes particuliers à ces domaines. Une phénoménie générale ne peut manquer d'apparaître progressivement à relier chacun des trois domaines contractuels de réalisation progressive depuis des transformations métamorphiques physiques, psychiques, spirituelles. Si le produit de la phénoménologie physique concerne les propriétés des corps matériels, le produit de la phénoménologie psychique se reconnaît comme activité qualificative depuis des mentalités. Pour l'essentiel, l'activité mentale s'instaurant entre un savoir-être-fait et un savoir-faire, réalise un domaine connexe de phénoménologie psychique, dont on ne saurait faire l'économie que dans le dogme physicaliste par lequel on explique sans preuve que le monde advient sans raison et depuis rien, selon le hasard des réactions physiques.

Ce présupposé introduit conséquemment la dynamique de la psyché à produire des significations, pour traiter des manifestations qualificatives, dont on rend compte depuis les oppositions formées entre thèses et antithèses. Si pour une meilleure compréhension du propos j'utiliserai dans les pages qui suivent de termes usuels à traiter l'intellection, il importe de se garder de les considérer comme des concepts détachés d'une phénoménologie spécifique du travail qualificatif tenant aux processus mentaux, et ce faisant, de tenir fondamentalement l'activité qualificative non réductible aux propriétés matérielles.

Alors que le terme de sémiologie s'est trouvé en français verrouillé à désigner le domaine des symptômes médicaux, et que la sémantique connote la transduction langagière des signes (pouvant être visuels, auditifs, olfactifs, etc.) au sens linguistique de Saussure d'une communication intersubjective –donc incluant la théorie d'encodage et de décodage de la communication entre mentalités–, la sémiotique tend à se démarquer comme discipline générale traitant la logique du sens, même s'il arrive encore que son propos chevauche le domaine du sémantique.

C'est plus particulièrement l'aspect sémiotique qu'on va aborder dans ces pages. Mais, à seule fin de ne pas discourir sur une production d'effets abstraite des agents qui s'en trouvent être la cause, nous considérerons la sémiotique comme le discours savant ayant pour objet d'étudier la production et l'agencement consécutif des significations dans l'organisation mentale visant les fonctions intellectives. Donc la complexion naturelle des significations venant de leur apparition, ou phanicité, et des réseaux de relations qui sont à les relier.

Comme pour beaucoup de disciplines nouvelles, le seul moyen de sortir des limbes les aspects novateurs pouvant surdéterminer l'effectué, est de consacrer d'abord à formuler et définir le contenu dont on parle. Cela permet de donner corps au signifié, en permettant d'invoquer nominalement des significations considérées en des rapports formels. Ce n'est qu'après qu'on se trouve en possession de 'symboles' permettant d'invoquer nominalement des rapports formels se référant à des concepts, qu'on pourra tenter de les porter dans la théorie des ensembles, ou celle des groupes, sur

le modèle mathématique. Si le terrain de la formalisation sémiotique des concepts est presque vierge, nul ne peut prévoir la portée de son développement dans les siècles à venir. Une chose apparaît cependant assurée; c'est que si les progrès des théories scientifiques formulées à propos de l'exocosme reposent sur les mathématiques, les progrès métascientifiques à l'endocosme ne pourront se faire sans en passer par ceux de la sémiotique.

I. SUR LA RICHESSE DU VOCABULAIRE EN PROPORTION DE L'AVANCEMENT D'UNE CONNAISSANCE PARTICULIÈRE

La richesse lexicale d'une langue est assurément l'un des paramètres primordiaux permettant d'estimer le progrès des connaissances. Imaginons ce que seraient, par exemple, les disciplines biologiques sans un vocabulaire spécifique, c'est-à-dire en lequel noms et fonctions seraient abordés depuis le détour de circonlocutions et des périphrases. De pénétrants penseurs ont avancé qu'un ensemble cohérent de signes était encore le meilleur moyen de susciter la compréhension des choses. Ce sont des signes, tels que peuvent l'être un gestuel, une parole, une graphie, qui témoignent des empreintes plus ou moins durables, comme plus ou moins profondes, laissées par le travail de la pensée. En sorte que l'on conçoive que, comme instrument d'intellection, la progression du pensé est sensiblement parallèle au progrès des systèmes de signes.

Il semble historiquement prouvé que les idées novatrices s'imposèrent d'abord en des langues les plus adaptables et les mieux modulables comme furent le grec et le sanscrit, en ce que la combinaison des racines évite, justement, de recourir aux périphrases.

Ce n'est que pour éviter un trop grand nombre de termes que les spécialités usent ordinairement de ceux des langues naturelles. D'où est que c'est le discours qui restreint le sens général des termes employés, et non pas l'inverse comme on peut le supposer de prime abord. Autrement dit, les significations dont on charge l'usage des mots ne se comprennent bien, pour cause de discriminations suffisantes, qu'à l'intérieur du discours qui les

contient. L. WITTGENSTEIN écrivit à ce propos: «Un mot n'a de signification que dans l'appareil de la proposition». Cela est à montrer que les dictionnaires, en se référant aux usages les plus généraux des mots satisfaisant aux emplois le plus présumable, éclairent les possibilités en sens des termes, qu'on ne découvre pertinemment que dans le corps même du discours depuis un travail de discrimination *ad hoc* référant au contexte lu. Le dictionnaire a cette utilité, donc, que notre recours à son usage ne peut que faciliter la compréhension, au sens platonicien, puis hégélien, du dialectisé.

Aussi s'impose à la pratique de toute discipline une précision des charges lexicales prédéterminant les significations qu'on y peut trouver depuis les explications qui les accompagnent. Or, cette disposition est d'autant souhaitable dans les présents *Cahiers* qu'on y tente d'aborder la métaphysique plus rationnellement qu'elle ne l'est dans la pensée contemporaine. Il est si probant que la pensée moderne se suffit d'une phénoménologie physique des événements, que les mots de la métaphysique sont aujourd'hui, pour la plupart des gens, proches d'être langue morte; car si personne n'ignore ce que suscite des termes tels que électron, atome, cellule nerveuse et substance chimique, il devient de moins en moins aisé de savoir ce que comprend notre interlocuteur lorsqu'on l'entretient depuis des termes, pourtant tout à fait apparentables, tels que essence, éon, âme, esprit, où s'il aperçoit même une différence entre l'étant et l'existant. S'il fallait convaincre, il suffirait d'ouvrir le *Petit Larousse* au mot 'âme', pour y lire: *âme: principe spirituel de l'homme*. Supposant savoir ce qu'est un homme cherchons à nous renseigner sur le 'principe spirituel': *spirituel: qui appartient à l'esprit, à l'âme...?* Ne nous décourageons pas, et avançons encore: *esprit: principe spirituel, âme*. Puis, plus loin: *immatériel: qui n'a pas de consistance, l'esprit est immatériel*.

Voici l'itinéraire bouclé et aucun des termes n'a reçu la moindre attribution proprioqualificative, ou virtuelle, qui en éclaire le sens. Pourtant tout pouvait nous laisser supposer que l'âme et l'esprit, donnés en tant que parties constitutives de l'homme ainsi que l'estomac, le foie, ou la rate, **assurent aussi des fonctions**; ce qui suppose des identifications tenant à des attributions spécifiques.

Non! Ce sont seulement des parties évanescentes, sans *consistance*. À notre époque où une science physicaliste s'impose de plus en plus comme au Moyen Âge s'imposa autoritairement une vision mystico-déifiée du monde, n'est-il pas légitime que nous nous posions la question de savoir quand deviendra nécessaire un substitut de la *pierre de Rosette* entre les mains de quelque nouveau Champollion pour décrypter ce vocabulaire-là?

Pour conforter notre opinion sur ce que l'information dans la communication ne dépend pas du seul savoir, mais encore d'une intégration des connaissances acquises à faire la synthèse entre savoir, sophia, crédo, voici un constat édifiant, pouvant même prêter à rire. On sait que les philosophes du Moyen Âge mêlaient encore ésotérisme et exotérisme, que les médecins soignaient conséquemment sans les séparer l'âme et le corps, que les chimistes étaient aussi alchimistes. Pour eux, conséquemment, le non-dit au sujet du cerveau, par exemple, tenait l'organe comme lieu de rendez-vous rationalisé, certes, des perceptions du monde, mais aussi, sous cette écorce, celui des sentiments, puis, plus profondément encore, celui de la psyché. Et c'est semblablement que dans leur idée la pompe cardiaque véhiculait l'énergie vitale au travers du sang, donc l'*animus*, était encore le siège des émotions et, plus profondément, de plus celui de la *pneuma*, sphère des réalités spirituelles. Aussi, en notre époque scientifiquement réductrice de la réalité aux seules propriétés de la matière, ne nous étonnons pas outre mesure qu'on réduise, en guise d'introduction à un savant traité de médecine contemporaine, ces trois niveaux de réalité en un unique amalgame traduisant textuellement le latin avec ce commentaire: «PARACELSE croyait, en avance sur son époque, que le cœur contenait de l'air (*pneuma*) pouvant s'échapper à la suite de fortes émotions et causer ce qu'on sait maintenant être l'infarctus. Là où il se trompait, c'est dans l'ordonnance de ses médicaments, puisqu'il prétendait que la méditation donnait au patient le contrôle de cet air.» On comprend comment le critère d'objectivité, moteur des sciences, peut devenir aussi les œillères d'une dogmatique moderne à ne voir que ce que l'on veut bien regarder. Nous l'évoquons ici pour faire mieux sentir que se justifient les efforts entrepris en vue des extensions lexicales appropriées aux propositions d'autres domaines de réalité que celui

des réalités matérielles, et afin que le caractère d'*inconsistance* octroyée implicitement au domaine de la métaphysique ne déteigne pas sur ce qu'on en dira.

Mais il n'y a pas que cette carence interprétative accompagnant le réductionnisme doctrinal car, s'il est des termes dont les sens s'évaporent par manque d'usage dans son contexte d'époque, sont aussi des significations qui n'ont pas encore de terminologie appropriée. Il s'agit, le plus souvent, de significations insuffisamment discriminées, et c'est la raison pour laquelle on leur laisse par nécessité un contenant aux frontières encore floues. Par exemple, aucun terme n'apparaît approprié pour désigner les différentes catégories d'obéissance (c'est-à-dire pour cause d'allégeance, de servilité, d'idéologie, de soumission consentie...). Aussi lorsqu'on en applique le sens à des cas particuliers qui motivent des choix, c'est tout d'un bloc pour désigner aussi bien l'obéissance à des appétits charnels, qu'aux impératifs de la sagesse, ceux de la pensée rationnelle, ou encore à la conduite par l'esprit.

Par ailleurs, il est des 'emballages' sémantiques presque vides, au point qu'ils sont aisément interchangeables, à l'occasion, sans perte sensible de leur charge signifiante. Citons dans ce cas les diverses attractions entre personnes que représentent l'amour, l'amitié, le coup de foudre, la passion, la bonté, la sympathie, l'admiration, l'adoration... On adore aussi bien Dieu que telle chansonnette, ou ce qu'on trouve dans son assiette. On aura le coup de foudre pour la voisine, aussi aisément que pour une paire de chaussures.

Or, constatons une conséquence lapalicienne de la confusion des usages par suite du défaut de discrimination lexicale: plus le vocabulaire relatif à un groupe homogène de significations est riche et plus le lexique se trouve adapté aux circonstances d'un usage discriminatif. C'est ainsi que la langue des Inuits est fertile d'un bon nombre de termes pour désigner les nuances d'un seul des états physiques du substrat H₂O, celui pour lequel nous n'avons que le mot 'neige'. États voisins, certes, mais cependant divers, que nous ne savons discriminer que de la glace, de l'eau, et de la vapeur. Par cela nous comprenons que les Inuits, pour être plus concernés par les différentes propriétés de la neige qu'on l'est sous les tropiques, se qualifient aussi d'autant mieux dans leurs relations

à celle-ci depuis leurs discriminants lexicaux. Et, pour conséquence, nous comprendrons encore qu'un énoncé sur la neige en langues des Inuits sera plus signifiant qu'en une autre langue. Dans le *eul ya*, le plus ancien dictionnaire de langue chinoise, une centaine de termes discriminent déjà différents nuancements des relations socio-familiales qui n'ont aucune correspondance dans les langues européennes. Nous pouvons en tirer les mêmes conclusions, à savoir, qu'un discours sur des rapports sociaux sera plus signifiant en chinois qu'en aucune autre des langues européennes.

En dernier ressort, le niveau de conception susceptible de soutenir notre qualification est substraté par des références lexicales qui représentent les adressables (ce qui est mû étant agencé dans les productions mentales), et reçoit sa richesse conceptuelle de la richesse en termes diversement signifiants. Aussi, en référence à la fonction même d'une langue, nous pouvons dire qu'un lexique reste incomplet pour autant qu'il subsiste des significations qui n'ont pas leur représentation adressable de manière bien déterminée et correctement discriminée depuis les usages d'au moins un signe spécifique. Nous pouvons apercevoir que le signifié avancé avec, par exemple, le concept d'un 'fondement des qualifications dans la théorie des significations', puisse être connu par le moyen d'un seul mot dans le cadre du discours épistémologique. Il faut comprendre par-là que, de même qu'aujourd'hui nous ne nous contentons plus de vagues mots à catégoriser les états de la matière depuis l'igné, le gazeux, le liquide et le solide, mais de termes spécifiques discriminant d'entre des constituants chimiques ces états-là, de même un jour l'âme et l'esprit seront assurément aussi génériques d'un ensemble d'états reconnus à en distinguer les variantes, avant que ne soient compréhensibles diverses constitutions spécifiques.

II. SUR LA NÉCESSITÉ D'UNE SÉMANTHÈSE DANS L'INTENSIVITÉ MULTI-ORDINALE DES SENS, RELIÉE AU PROCESSUS EXTENSIF DE DISCRIMINATION ANTITHÉTIQUE

Donc, à faible lexique, idéation vague et confuse, niveau difficilement complexifiable que la puissance mentale utilise dans un ressassement redondant et aisément sclérosant des acquis intellectuels. L'évolution de la pensée a le plus extrême besoin

d'une constante amélioration et d'une expansion continue du vocabulaire. Il s'agit là, ne l'oublions pas, non pas de la pensée elle-même, mais du principal instrument de la pensée. Nous apercevons, dans ce cas, ce que nous avons à dépenser en efforts pour que progressent les axiomes de la sémiotique vis-à-vis du qualifiable, en vue de joindre le progrès acquis aux mathématiques qui se limitent à quantifier notre expérience du monde.

Relativement à l'expérience progressive de nos qualifications au monde, il est alors aisé de prévoir que, pour l'humanité future animée de nouveaux idéaux appelés à compléter ceux qui mobilisèrent les réalisations du présent âge, des femmes et des hommes consacreront au moins autant au développement des outils de la pensée, que tant d'autres auront consacré, depuis l'avènement des technosciences, à l'instrumentation matérielle qui représente notre prolongement corporel aux choses physiques. Bien naïf en effet serait de croire que les compétitions pour de meilleurs niveaux matériels de vie seront toujours l'objectif premier. L'humanité ne peut manquer de passer, aussi, par des compétences dans l'acquisition des niveaux supérieurs de la pensée, tant il apparaît vrai que les idéaux qui ne peuvent se réaliser dans une génération appartiennent encore aux suivantes, depuis les potentialités qui sont par-là latentes dans la nature humaine.

Il me semble que sous-jacent à la confusion babélique symbolisant, de façon évidente, l'incompréhension interlinguistique, se retrouve un problème de fond. N'est-il pas remarquable que n'importe qui d'entre nous peut regarder, voir et ne pas *apercevoir* ou, à telle autre occasion, écouter et entendre sans aussi *saisir*: «j'entends bien, mais je ne comprends pas le sens de ce que tu me dis.» C'est là, déjà, une raison qui invite chacun aux perfectionnements langagiers.

Cependant qu'il apparaît une autre raison que celle de viser l'incidence pragmatique de la richesse en significations pertinemment reçues. Cette raison intéresse nos humaines déterminations, via les qualifications qu'on peut tirer d'un niveau acquis de signifiante. Pourquoi? Mais en raison de ce que le conçu se montre comme le substrat de nos déterminations! La moindre des déterminations personnelles, pour être fondée sur des valeurs

d'action, ne saurait que passer par le champ conçu à représenter des qualifications possibles. Exactement comme les propriétés matérielles (ce qui arrive par réactions de cause à effet) les qualifications intellectuelles restent le préalable indispensable de toute intelligente activité (l'activité avec effet attendu). En sorte que plus sont vagues nos expériences des propriétés événementielles du monde et moins sont évidentes les conceptions susceptibles de nous qualifier à notre environnement, et plus riche est le champ de nos possibilités de qualification, plus large est l'éventail des choix de participer du monde depuis des valeurs d'action.

Relativement au contexte phénoménologique des mentalités, la disposition qui précède peut se traduire en tant que 'travail mental' sur le modèle des lois de la physique, depuis l'énoncement pragmatique posant que le produit psychique est proportionnel à l'intensité des efforts fournis, par un coefficient d'efficacité qualifiante. Plus précisément, la superfluité à faire l'abondance dans nos niveaux d'être au corps, au mental et à l'esprit, pose l'efficacité comme le rapport des **actions personnalisées** à l'encontre des **agitations interindividuelles**, en ce que, manifestement, une partie de notre temps est consacrée à 'tourner à vide' en des agitations qui sont inefficaces. Tout se tient: nos vaines dépenses en énergie physique ont pour cause une inefficacité mentale (l'expression d'un défaut d'énergie psychique peut être la flemmardise intellectuelle), conjointe à un semblable manque de lutte intérieure –le degré d'indolence spirituelle pouvant traduire, semblablement, une insuffisance d'énergie spirituelle.

Mais la bonne compréhension de ce propos est à devoir introduire au moins un premier niveau d'intensivité mentale qu'on traduit dans le concept des sens multi-ordinaux s'échelonnant entre l'ensemble des diversifications extensives à l'exocosme, et leur unification complémentaire à l'endocosme. Afin de montrer immédiatement ce que représente une progression conscientielle pour raison d'intensivité vers l'endocosme à surdéterminer l'extension exocosmique du travail de l'intellect, rappelons juste quelques exemples.

degré EXTENSIF à l'exocosme	degré INTENSIF vers l'endocosme
conscience du monde	conscience de notre propre conscience du monde
apprendre	apprendre à apprendre
comprendre la nature (objet de la physique)	comprendre la nature de la nature (objet de la métaphysique)
connaître	connaissance de la connaissance (épistémologie)

Ces éléments du premier niveau d'intensivité mentale, pour appartenir aux événements surconscientiels de compréhension, se surajoutent, en quelque sorte, à la conscience que nous acquérons dans l'expérience de nos relations extraceptives au monde.

III. DISCRIMINER DES SYNONYMES: UN MOYEN DE GÉNÉRER DE NOUVELLES SIGNIFICATIONS

Une méthode censée améliorer le rendement dans le principe de la conscientisation des signifiés (ne touchant donc pas la quantité d'énergie dépensée en efforts de qualification, mais le coefficient d'efficacité qualificative de son utilisation) consiste à apercevoir de nouvelles significations dans le champ de ce que l'on considère tout d'abord comme des synonymies. Pour savoir ce que sont ces sens nouveaux dans le champ du signifiable, considérons un exemple. Combien de fois parlons-nous de **potentialité** dans le sens du **virtuel**, faisons l'amalgame entre **pouvoir** et **puissance**, usons confusément de termes comme **mental** et **esprit** ou, encore, mesurons la **personnalité** à l'aune du **personnage**? Et combien d'entre nous faisons l'effort intellectuel de discriminer clairement entre le fait d'**exister** et celui d'**être**?

Une analogie pour mieux saisir ce que nous considérons par là. Lors d'une visite décontractée au zoo, voir un singe comme étant tout à fait identique à son voisin nous suffit. Rien ne nous sert également de distinguer dans la cour d'une ferme une poule de sa voisine, pour peu qu'elles aient même plumage. Pourtant il n'est pas inutile que chaque pensionnaire du zoo soit identifiable comme étant unique par son soigneur, ou à la fermière de reconnaître une poule d'une autre, même si les plumages sont identiques. C'est un peu ce qui se passe avec les synonymes. Dans un premier temps, celui de la phanité du sens, ou stade pré-évoqueur d'un nouveau concept, on aperçoit des **analogies** qui nous font prendre conscience de significations nouvelles encore inexprimées;

comme, de façon semblable, les **paraboles** sont à la surconscience par l'esprit un moyen d'entrevoir de nouvelles valeurs d'action. L'analogie est donc un moyen d'induction en ce que par elle on évoque une ressemblance dans les rapports entre deux aspects, dont l'un est représenté à pouvoir évoquer l'autre. Cependant que, si l'on souhaite approfondir ce qui émerge ainsi de conscientiel et de surconscientiel, il faut un second effort qui soit, non plus analogique, ou bien parabolique, mais discriminatif à l'intérieur de la strate de signifiante considérée. Afin de mieux apercevoir la différence de signification en fonction de l'approfondissement des signifiés dans une progression expérientielle de discrimination de sens (ce qui fait la différence entre les singes du zoo pour le visiteur et pour le soigneur), prenons des termes relatifs à des états psychosomatiques et comparons-en la charge sémantique dans la spécialité (à droite) et dans le dictionnaire courant (à gauche) depuis le tableau que voici :

Angoisse = anxiété physique ou morale...	L'angoisse s'identifie depuis des signes physiques : sensation de striction au niveau des poumons et du cœur. Le pouls et la respiration s'accroissent. Ce trouble va <i>crescendo</i> une dizaine de minutes puis décroît spontanément.
Anxiété = angoisse, inquiétude, tourment...	Se reconnaît à des signes psychiques . Elle reflète le sentiment d'un danger ressenti comme pouvant être imminent, mais non défini. Ce trouble peut durer quelques minutes à plusieurs heures et disparaît encore spontanément.
Inquiétude = état d'une personne qui n'a pas de repos. Trouble et agitation de l'esprit.	Agitation mentale, non pathologique, due à des incertitudes sur les conséquences d'un avenir plus ou moins lointain. Peut se ressentir lors des changements qui président aux étapes de la vie, et des perturbations du cours attendu des événements.
Peur = inquiétude en présence ou à la pensée du danger.	Trouble non pathologique éprouvé en présence ou à la pensée d'un danger qui est, à l'encontre de l'inquiétude, défini et proche.

Même depuis des définitions aussi succinctes, on aperçoit immédiatement qu'il ne s'agit de synonymes qu'à la condition de n'avoir aucun besoin de se qualifier depuis les discriminants du domaine. Outre le fait de distinguer entre effets physiques et psychiques, d'une interface psychosomatique, puis entre des menaces définies ici et indéfinies là, circonstanciellement, on pourrait encore, avec une analyse plus fine, faire apparaître que dans l'angoisse et l'anxiété, ce sont les effets de la perception de l'autre vis-à-vis de soi dont il s'agit, alors qu'avec l'inquiétude et la

peur il s'agit de l'appréhension d'une action environnementale sur soi. Disposition qu'on montre avec le tableau suivant:

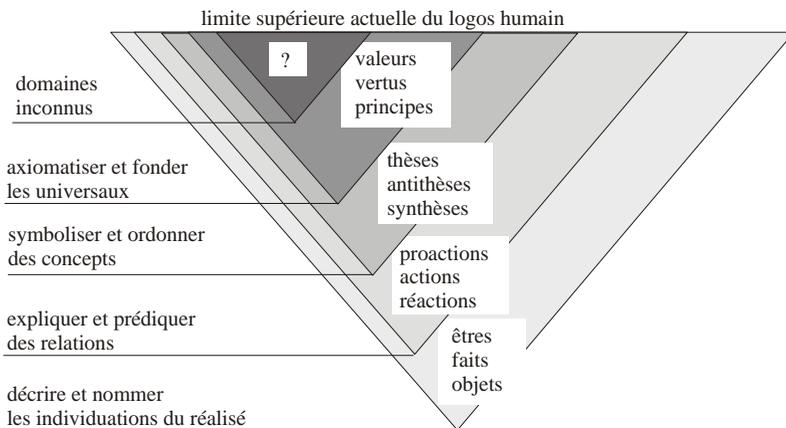
	Effet dans la sphère psychologique	Effet dans la sphère somatique
appréhension de l'action du monde sur soi	INQUIÉTUDE	PEUR
appréhension de la perception de soi par d'autres	ANXIÉTÉ	ANGOISSE

Est-ce là tout? Sans doute que non. Pour discriminer encore, notons que cette structure rapportée avec le dernier tableau reste insuffisante en raison qu'on n'y pose que des aspects négatifs. Elle est conséquemment poursuivable selon des sens autres que ceux qui font mal, qui grattouillent et qui chatouillent. Car il est évident que, tout comme pour les phénomènes, des sentiments assortissent des caractères qui sont, selon leurs aspects, positifs et négatifs, bien que les positifs passent aisément inaperçus dans le cas de l'exemple, pour cause de ne pas déranger. Ils peuvent cependant être techniquement mis en correspondance. De plus, il s'agit de termes assortis à la constitution mixte psychosomatique. En sorte que des termes spécifiques de la douleur et du plaisir sont aussi particuliers au corps seul, comme des joies et des souffrances peuvent l'être à la psyché seule.

Discriminer des sémanticités nouvelles depuis la structuration des synonymies, diminue donc d'autant le niveau de confusion qu'on a des significations et devient une méthode à concevoir de nouveaux sens. Cette méthode pose le principe de l'évolution naturelle autant qu'artificielle des langues. Lorsqu'on cherche superficiellement le sens de tel terme en particulier, on se suffit trop aisément d'une évocation stéréotypée en recourant au dictionnaire qui, en l'absence d'attribués particuliers, use de l'enchaînement des renvois susceptibles d'évoquer un sens. Ce que les sémioticiens nomment la circularité des renvois et que nous avons pu voir avec les mots *âme*, *esprit*, *principe spirituel*, *immatérialité* et *inconsistance*. Il apparaîtra que si nous voulons distinguer ces pseudo-synonymes il nous faut, à l'encontre, les discriminer par des attributions proprioqualificatives ou vertuelles qui les singularisent. Si l'âme et l'esprit sont donnés en tant que parties constitutives d'une organisation spirituelle en devenir dans la personne humaine, alors

que l'estomac, le foie ou la rate tiennent à son héritage animal, c'est qu'ils assurent vis-à-vis d'un devenir complémentaire des fonctions tangibles en continuité endocosmique. Par conséquent, ces parties sont concevables depuis des effets spécifiques. Ce processus disjonctif de la pensée est tout autre que celui qui recourt à des renvois considérés comme afférences. Seul l'énoncé définitionnel depuis des propriétés, des qualités, des vertus, concrétise le contenu de nos significations en référence à notre expérience du monde.

Ceci étant proposé, abordons les strates qui structurent la complexification discriminatoire des sens. Dans ce but, posons-nous la question: de quoi se composent les langues usuelles contemporaines? Disons de quelque 90% de termes désignatifs, ce sont les noms. Ils font référence, dans le langage, aux choses, aux faits et aux êtres individués. S'y ajoutent presque 10% de termes qui concernent des concepts d'action (les verbes) et des concepts discriminatifs d'attribution depuis le jeu des thèses et des antithèses (notamment les propriétés physiques et les qualités psychiques).



Le reste, comparativement minuscule, concerne l'entendement d'un très petit nombre de principes, d'idéaux et de vertus, avancés pour décider des mobiles. Ils sont susceptibles d'être posés tout d'abord en tant que fin ultime pour certains, puis en tant que moyen pour d'autres commençant d'apercevoir ce qui vient en continuité. La proportion des différentes strates consciencielles actuelles, donnée à titre indicatif et non limitative, peut alors être imagée depuis le

schéma ci-dessous d'une manière qui n'est pas clôture, mais ouverture, avec le point d'interrogation.

Pour montrer la progression vers des domaines inconnus, auxquels les connus servent de tremplin, ou de point d'appui, il suffit de découvrir ce qui discrimine propriétés et qualités. La déclaration «le ciel est bleu et le Soleil se lève» énonce un événement propre aux communications entre agents psychiques, représentatif du constat qualificateur de la fonction mentale, surdéterminant l'actualisation de propriétés matérielles opérées entre agents physiques: il s'agit du constat sensible de fonction somatique traduisant par les couleurs la perception d'un ensemble de radiations, et le mouvement relatif entre deux corps astraux, à établir des propriétés physiques.

La nomenclature de ce qui se trouve individué dans notre continuum des pluralisations quasi inépuisables d'être, d'avoir, et de faire, s'accroît au fur et à mesure des inventaires historiques et scientifiques qu'on en peut faire depuis des descriptions. Les noms étant désignatifs d'individuation dans tous les plans de la réalité, ce sont ces individuations qui supportent les **descriptions** de ce qui est, de ce qui a, et de ce qui se trouve ponctuellement fait, tout au long de la flèche du temporel. En sorte que dans le processus d'acquisition d'un savoir personnel, une représentation susceptible d'objectivité reste essentiellement complémentaire de la subjectivité attributive depuis des concepts. Seul ce terrain mixte psychosomatique conjoignant objectivité et subjectivité a le pouvoir de faire coïncider une qualitativité psychique à des propriétés physiques. Mais c'est à apercevoir qu'une réalité mixte psychospirituelle fait de même en rapport d'une continuité complexificatrice de la conscience du réel; c'est-à-dire ce qui est en voie de concerner une surconscience intensive à l'endocosme, s'ajoutant à la conscience qui est extensive à l'exocosme.

Considérons bien le processus d'acquisition entre le pôle des extractions d'une diversification indéfinie selon des caractères particuliers et le pôle opposé de l'introception d'une unicité endocosmique passant instrumentalement par les universaux. Chaque étape d'acquisition formant un contenu fini de langage (le langage qui représente un moyen de communication et non une fin

en soi), nous pouvons situer l'étendue de son domaine dans le temps entre:

- une compréhension nulle située à l'origine de la prise de conscience d'une relation établissant la concertation inter-individuelle rendant indispensable les premiers signes conventionnels chargés de sens (origine du reste chaque fois renouvelée avec le nouveau-né se trouvant confronté sans expérience à son altérité);
- une entière compréhension dans la finalisation des relations de soi à son altérité, comme niveau de compréhension indépassable (moment à partir duquel le langage devient un artifice superflu). Cette finalité apparaît potentialisée dans l'encours de l'instance performatrice de réalisation: elle est donc susceptible de réalisation au terme d'un lent processus de progression du monde des personnes.

Ces extrêmes invariables définissent l'étendue des transformations opérées au niveau communicationnel des mentalités. Les échelons performatifs dont on parle concernent la pénétration progressive des niveaux de réalités en cours de formation, que substratent des complexifications adéquates.

Partant des sensations qu'on peut ranger d'après la nature de ce qui en cause la diversification, on distingue le toucher (formes et surfaces des objets corporels, ainsi que leur chaleurs, par différence entre des températures corporelles), le goût et l'odorat (saveurs et odeurs depuis des objets moléculaires), l'ouïe et la vue (depuis les continuités vibratoires et ondulatoires de la matière), pour finir avec les plus subtils en cours d'évolution: le sens des champs magnétiques et celui lié à la pesanteur. Mais ceci ne concerne que la pénétration perceptuelle des réalités physiques. Il faut encore considérer, depuis le sentiment, une interface entre **les sens** nous communiquant la sensation des objets, et **le sens** rendant compte d'une interférence qualitative entre les êtres. À rendre la tangibilité de cette mixité dans le champ conscientiel, les émotions sont au niveau des sentiments ce que le plaisir et la douleur sont au niveau du senti. L'empire des sentiments n'est pas moins riche que celui des sensations, et il convient donc d'en discuter depuis des termes spécifiques à les évoquer. Constituant le senti conjoint du ressenti

se forme progressivement **le sens** valoriel des activités fondé sur la préhension des significations au niveau du mentalisé. Le souvenir et la faculté représentative prolongent le vécu sensoriel et sentimental sur le lieu de l'intellection. C'est à ce niveau que commence le palier de la faculté imaginative, domaine de ce qui vient à l'esprit, ou son approche par ce qui s'intercale entre les représentations mentales apostérieures et les aspirations au dépassement des états intermédiaires conduisant la diminution du potentialisé dans la réalisation. Résumons ces premiers éléments chainés dans l'animation tripartite de la personne, sous-jacente de son organisation métamorphiquement mixte.

- Sensations: conquête du règne animal, seulement reçu en héritage par l'espèce humaine.
- Sentiments, comme rapport aux événements, s'instaure entre les sensations provenant des perceptions à propos de l'exocosme, et la représentation qu'on a des choses issues du senti.
- La représentation subjective. On appelle sens intérieur, dit BOSSUET, celui dont l'organe ne demande pas un objet externe actuellement présent.
- Le sens des choses, conquête en cours de *l'homo sapiens*, avec la formation des significations.
- La faculté imaginative qui projette ensuite sur le monde ce qui n'y est pas présent, ou qui n'est pas encore. Avec ce domaine des aperceptions que concrétisa le concept des idéaux platoniciens, dans lequel concept les idées ont leur source propre (donc non à découler de la substance des choses), commence le pouvoir de former des réalités sans le support des substances matérielles, puisant directement à la source du spirituellement potentialisé.
- L'entendement, dont le point d'appui est précisément l'imaginaire, permet l'appréhension d'un orbe surconscientiel de la conscience. Depuis ce décentrement plus intérieur, commence de s'organiser un niveau de la psyché par lequel on prend conscience au niveau de l'âme du sujet extraverti occupé de la conscience des objets.
- Avec les raisons de la raison particulier au raisonnement de *l'homo sapiens sapiens*, c'est-à-dire savant et sage, nous avons

déjà la perspective d'une conquête spirituelle ultérieure. Conquête progressant dans des coordonnées spécifiques que sont le sens de la beauté, comme arrangement et proportion donnés aux actes et aux choses; le sens du bien faire de la relation de soi à son altérité; et le sens du vrai, avec les jugements qu'il nous arrive d'en faire à trouver des raisons d'être aux autres.

Disposition montrant que les possibilités communicatives au travers des langues progresseront encore en rapport aux actuels niveaux d'intellection. Jusqu'à présent, le progrès des langues naturelles n'a fait que suivre l'évolution des idées dans un rapport proprioqualificatif aux choses et aux êtres. Cela est visible à comprendre aujourd'hui des textes anciens, car, aux difficultés de traduction, s'ajoute alors celles de l'interprétation qui est à exprimer, dans le contexte de la présente époque, l'anciennement dit en rapport à une époque particulière du passé, afin de préserver en arrière-plan l'image historique du propos. Mais rien n'empêche que les progressions de la pensée puissent être soutenues plus tard par l'évolution artificielle d'au moins une langue depuis les théories de la sémantique.

IV. LES TECHNIQUES IDÉOGRAPHIQUES ET IDÉOPHONIQUES DANS L'ÉVOLUTION DES CULTURES

Donc, l'*Homo sapiens sapiens* n'est assurément pas représentatif du terme des potentialités de la vie. Son instance particulière de réalisation se situe sur l'axe entre des extrêmes indépassables qui fondent aussi l'horizon des possibilités sémiotiques. Cette instance a conséquemment pour champ une origine du premier fait de la communication, et pour conclusion, le dernier concept rendant superflu une quelconque élocution transductrice des relations interpersonnelles dans le continuum de l'incomplétude expérientielle de l'existence. Cela seul semble poser la raison des moyens de la communication interindividuelle, et sa disposition apparait rendre implicite qu'en chacune des relations intermédiaires spécifiques de notre continuum des progressions performatives **l'état d'un langage reste insuffisant, et améliorable.**

Saisir l'équipollence entre la progression en contenu des significations et les progrès réalisés dans les techniques idéographiques, ainsi qu'idéophoniques (les deux supportent les états des langues, avec d'autres extensions comme le langage gestuel), sont à investir le mésocosme, dans l'analogie de la présupposition qu'on en fait, semblable à ce que sont les techniques industrielles aux sciences, dans leurs interdépendances à investir l'exocosme.

Au risque de trop schématiser, évoquons le dénominateur commun dans l'évolution des langues considérée comme adjacente de l'évolution des idées. On sait que la langue chinoise, en sa forme primitive, ne comportait (tout comme les premiers hiéroglyphes égyptiens) que des signes désignatifs des choses du monde de notre expérience extravertie depuis des noms. Ce n'est que plus tardivement que ces langues reçurent des moyens appropriés susceptibles de rendre des idées d'action par le moyen évocatoire analogisant rapporté à ce qui était à caractériser l'expérience spécifique des choses nommées. Cela, le plus souvent, à l'aide d'auxiliaires verbaux, déclinables dans les temps d'être, d'avoir et de faire. Des langues, encore aujourd'hui, ne conjuguent pas autrement que depuis l'artifice d'auxiliaires verbaux appliqués à des noms. À ce stade d'évolution de la pensée, les attributions d'action apposées aux choses nommées, représentaient probablement les pires abstractions. Et ce fut ce second niveau d'abstraction, celui des actions (quand la dénomination des choses représente le premier genre), qu'on retrouva, dès l'origine, intégré dans des langues plus récentes, par exemple, avec les écritures sémitiques.

Mais le travail de la pensée se poursuivant au cours des générations, sur ces idées d'actions spécifiques de choses nommées se greffèrent encore progressivement des concepts d'attribution. Poursuivant ce progrès, on peut dire que le génie métaphysique, même si l'on en rencontre les prémices fort loin dans l'histoire de l'humanité, représente l'évolution la plus récente, une histoire qui n'a pas plus de 2000 ans. Le sanscrit, le grec, le latin, l'arabe et, mieux encore, le persan, ainsi que les langues européennes contemporaines, sont assurément les plus riches en moyens d'abstraction visant des universaux, ou des vérités premières. Grâce

à la structure du grec, ARISTOTE conçoit déjà de distinguer entre l'**étant** et l'**existant** lorsqu'il pose l'aséitique nature de l'existence (ce qui est en soi), discriminée de la nature abaléitique des êtres (en tant que le fait d'être se pose depuis des attributions de relation).

Qu'est-ce qui peut préfigurer de nouvelles acquisitions significatives? Tentons d'augurer le devenir de l'intellection. Observons à cet effet qu'à concevoir les manifestations d'être, d'avoir et de faire depuis des cas particuliers, on vise des généralisations à propos de la totalité. Mais les singularités multiformes du vécu supposent l'intermédiaire métamorphique visant l'holicité de l'Univers considéré ainsi qu'un tout. Il s'agit là de considérations tout à fait distinctes, en ce que la totalisation des aspects particuliers dans l'individué vise le généralisable, quand les singularités multiformes du vécu, pour provenir d'universaux, est à identifier l'unicité surdéterminatrice du tout. À compléter les singularités d'être, d'avoir et de faire, l'aperception des universaux s'aperçoit en rapport à la source leur communiquant une existence. Par exemple, la manifestation circonstancielle du chaud et du froid, du rationnel et de l'irrationnel, sont les cas particuliers de choses considérées en substance depuis des phénomènes, qu'il est encore possible de mettre de plus en rapport avec l'essence existentielle, de nature complémentaiement aphénoménique, par le moyen des ambothéties correspondantes {chaud \cup froid} et {rationnel \cup irrationnel}. Aspects qui sont dans l'individué à en permettre la manifestation, tel que, par logique, on puisse déclarer que si des critères d'individuation (le manifesté à l'altérité depuis des oppositions phénoménologiques), alors, de manière sous-jacente, la réunion non individuée des opposés, comme racine archétypale à subordonner les transformations métamorphiques.

Les universaux concernent certainement l'interface entre l'existence aséitique (indépendante de l'altérité), et l'expérience d'être, d'avoir et de faire, de manière abaléitique (ce qui est dépendant de l'altérité). Distinguée du processus de subsumption conduisant au général, l'universalité peut se définir à représenter ce qui manque de différenciation (donc hors membres d'espèces, types, catégories conduisant à généralisation), tenant à l'inséparation ambothétique par sous-jacence existentielle, en ce qu'elle antécède forcément la

manifestation duelle. L'existence qui, distincte du néant, reste en elle-même imprédictible et, conséquemment, constitue l'inépuisable plénitude des potentialités allant avec les transformations métamorphiques de réalisation selon des occasions. Elle se pose complémentirement au fait individué d'être et d'avoir. Autrement dit nous nous la représentons, pour cause d'unicité dans le continuum d'une continuité existentielle, à pouvoir indéfiniment compléter les discontinuités discrètes propre au continuum des individuations d'être, d'avoir et de faire.

Pour résumer ce propos, la métaphysique se fonde par ce qui précède sur l'existence nécessairement en soi, en tant que son essence est une (inséparable), quand la physique s'édifie sur la possibilité relationnelle d'être, d'avoir et de faire de toute individuation, pour cause de son altérité depuis la substance. Les universaux conduisent donc à saisir ce qui soutient en existence singulière l'individué. Ceci dit comme période transitoire à explorer de nouvelles voies surconscientielles sur fonds de découvertes faites dans le miroir mental montrant la symétrie du monde depuis des matériaux.

V. LES ÉTAPES DE LA MATURATION PSYCHOLOGIQUE DES INDIVIDUS COMPOSANT L'HUMANITÉ, COMME MODÈLE RÉDUIT DE LA PSYCHOGENÈSE DE L'ESPÈCE

Il apparaît évident que l'évolution des langues, pour être parallèle à l'évolution des idées, suit les stades de maturation psychologique dans l'humanité par l'intermédiaire de son évolution dans chaque individu la composant. L'empreinte morphologique entre le développement de l'individu et celui de l'espèce est déjà un fait d'expérience par l'embryogenèse, puisque, depuis les premières cellules de l'embryon, jusqu'à la naissance, se trouvent physiologiquement reproduites les grandes étapes qui caractérisent l'ascendance biologique planétaire. Le maillage des générations au cours des âges géologiques, reconnu en paléontologie, trouve par là sa correspondance morphobiologique en embryologie. Le parallèle est si remarquable que l'embryologie permet de découvrir des mutations transitoires dans l'histoire des espèces animales.

Ceci étant des transformations somatiques, on peut faire l'hypothèse que le parallèle ne s'arrête pas à la naissance, en tant que de la naissance à l'âge adulte se retrouvent les étapes semblables d'une maturation psychologique, caractéristique au niveau de chaque individu, de ce qui l'insère dans l'espèce humaine. Nous pouvons alors concevoir que chaque époque de l'humanité coïncide dans l'individu à chacun des âges de la vie. Ce sont ces âges par lesquels des préoccupations et des problèmes spécifiques sont à résoudre, qui font progressivement mieux comprendre l'environnement de vie et le sens participatif d'un devenir ontologique de soi au monde. Et si l'on examine ce qui fait que chaque individu entreprend l'expérience, dans le cours de son évolution propre, de ce qui est comme un raccourci ordonné de l'évolution appropriée à l'espèce, nous apercevons que, de l'enfant au vieillard, s'échelonnent les possibilités d'un enrichissement personnel des concepts à propos du monde, pendante, en raccourci, au même développement dans l'humanité. C'est en ce sens que l'enfant, apprenant à lire, ne peut guère espérer dépasser pour chaque époque l'état réalisé des langues; tout comme le développement des concepts, de la naissance à l'âge adulte, ne saurait pour chacun s'écarter beaucoup de l'état en cours de réalisation des conceptions spécifiques d'un milieu culturel dans l'époque.

Donc nous supposons que ces enrichissements conceptuels se forment au cours des âges depuis un ordonnancement naturel, sinon logique, graduant progressivement les étapes des connaissances allant de l'expérience exotérique des types, jusqu'aux concepts ésotériques en coïncidence des archétypités, parallèlement aux étapes d'une cognition ordonnant par subsumption les choses particulières manifestées et nommables, aux universaux rendant compte de la distribution singulière d'attributs. D'où est que l'on peut prévoir que si le conçu se surajoute aux progressions perceptuelles dans les étapes de la formation de la psyché, c'est tel qu'à la suite il devient possible de constituer une aperception complémentaire de ce qui existe en tant que surnature unicitaire, avec les étapes de l'entendement par l'esprit. La difficulté qu'on a étant jeune d'aborder un propos métaphysique, par rapport à sa possibilité plus aisée au soir d'une

vie, suppose déjà, dans les évolutions ultérieures de l'humanité, une époque concrétisant les interrogations introspectives et métaphysiques du cours des âges. Et il apparaîtra à certains que la concrétisation de cette interrogation introspective en rapport à l'endocosme, ne peut que suivre une suite construite d'interrogations exprimées sur le plan de la phénoménologie physique depuis l'expérience extracéptive du Cosmos, comme étape de maturation préalable, nécessaire aux futures exigences de la pensée.

C'est depuis ce parallèle entre les progressions de l'humanité et celles des individus qu'il est possible d'apercevoir le phylum caractéristique de la psyché humaine. Phylum considéré non pas au sens somatique habituel, mais bien psychique, en rapport avec l'interprétation de C.-G. JUNG d'une fonction anthropomorphe allant avec le développement d'un inconscient collectif. Prenant pour exemple ce qui construit la pensée occidentale, nous pouvons dire que, depuis les penseurs grecs, puis ceux du Moyen Âge, ceux de la Modernité, et jusqu'à la pensée contemporaine, se forme une suite discontinue d'acquisitions spécifiques, encore susceptibles de synergie à d'autres évolutions parallèles de la pensée, notamment asiatiques. Tant est que l'ensemble des penseurs sont associés depuis leurs interrelations dans l'espace, tout en dépendant successivement les uns des autres entre générations par le temps. De telle sorte que l'état du travail réalisé au cours d'une génération quelconque devient le point de départ pour l'animation de la génération qui suit; des animations typées, étant poursuivies dans les espèces des groupes culturels. J'entends par là que chaque ouvrage individuel, en tant qu'il n'est jamais une fin en soi, représente le maillage du réalisé comme œuvre collective; les humains se trouvant corrélés entre eux, autant en des relations spirituelles en **série** dans le temps, qu'en **parallèle** dans l'espace depuis des rapports physiques, à concerner ensemble tout travail de maturation.

Mais comme maillon dans la génération individualisatrice du nouveau, chaque individu reproduit pour lui-même d'abord le séquençement d'une maturation réalisée dans l'espèce assortissant l'expérience objective du monde depuis le senti, à l'expérimentation

introspective complémentairement suggestivable par l'assenti à l'esprit. Bien évidemment, attendu que le propos est en rapport à l'édification de la sagesse personnelle, nous discriminons ici le savoir comme partie stricte du connaissable. L'œuvre collective touchant à la représentation du monde apparaît indissociable de l'œuvré dans le phylum propre à l'espèce humaine, quand l'intellection au niveau planétaire n'apparaît pas séparable de la progression des civilisations. C'est en ce sens que si le savoir véhiculé fabrique de la communauté intellectuelle, ce savoir institutionnalisé ne saurait se substituer à la connaissance du monde tenant à l'expérience individuellement cognoscible. Car propre au savoir, le système des signes est d'abord un équivalent d'échange de la chose signifiante. Cette 'monnaie d'échange'¹ spécifique du domaine des significations peut en effet ne pas être indispensable aux significations de l'expérience d'une sagesse individuelle, puisque sont des choses que l'on 'connait' par soi, sans qu'il nous soit possible de les communiquer, ne disposant pas de moyens langagiers appropriés.

La connaissance d'expérience individuelle encore sans signification apparaît alors, durant l'instance personnelle indépendante des interprétations conceptuelles, ainsi que des incommunicables.² Pour qu'une expérience soit communicable, il faut encore qu'elle passe par l'instance de sémantisation susceptible de la rendre communicable depuis la suite: acquisition de la sagesse individuelle → procédure de sémantisation → savoir communicable.

Par suite, la communication d'un savoir reste restreinte à une communauté de domaines d'expérience. Il semble évident, par exemple, que le plus superficiel des niveaux de l'expérience introceptive ne sera entendu dans un langage approprié (toujours perfectible) qu'entre personnes qui sont en recherche, ou qui vivent une expérience ayant des points communs. On trouve toujours de

1. En tant qu'exacte contrepartie du système monétaire instauré pour la distribution des biens, les signes sont en effet ni plus ni moins que la monnaie d'échange dans les interrelations spécifiques des significations, au sens où signifiants et signifiés ne coïncident pas à équivaloir.

2. Par analogie, ce sont comme des valeurs ajoutées en autarcie; valeurs qui sont donc à se passer de monnaie d'échange.

cela à l'origine d'un nouveau domaine, et avec plus ou moins de bonheur, le détournement de termes appropriés au langage commun, en vue de provoquer des figures allégoriques ouvrant sur des horizons sémantiques novateurs depuis des **inventions** servant l'interprétation. Cela rend compte de ce que la métaphore et l'homonymie sont les deux faces fonctionnelles de l'allégorie.³

On peut dire que l'homonymie dans les signes est interchangeable avec l'équivocité dans les pluralités d'être. Par le moyen de l'allégorie, nous apercevons un aspect positif depuis la négation dudit. Mais cela n'est dans le langage qu'en l'absence d'expressions ambothétiques et des antithèses propres au travail introceptif surmental, s'ajoutant aux thèses et leurs antithétiques qui sont indispensables dans le travail mental pour rendre compte du manifesté au monde, et seulement cela. Par exemple, avancer qu'un continuum d'existence déifiée, en investissant la nature naturante innaturée complémentaire du monde, est cause du monde sans la moindre action causatrice, n'est pas dit en vue de produire un paradoxe, mais bien pour faire apercevoir, depuis cet aspect négatif, l'aperception complémentaire aux lois causales régissant le devenir du monde, et que la logique multi-ordinale des sens ne fait qu'entériner (la non causation de l'incausé à un résultat causateur: Cf. § 2.6).

Ce qui est autre n'étant pas imaginable en prolongement du même (le semblable de différenciation), on conçoit que les moyens d'une surnature naturante, complémentaiement inconditionnée, diffèrent de ceux de la nature naturée (déjà en ce que la potentialisation du monde se conçoit par une surnature naturante sans intermédiaire entre l'intensivité volitive et la conséquence réalisée, donc sans successivité actante de cause à effet). De même, l'idée de corporéitude des dieux, vis-à-vis de leurs 'activités' aphénoméniques subabsolues, est d'abord nécessaire à l'aperception d'une existence aséitique. Mais c'est la négation ultérieure de cette corporéité à être le moteur des possibilités de varier qu'a le monde,

3. Avec la métaphore, nous évoquons la logique du même par rapport au différent. Avec l'homonymie, c'est l'écart d'une correspondance en partage qui est évoquée à se retrouver marquée en correspondance des nominations dans une aperception de différences appropriées.

qui impose à la conscience une attributivité continue de type unaire: ce qui est hors les catégories génératives et hors les genres de référents actantiels allant avec l'attributivité discrète qu'on applique aux pluralités individuées d'être, d'avoir, et de faire.

Par définition, nous conviendrons de ce que si le senti est source de perceptions d'où ressortent des mesures quantifiables, et si l'imaginaire est source de conceptions par le moyen desquelles adviennent nos appréciations attributives (propriétés, qualités, vertus), alors nos aperceptions ressortent de l'intelligible. Ces aperceptions sont conséquemment là en tant qu'entendement à pouvoir se représenter des complémentaires à tout ensemblement fini, variatif et relatif.

C'est dans ce contexte que l'on peut concevoir une suite au processus réfutatoire stigmatisant la pensée du matérialisme scientifique, en ce que cette pensée clôturante est de plus mobilisée comme volonté d'échapper à l'ancien discours polémique d'église qui, lui, veut convaincre. Aussi, et sauf à n'en pas finir de se réapproprier leur passé depuis des fouilles archéologiques des écrits en philosophie, l'accordement entre savoirs d'expérience et croyances à propos de ce qui existe inévitablement hors de portée de notre expérience sensible, reste la voie royale des philosophes. Pour rompre l'antagonisme entre croire et savoir, il convient conséquemment d'armer encore une fois la philosophie à égale distance et adhésion des sciences et des religions. Une philosophie renouvelée diffusant précisément des thèses à n'être ni catéchisme, ni réfutation, mais conciliatrices de toutes oppositions, et par lesquelles le lecteur juge de lui-même du bien fondé en raison, c'est-à-dire à ne plus déléguer aux phénomènes la vérité du conçu, ni déléguer aux traditions religieuses de dire ce qu'il faut croire. C'est *re*-connaître d'âme et de conscience, et librement consentir à unir le produit du raisonnement entre le jugement rationnel des raisons et celui, jamais neutre, des raisons de la raison. À ne pas déléguer aux phénomènes le sanctionnement du vraisemblable et aux textes fondateurs ce qu'il faut croire, c'est en toute pragmatique que la personne est par là restituée comme l'agent des déterminations de sa sagesse. Considérant avec le savoir qualificateur l'inséparabilité du côté face d'avec son côté pile que

constitue le croyable, la personne est en effet au cœur du connaissable pour énoncer que nous sommes à pouvoir bien voir que dans les limites du regardé!

Pour postulat d'un domaine métaphysique du physiquement réalisé, nous conviendrons encore, en référence à l'instance performative de notre conscience du monde, que sont tout autant susceptibles de rationalité et d'irrationalité la description d'un vécu, la conception à propos du vécu, et l'aperception intuitive des raisons d'être de ce vécu. En ce sens que si la signification est communicable par le moyen de tout système convenu de signes, elle n'en reste pas moins toujours un produit de la pensée susceptible d'erreur, quand le signe, qu'il soit son, geste, ou graphie, fait référence non véridictive au signifiant, si le sens signifié est le produit du travail de la pensée à **propos** du réel.

VI. ET SUR LA DIFFÉRENCE ENTRE SAVOIR ET CONNAITRE

En partant des étymologies, il est aisé de discriminer entre savoir et connaissance (relativement à la langue française). En effet, depuis l'évolution des signifiés, la transformation du terme 'savoir' prit successivement le sens de couper, puis de décider (décider consistant à trancher en pensée), pour finir par désigner le produit lui-même des opinions arrêtées à propos de la réalité. Ce sens marque bien le domaine scientifique qui est **essentiellement analytique**, jusqu'à séquer toutes parties du perçu pour savoir son contenu, ce qu'il est, et le décrire en rapport au questionnement QUOI-COMMENT appliqué aux relations qu'on a à l'exocosme dans une soumission à la logique aristotélicienne du tiers exclu.

Tout autre est l'origine du terme 'connaissance'. Dans son premier sens indo-européen s'y rapporte la notion de naître, d'engendrer, puis de pénétrer. Ne dit-on pas encore qu'Adam *connut* Ève, de l'hébreu *yada* qui signifia 'pénétrer', avant de prendre le sens de 'connaître'? Dans l'Antiquité grecque le 'Connais-toi toi-même' avait encore de cela le sens indissociable de 'pénètre en toi-même'.⁴

4. L'autoconnaissance apparait une impossibilité logique. On ne peut se connaître qu'indirectement, c'est-à-dire à passer par le semblable depuis un parcours transitif, ou une relation réflexive. À l'évoquer, nous dirons que l'épée ne pouvant se couper, ni l'œil se voir, fait que si l'épée possédait quelque conscience, elle ne pourrait savoir qu'elle coupe que par

Par différence au savoir, il s'agit donc, sans ambiguïté aucune, des réponses qu'on donne au questionnement POURQUOI-QUI d'un rapport complémentaire à pénétrer l'endocosme. Dès lors, les sens différenciés des deux termes ne sont pas étrangers entre eux : ils se complètent. Le *savoir*, le *su*, et le *à savoir* du domaine de la science sont choses qui clôturent par séparation au fur et à mesure des identifications du contenu à l'exocosme. C'est alors ce qui tient dans un aspect pile, par rapport au côté face, qui représente l'acte d'unir au fur et à mesure des 'pénétrations' dans une réalité endocosmique complémentaire.

Ce qui me permet de conclure à un manquement fondamental de l'épistémologie contemporaine cautionnant exclusivement le sanctionnement expérimental dans la vérité des théories qui sont à représenter les lois générales de la suite indéfinie des cas particuliers. Sans doute serait-il plus fécond de ne pas conditionner l'induction du général aux déductions du particulier, déjà en raison de ce qu'apparences et vraisemblances ne sont pas intellectuellement réductibles, et ensuite parce que l'expérience extraceptive du particulier concerne seulement l'authentification, **dans l'apparence des particularités phénoméniques** (le fait d'apparaître, puis de paraître, en vue d'être) se prêtant à collectivisation au fur et à mesure des généralisations (les théories), quand **l'expérience introceptive aphenoménique implique, elle, la crédibilité des singularités distributives depuis l'universel** (les théoréties).

ce qu'elle coupe, tout comme l'œil ne pourrait savoir voir que par le vu, et non pas se voir. Cependant, le sens de l'invitation à pénétrer en soi peut désigner des réalités endocosmiques par opposition aux réalités exocosmiques, et dans ce cas il ne s'agit nullement d'autoconnaissance.

Le fondement des qualifications

2.1 LA PENSÉE D'OUTRE-MOTS

Selon toute vraisemblance, naissance et mort des mots concerne le remembrement des significations, à l'image du renouvellement des cellules dans l'organisme. Autrement dit comme moyen à permettre une progression continue. La mort d'une langue arrivant avec le démembrement de ses usagers n'évolue plus. Il y a des paléontologistes en philologie –ceux qui regardent en arrière–, mais aucun nom dès à présent pour désigner la sorte dont le souci deviendra la prospective langagière à regarder en avant afin de construire rationnellement, à l'instar des mathématiques pour ce qui est des quantifications, les moyens qualificatifs des langues de demain?

Les scientifiques empruntèrent les éléments lexicaux d'une description de la nature physique du monde à la langue d'Homère et celle de Virgile, mais de quoi seront pétris les signes d'une métascience future rendant compte des concepts métaphysiques complémentaires au domaine de la physique du monde? Car s'il n'y a de science que particulière, ou spéciale, donc relative aux choses par quoi il est possible de décrire, suite à l'analyse et des comparaisons qu'on fait à propos des réalités entre thèses et antithèse, les termes ambothétiques font cruellement défaut aux langues naturelles. En sorte que la séparation de l'individu peut s'ordonner à leur totalité depuis des théories *ad hoc*, de subsumption en subsumption, et complètement ignorer la réalité du tout. Cela tient à ce que ces opérations mentales portent toujours à conscientialiser dans le principe du tiers exclu les réalités parcellaires d'être, d'avoir, et de faire au monde, en jugeant des seules manifestations oppositives. D'où la nécessité subséquente d'une formalisation complémentaire instrumentalisant la pensée en partant de l'unicité dans le tout, avec le principe du tiers inclus à

permettre de fonder la possibilité relative de prédicamenter sur la totalité des parties. Certes, la chose n'a pas d'urgence, puisque son contenu ne restera sans doute encore pour longtemps dicible qu'en catimini pour cause de n'être vraiment évident que depuis des aperceptions arrivant en raison d'une vie intérieure. Cela est à dire qu'il ne suffit plus à ce niveau de convaincre par des procédés rhétoriques, ni même d'apporter des preuves tenant au protocole d'expérience empirique, pour établir le consensus, mais d'explorer un ordre de significations abstraites. Cependant que l'expression ensembliste des faits d'être depuis des natures dissemblables établit dès à présent, à mes yeux, la raison de ne pas donner dans l'une des doctrines du réductionnisme. Pour peu qu'on ait dans l'idée que la réalité de telle **qualité** singulière de cet homme-là n'est qu'indirectement subordonnée à telle **propriété** particulière de ce pudding-ci qu'il est à manger, alors on peut tout aussi bien apercevoir que l'expérience des réalités endocosmiques ne saurait pas plus se trouver subordonnée aux témoignages de la raison déductive, que la réalité qualifiante des mentalités ne l'est au senti à l'exocosme, même si l'information sur les événements du monde reste l'irremplaçable substrat mental à permettre une production de concepts adéquats à son propos.

En tant que de telles réalités distinguées pour être endocosmiques sont susceptibles de posséder leurs propres lois, les fonctions supramentales, d'entendement inductif, ne sauraient se trouver entérinées par les déductions intellectuelles qu'on forme au niveau mental des conceptions exocosmiques. Aussi, les aperceptions pouvant ressortir des opérations ambothétiques consistant à unir une thèse à son antithèse ne sont avancées dans cet ouvrage que pour témoigner d'une réalité transcendante, ou superstrative, en référence à l'expérience d'une zone intermédiaire d'intellection, encore accessible au travail mental. Comme toute interface constituant une zone active intermédiaire, son contenu mixte ne peut advenir que de l'union des deux catégories opposées, simples par nature, ou composées par conséquence. Cependant que dans les zones intermédiaires dont les éléments participent de plusieurs natures, on identifie des réalités spécifiques, en sorte qu'à toute zone intermédiaire appartient des caractères propres, en tant que les manifestations qu'on y rencontre résultent bien d'états distincts.

Pour la prospective de cette proposition posant l'existence d'un champ métasignifiant, montrons ce que pourraient être les travaux de la pensée depuis des moyens supérieurs à ceux qui sont usuels dans l'humanité actuelle.

Tout cela avancé pour montrer que le statut de notre pensée d'aujourd'hui, presque matériel depuis le cerveau –elle est nourrie quasi exclusivement au niveau du mixte psychosomatique– se pose dans le contexte d'une progression. C'est à pouvoir reconnaître a priori de prochains progrès au travers certains signes à en rendre compte dès à présent. Une analogie à ce qu'on vise en sondant ce domaine potentialisé nous fera mieux prendre conscience de la possibilité d'une suite des progressions instrumentales à étendre le champ des significations. En quoi consistent ces signes?

Avant de savoir compter, il y avait déjà des moyens avantageux de dénombrer. Par exemple, le berger pouvait ajouter un caillou à un tas lui servant de pièce comptable, chaque fois qu'une bête sortait de son enclos pour le pâturage. Au retour du troupeau, s'il lui restait des cailloux en effectuant l'opération inverse, c'est qu'il lui manquait des bêtes. Lorsqu'aujourd'hui l'enfant commence d'apprendre à compter, c'est avec l'aide des doigts. C'est déjà une avancée cognitive par rapport aux lointains ancêtres qui ne savaient que dénombrer. On s'en émancipe cependant, le calcul mental devenant aujourd'hui plus rapide et d'un meilleur résultat. Or si des possibilités de calculer mentalement font le lot de la quasi-totalité des penseurs actuels parvenus à l'âge adulte, il n'empêche que de rares calculateurs prodiges sont assez surdoués pour être montés dans les foires. Ce qui apparaît remarquable à caractériser ce moyen d'exception est que le calculateur s'émancipe des nombres pour ne plus opérer que sur des quantités: ils manipulent des quantités sans le support des nombres durant la phase intermédiaire du calcul. Voilà bien la différence à pouvoir faire que la vitesse des opérations devient alors spectaculaire.

Dans l'homologie instrumentale entre nombres et sèmes, vient alors l'idée que voici: si rien de tel n'est en ce qui concerne la manipulation des significations par rapport aux calculateurs prodiges, on en peut cependant envisager la possibilité future ici, comme actuelle ailleurs dans l'Univers. Déjà, il arrive qu'on puisse

rencontrer le choc d'une idée à produire un résultat significativement plus complet et bien plus profond dans l'instant qui précède les mots à l'exprimer.

Eh! Oui, les mots sont au discours comme la partition musicale. Comme les mots et les phrases à fixer pouvoir la pensée, la partition musicale est moins utile au compositeur pour créer un morceau de symphonie, qu'à en faciliter la mémorisation, puis la communication aux concertistes. En tant que véhicule des productions mentales significatives, le langage peut être à mouvoir du sens, mais pas de plus la motivité à en permettre la production. La preuve vient même du constat commun que des gens se suffisent de parler sans avoir rien à dire qui soit signifiant!

Autrement dit, quand émerge l'idée sur le site des réflexions, elle n'est pas encore habillée de mots. Depuis le seuil de la phanicité du sens, on se saisit de l'idée, lui communiquant sa substance dans le formalisme d'un étiquetage lexical... pour ne pas en perdre le rapport, un peu comme un nombre au bout des doigts. Et il arrive qu'en certains états de conscience, comme celui qui correspond au moment de l'éveil avant que l'on reprenne consciemment possession du somatique, on puisse réfléchir en un niveau supérieur de conscience par lequel la réticulation des significations s'opère plus aisément sans la substance des mots. Impression partagée. Je me souviens d'une discussion sur Internet autour du thème *La pensée est une symphonie dont les notes sont les mots*, 1998, par laquelle un correspondant faisait part de son inébranlable sentiment que la pensée à plus d'amplitude sans la substantifique moelle des mots. Pour un autre intervenant, le mot, pourtant indispensable à sa communication, n'en limite pas moins la fluidité de la pensée comme une ponctuation. Mais le plus remarquable à édifier ce propos est sans doute l'étude de Dominique LAPLANE.⁵ Elle fait apparaître que des lésions cérébrales peuvent ne concerner que les moyens de communication. En d'autres termes, la formation des mots et la syntaxe se faisant dans l'interface du cerveau, comme expression communicable, laisse entière une pensée se formant en amont, dans une fonction de la psyché restée

5. Dominique LAPLANE, *La pensée d'outre-mots*, la pensée sans langage et la relation pensée-langage, Institut Synthélabo pour le progrès des connaissances, Paris, 1997.

intacte étant encore en rapport avec la seule volonté. L'aphasique 'doué' peut conserver de cela ses capacités intellectuelles, même abstraites et complexes, mais dans une forme non verbale, ainsi que sa volonté, bien qu'il soit pathologiquement privé d'en assurer la transduction en mots et phrases, et donc de pouvoir communiquer. Pour cause que le solfège perd une correspondance des signes, des musiciens aphasiques perdent de même leur capacité de composer, jouer et lire la musique, comme d'autres celle de résoudre la plus simple des additions et soustractions. L'auteur rapporte certains témoignages reçus d'aphasiques guéris. Ils parlent de la clarté des pensées dans l'obscurité des mots. La conclusion est que, tout comme il arrive qu'on puisse effectuer des calculs complexes sans l'aide de l'artifice des nombres, au moins jusqu'au moment où le résultat est à devoir être posé, on peut sans l'aide des mots penser: **produire du sens**.

Depuis ARCHIMÈDE et sa baignoire, NEWTON et la pomme qui tombe, POINCARÉ et sa sensibilité à la beauté dans les mathématiques, GAUSS, GALTON, GALOIS, et jusqu'à EINSTEIN qui disait que les mots n'avaient aucun rôle dans ses découvertes, tous montrent et ne manquent pas d'affirmer que dans le travail des idées, même à s'appuyer sur des outils de l'intellection, ce sont là des moyens qui ne sont pas cause de leurs découvertes.

Donc, des bribes de réalité nous pénètrent communément par le moyen d'un langage approprié à les fixer, mais avec les prémisses d'une possible émancipation. En attendant l'émancipation de contenus signifiants vis-à-vis de leurs conteneurs linguistiques, le choix arbitraire des lexiques décide de la fluidité des signifiés et les possibilités d'une langue influent sur le niveau de communication des concepts, pour cause de ce que la forme communicable se substitue au signifiant dans les transits psychologiques. Du fait que le travail des idées débouche sur des significations nouvelles, on en formalise le concept dans l'énoncé, avant qu'une référence lexicale serve à l'évoquer entre des usages ultérieurs. La séquence pose alors dernière la référence lexicale. En sorte qu'en tant que conteneur identificateur de la signification, on peut appliquer un grand nombre de références lexicales à un concept sans en modifier la teneur –c'est le cas des diverses langues entre elles et des

synonymes au sein d'une même langue—, tout autant que l'on peut appliquer des significations différentes à un même terme —c'est généralement le cas des insuffisances d'une langue. Ce qui fait qu'une signification à une réalité propre, depuis son effet mental, qui est indépendante de sa sémaphorie tenant aux dispositions communicatives.

Nous conviendrons par conséquent que ce qui substrate une signification dans le travail mental n'est pas l'étiquette de son adressage, ce conteneur, mais des éléments significatifs modélisés dans les attributions des sortes propriatives, qualificatives et vertuelles. Mais il y a plus encore à saisir la portée du champ des sémanticités usuelles, en vue d'une métasémiotique. Ce qui précède se trouvant à distinguer entre l'idée et sa communication, remarquons maintenant que nous ne pouvons apparemment, au niveau de la pensée mentale, que saisir chacun des sujets d'un savoir successivement les uns après les autres. Il arrive du reste qu'on nomme cette limitation du pensé tenue au processus de successivité dans le travail mental, le monoïdéisme. En fait, ce monoïdéisme est à statuer la limite de notre pouvoir d'intellection. Pour comprendre la nature de la limitation que nous examinons ici, il nous suffit de considérer la figure 2.1 schématisant le trajet la pensée. Il va d'un thème à un autre, en conservant la trace des relations entreprises au niveau des derniers thèmes depuis des efforts de mémoire.

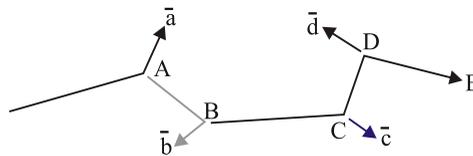


Fig. 2.1 Représentation du monoïdéisme, ou mode séquentiel du travail mental.

Si l'on se réfère à ce schéma comme représentant des mouvements successifs de la pensée limitée dans sa condition mentale d'intellection, on voit que 'A' est pensé par interaction à 'ā', sa négation, puis 'B' l'est comme interaction à 'ā̄' et dans une relation à 'A', etc., alors que les précédents de la pensée sont suspendus au présent depuis le processus de rémanence dû aux efforts de mémoire. D'où il est possible de concevoir qu'une fonction

supramentale, susceptible de surdéterminer le travail mental qualifiant notre présent état, soit en relation avec une conscience substituant, en quelque sorte, un cheminement 'série', à un cheminement 'parallèle' des relations signifiantes. En sorte qu'à surdéterminer le savoir résultant de la première espèce d'embrasement conscientiel (l'instance conscientielle du séquençement, à laquelle participe la mémorisation), les signifiants synthétiques apparaissent d'une seconde nature du mental formant comme la troisième dimension du connaissable en référence d'une zone multi-idéiste dont les progressions coïncident aux mouvements composés du schéma de la figure 2.2. Par analogie au domaine de l'informatique, cela équivaut au travail simultané de plusieurs processeurs parallèlement interconnectés.

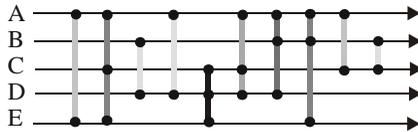


Fig. 2.2 Représentation d'une fonction supramentale depuis un cheminement 'parallèle', surdéterminant le fonctionnement 'série' du travail mental commun.

De manière commune, nous saisissons un sens depuis le rapprochement des signifiés tenus jusque-là éloignés entre eux (sans rapport). On les implique pour cela dans un processus dont les moments marquent des dispositions relatives entre des caractères particuliers. Et c'est de ce rapport qu'advient soudain la lucidité du sens qui est à les connecter. La fonction supramentale au delà du processus dualisateur (duel, parce que discriminatif) apparaît comme une fonction reliant, par le moyen d'une vue d'ensemble, les aspects particuliers, relativement à des positions relatives. Le réel apparaît conséquemment, à ce niveau de conscience, tout autant fondé sur le substrat d'une réalité singularisable en ses parties, que sur la synergie en raison de l'unité du tout, qu'on approche depuis les universaux.

Mais, dépassant ce moyen usuel, nous connaissons encore le processus mental en correspondance avec une aperception sursignifiante: c'est la prise de conscience clairvoyante, fulgurante, non reproductible à volonté qui, dépassant la conscience de la chose perçue, paraît accompagner la simultanisation des

signifiants épars sur une ligne de temporalité, qu'on nomme la chronogénèse des sémanticités. C'est ce moyen qualificateur qui, pour opérer en deçà d'un arrangement signifiant de sèmes, s'apparente au moyen des calculateurs prodiges, en ce qui est du mode opératoire portant sur des quantités sans l'aide des nombres. Or si ce domaine échappe déjà presque entièrement à la pensée commune, là ne se pose certainement pas la finalité des moyens de l'intellection. Il y a probablement d'autres dimensions conscientielles que nous ignorons, non seulement pour n'en avoir pas l'expérience, mais de plus pour n'en avoir pas la moindre idée. L'une de ces dimensions peut nous apparaître si nous remarquons que les extensions évoquées plus avant sont dans un rapport spatialisé d'expansion. En sorte qu'on puisse encore surdéterminer ce rapport d'ordre essentiellement topologique, à plusieurs autres dimensions. Le référentiel d'intégration aux coordonnées d'expansion du temporel est à constituer l'intensivité de ce rapport topologique. Ce par quoi l'on peut, à l'aide de la figure 2.3, imaginer, au delà de la **fonction humaine** qui est à faire du langage l'intercommunication réflexive de soi à soi et transitive de soi aux d'autres, une **fonction hominisatrice** préfigurant la communication entre l'humanité et l'organisation qui, via l'endocosme, est susceptible d'interfacer la nature humaine à son superstrat.

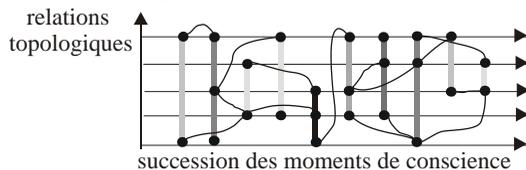


Fig. 2.3 Concept ubiquitaire au delà de la fonction supramentale.

Nous avons à ce niveau conscientiel, non seulement une mise en relation topologiquement parallèle au lieu que ces relations se présentent en série, mais cette disposition est maintenant identique pour ce qui concerne le temps. Ici nous ne considérons pas la simple successivité temporelle, mais nous posons l'ubiquité de telles mises en relations significantes.

2.2 PARALLÈLE ENTRE NOMBRES ET SÈMES

Des conséquences peuvent apparaître maintenant en ce qui concerne les dispositions théorétiques abordées plus avant. En ce qui est des grandeurs **quantitativement limitées**, nous avons considéré, au précédent *Cahier*, la notion de variation des choses bornées dans le sens de la déplétion et celui de la complémentation, comme la possibilité du dimensionnement interfaçant le continuum d'infinitude, à celui néantaire opposé. En annexe, nous avons démontré mathématiquement que l'extension indéfinie des nombres ne pouvait sans contresens être assimilée à l'infinité. Nous pouvons concevoir un rapport semblable pour les **qualifications relatives** d'être, d'avoir et de faire. Soit une intensification apparentable stratifiée entre un pôle privatif et un continuum absolu opposé. Cette disposition est proposée en référence aux attributions qu'on octroie aux manifestations phénoménologiques depuis des aspects oppositifs, en sorte qu'on puisse apercevoir l'absolu, non pas comme la borne des attributions relatives, mais en tant que réalité existentielle, en continuité du principe des relativités sémantiques spécifique d'une distribution relative d'attributions contractuelles et contradictoires qui sont alors spécifiques de l'instance performative de réalisation entre les individuations d'être et d'avoir.

Pour condition de cette notion, si nous circonscrivons le domaine sémantique aux assemblages des sèmes, aux fins de produire du signifiant selon la raison, alors reste antéposable, en deçà du premier effet signifiant, le champ isomorphique du substrat psychique se prêtant à sémantisation, quand on situe au delà des relativités sémantiques discontinues le domaine subabsolu d'une continuité suprasémiotique: le postposé à toutes les conditions discursives. Ceci dans l'entendement de ce que les conditions de la saisie des significations, et les conditions de la production des significations tenues relativement les unes par rapport aux autres, impliquent le concept ensembliste d'un domaine qui, pour se définir à être de nature apparentable, en représente cependant le complément.

Par analogie au quantifiable, si le nombre '2' (indifféremment cardinal ou ordinal) suppose le nombre '1', sans que la réciproque soit vraie, on conçoit qu'une signification énoncée dans le langage

Γ ' puisse toujours être donnée comme étant de moindre signification qu'un autre sens pris en direction d'une signification ' Ω ', réputée plus universelle; cependant que cette signification plus universelle ' Ω ' n'implique pas aussi le premier terme dans ' Γ '. Dans la distribution attributive aux cas particuliers de prédiction des faits d'être et d'avoir, la signification plus universelle ' Ω ' statue, en fait, un niveau de performance en direction d'un absolu inatteignable de sémantisation, de la même manière qu'une indéfinité interface l'infini à toute application nombrée entreprise sur les multiplicités limitées des êtres et des choses. D'où le parallélisme des domaines entre:

- quantité nulle | suite indéfiniment diminuable des quantités bornées | quantités finies actuelles | suite indéfiniment agrandissable des quantités bornées | infini;
- qualité neutre | suite indéfiniment simplifiable des relations signifiantes | qualités relatives actuelles (les significations tenues pour incomplètes et discrètes) | suite indéfiniment complexifiable des relations signifiantes | absolu.

Avec cette disposition, il est important de tenir le principe des significations en **tant que moyen de conscientisation des relations advenant entre toutes individuations limitées de la nature**, tel que ce moyen spécifique est inapplicable aux relations non relativables qu'on suppose complémentaiement statuer le principe d'ubiquité sémiotique par absolu en référence au continuum d'existence unicitaire. Disposition qui est à ne pas faire l'amalgame entre l'individué et son relationnel depuis toute suite discrète d'être, d'avoir et de faire, et son existence sous-jacente, auquel ne s'applique aucune attribution spécifique du relatif (cela qui advient par relation et relativement, c'est-à-dire à être ni nul et ni absolu).

Dans le continuum d'une expérience d'être, d'avoir et de faire pluralisée des existats individués, on peut dire, en ce qui est du partage des universaux attributifs dans leur application à la distribution relative des cas singuliers de l'expérience, que les négations restent inadéquates, et les affirmations toujours insuffisantes, si au continuum unicitaire d'existence du tout *in extenso* qui transcende l'expérience vis-à-vis du total, les négations

sont non seulement inutiles, mais les affirmations sont de plus inadéquates. Le statut *in extenso* de connaissance n'a en effet que faire du langage et des concepts, aussi perfectionnés qu'ils puissent être. Cette condition est déjà tenue pour implicite, évidente et première, depuis 1684 avec: «Si la connaissance est nulle, nulle est l'information, et si nulle est l'information, nulle aussi la connaissance.»,⁶ puisque le corolaire en est qu'à l'omniconnaissance s'applique une information non relativable, en tant qu'elle est conjointe d'une omniconscience d'espèce supra relationnelle.

Par ailleurs, pour peu qu'on suive l'invitation de H. POINCARÉ⁷ à considérer qu'une formule n'est pas une définition (elle montre seulement l'application d'une indéfinité de cas particuliers entrant dans le cadre du formulé), alors on aperçoit la même situation en sémiotique. En sémiotique, le concept posé en tant que signe, donc sous la forme d'un terme signifiant, n'est pas une définition, mais constitue, aussi, la possibilité implicative de relations signifiantes en une indéfinité de cas particuliers entrant dans le cadre du qualifiable. Compte tenu de ce que, par convention, le terme 'définition' désigne ce qui permet de distinguer de tout autre cela qu'on est à considérer comme cas particulier, nous poserons pour axiome:

En référence au même instant, la chose 'A' est 'A' et seulement 'A'. De cette condition, 'A' peut contracter une relation 'x' à 'C' qui est identique à celle que peut avoir 'B' à 'C'. Et c'est cette relation qui se trouve formulée ou formulable, symbolisée ou symbolisable. Avec pour conséquence qu'elle ne suffit pas à **définir** 'A' considéré en soi: elle ne peut que définir 'A' relativement à 'B', ou à 'C', en référence à un circonstanciel donné. Cependant qu'à cette proposition appartient la condition que si 'non-A' contient tout autre que 'A', alors 'non-A' contient aussi ce qui fait que 'B' et 'C' se distinguent de 'A'. D'où l'intuition qu'on ne peut définir la chose 'A' selon un relationnel

6. *Liber Mysteriorum Commentarius*, Kabbala denudata, II, 2, p. 38.

7. H. POINCARÉ (1909, 1), 'Réflexions sur les deux notes précédentes' page 224 de *Poincaré, Russell, Zermelo et Peano*, textes réunis par G. HEINZMANN, Paris, Librairie Scientifique et Technique Albert Blanchard, 1986.

réputé complet que depuis une suite indéfinie en extension des propositions signifiantes rendant compte de la responsabilité actualisée de 'A', d'espèce finie (bornable), vis-à-vis du contenu non finissable (inactualisable) de 'non-A', en interface subabsolutive à l'absolu du propos.

Depuis cette disposition, ce qui est illimité, ce sont les relations signifiantes, non pas les attribués (non pas les propriétés, les qualifications, ou les vertus, d'être, d'avoir, et de faire). Autrement dit, par analogie aux mathématiques, les attributions limitées depuis les cas particuliers des relations signifiantes sont, dans le cadre de l'illimitation de leurs relations signifiantes, ce que sont les formulations algébriques vis-à-vis d'une illimitation des applications quantifiables de grandeurs, à définir d'inépuisables rapports entre les choses bornées, variables et relatives.

Il est évident que nous ne saurions étendre cet énoncé au delà du concernement des cas particuliers, c'est-à-dire en sorte que la définition d'une quelconque relation s'applique strictement en extension des actualisations discrètes d'être, d'avoir et de faire de toute individuation à son altérité. Ou, pour corolaire, une définition ne peut être modélisée en référence au non relativable susceptible de correspondre à la surnature complémentirement ubiquitaire des intensités discontinues de ce qu'on pose substantiellement en subsistence.

En définitive, il semble que concepts et langues, en tant qu'instruments du pouvoir qualificateur des mentalités, sont des substrats psychiques apparentables à ce que sont les substrats matériels pour la puissance des corps à permettre les propriétés du domaine physique de la réalité. Nous pouvons en avoir la compréhension depuis l'analogie de MESSER (école de Würzburg) disant qu'on ne peut pas plus espérer saisir la nature de la pensée en la réduisant aux représentations mentales et aux langages, que comprendre le sens de ce qu'est une monnaie en la réduisant aux signifiés du papier et du métal qui la véhiculent. Ceci dit dans le sens où il est de toute importance de tenir que les domaines de la physique et de la psychique, étant contractuels d'une performance réalisatrice du monde, ne peuvent contenir en eux-mêmes leurs raisons.

C'est afin de rendre signifiantes des relations qui sont à différencier ce qui est de nature physique, psychique et spirituelle, que le travail mental distingue des propriétés, des qualifications et des vertus. Pour communiquer ce qui se trouve ainsi mentalement produit, on utilise des signes appropriés. Nous pouvons remarquer que les mots, en tant que signes conteneurs de sens, et la syntaxe, à définir les règles de leurs agencements, sont aux significations dans la représentation attributive, ce que les nombres et les formules sont aux quantités dans la représentation qu'on a des grandeurs. Mais les mots ne sont pas plus des significations que les nombres ne sont des quantités. Si les quantités représentent des relations de grandeurs entre nombrants et nombrés, les significations concernent des relations spécifiques aux contenus trouvés à identifier les états successifs de la réalité en instance de réalisation performative. Quant au parallèle avec les formules, Rudolf CARNAP montra (*Introduction à la sémantique*, 1942) qu'une syntaxe ne peut pas plus définir la sémantique des significations, que la logique –qui agit comme une syntaxe spéciale–, ne peut établir autre chose que les conditions véricitaires de ce qu'on examine (ne peut fonder la vérité de cela qu'on examine, mais seulement sa pertinence en rapport à l'état de la logique en usage).

Ces présuppositions peuvent encore ressortir du constat qu'il y a beaucoup d'alphabets possibles pour véhiculer les sèmes. Exactement comme sont possibles plusieurs systèmes de numération pour exprimer les nombres dans les rapports de grandeur aux nombrés. Par exemple, on peut traduire une numération décimale en binaire (système dyadique comportant seulement 0 et 1, propre au fonctionnement des ordinateurs). On connaît encore le système ternaire (qui est probablement celui des futurs ordinateurs, alors basé sur les applications de la logique floue), ainsi que les bases octales, hexadécimales, duodécimales, sexagésimales...

Nous tenons conséquemment que sont purement conventionnels, autant les lexiques, que les systèmes de numération. Il est évident que le principe de quantité reste inchangé d'un système de numération à un autre, comme il est nécessaire que le sens subsiste également en passant d'un lexique en un autre. Et, de même qu'une

formule reste inchangée lorsqu'on substitue ses termes par d'autres ayant mêmes valeurs, de même les symbolisations le restent à l'intérieur d'un discours. Car dans une phrase, des mots sont rassemblés de telle sorte que leur rapport constitue un **résultat qualitatif**, de la même façon que des nombres sont opérés entre eux pour produire un **résultat quantitatif**. Pour obtenir des résultats vraisemblables dans les deux domaines, il faut que les relations respectent des **lois de composition**. Par exemple, en mathématique, le rapport ' $2+2$ ' ne peut que faire ' 4 '. C'est de la même façon que, dans le respect des règles de la sémiotique, trop évidemment malmenées dans certaines théories actuellement enseignées, il est impossible d'opérer un résultat vrai en reliant, depuis une copule positive, par exemple le sujet 'infini', autant au prédicat de finitude, qu'à celui d'une illimitation du limité, sans aliéner le contenu significatif des termes ainsi rapprochés.

En ce qui est de l'idée élucidatrice des significations, on peut dire que, de même que nous pouvons toujours tenter l'expérience d'améliorer la remesure d'un rapport quantitatif, de même nous pouvons toujours tenter d'améliorer l'état d'un sens, en sorte que son niveau de signifiante s'en trouve accru. Pour cela nous pourrions établir des relations entre deux lexèmes⁸ 'A' et 'B'. Par exemple, discriminer chaque élément signifiant dans 'A', des éléments signifiants dans 'B' et, ensuite, considérer si les aspects entrepris dans les relations possibles de l'un à l'autre comportent un résultat contractuel. En logique mathématique, on utilise des quantificateurs depuis des expressions telles que 'chaque', 'tous les', 'certains', 'quelques', 'il y a un...'. En logique sémiotique on utilisera de même des qualificateurs. Certaines expressions montrent en effet des caractères diversificateurs de qualité, qui autorisent d'identifier les rapports entre prédicats discriminés. Par exemple: 'contraire', 'différent', 'semblable'...

Au risque de simplifier l'application attributive qu'on fait au contenu métamorphique de l'instance performative (l'idée de progression ne pouvant que succéder au généré, ou le généré que précéder des transformations subséquentes), il est possible

8. Par lexème, on désigne le signe qui délimite, au plan de l'expression, le sens contenu.

d'entendre le principe de quantité en référence à l'expérience d'une variabilité en grandeur dans des classes déixiques d'individuation, et d'entendre le principe de qualité, défini en référence à l'expérience de la variabilité distributive des attributions relationnelles aux classes des mêmes individuations tenant aux relativités d'être, d'avoir et de faire. C'est par rapport à ces relations opérant dans la discontinuité individuée des variations d'états que la métamathématique et la métasémiotique introduisent le concept de classes d'existats en référence à l'adimensionnalité de l'infini et l'inattributivité de l'absolu, comme conditions de la quantification du fini et de la qualification du relativable. Ce sont là les conditions de la variabilité du donné à progression, en référence à l'identification des individuations dans les catégories d'**être**, d'**avoir** et de **faire** répondant à attribution. En cette disposition, les deux moyens propres au travail de la pensée sont bien complémentaires l'un à l'autre. Si la mathématique consiste à dénombrer des individuations, ainsi qu'à établir leurs grandeurs relatives dans l'aspect d'au moins un caractère se prêtant à comparaison (à distinguer les numérations cardinales des ordinales), alors la sémiotique consiste en la distribution attributive de ces différences, comme à établir les communautés desdits caractères prédiqués aux êtres et aux choses individués.

Enfin, considérons que si le principe de variation en quantité progresse indéfiniment entre deux *extrema* invariants que sont le zéro et l'infini, le principe de **variation distributive des caractères identificateurs** progresse indéfiniment entre deux *extrema* immanents, dont l'un a caractère sémiotique de neutralité et l'autre celui d'absoluité.

Tous ces parallèles entre nombres et sèmes induisent à la raison une unité des ensembles aprioriques. On sait que c'est par la théorie des ensembles qu'advint le fondement des mathématiques. Pour cela, il a fallu qu'on ait dans l'idée que la théorie des nombres, propre à représenter les dimensions discrètes du domaine de ce qui se prête à la mesure quantitative, soit surdéterminable, dans la théorie des ensembles individualisateurs d'être, d'avoir et de faire, par un codomaine d'existence continue (statut unicitaire) ne se prêtant pas à la mesure quantitative. Le cas peut être renouvelé,

étant appliqué au fondement de la sémiotique. Mais, à cette fin, il nous faut d'abord avoir dans l'idée que la théorie des sèmes, propre à représenter le domaine de ce qui se prête à discriminer des relations, soit aussi surdéterminable dans la même théorie des ensembles. Ce que nous allons examiner sans plus différer.

2.3 FONDEMENT ENSEMBLISTE DU DOMAINE SÉMIOTIQUE

Si un ensemble sémiotique se définit par le formulé au moyen de la description des discriminants attributifs applicables aux relations d'être, d'avoir et de faire, alors on peut fixer le cadre des estimations de l'entreprise depuis la relation:

$$A_{(x)} \leftrightarrow \Psi$$

par laquelle le sujet de représentation est vraisemblable depuis la présomption d'affirmation signifiante correspondant à l'objet d'expérience, avec:

- $A_{(x)}$ une représentation qu'on a dans le domaine de la distribution de sens;
- Ψ le contenu psychique de la chose correspondant à l'expérience d'abstraire une séquence d'événements finis en temps et localisés en espace.

Ce rapport peut être avancé avec la proposition ' $A_{(x)}$ ', notée de façon générale:

$$\{x \mid A_{(x)}\}$$

En sorte qu'à tout ensemblément de cette catégorie de relations par laquelle on déclare l'affirmation 'x' de l'ensemble des 'x' soit applicable la notion qui entend que, quelle que puisse être l'attribution octroyée, celle-ci apparaît seulement de la différence distributive de caractères provenant des rapports, et tel que chacun de ces ensembléments a dans sa complémentaire un unique élément fait de son altérité.

Formons alors le singleton du sujet ' Ψ ' (le singleton constitué de l'ensemble des sujets élémentaires spécifiques du domaine psychique des significations ' $A_{(x)}$ '). Étant constitué d'éléments limités et relatifs d'attribution, cet ensemble est borné –quant à son

contenu attributif-, et cela en toute extension actualisable, même si le nombre d'éléments attributifs susceptibles de venir en extension de chaque ensemble actualisé des significations reste lui-même incommensurable. Le surensemble formé du sujet ' Ψ ', comme partie, et de sa complémentaire ensembliste, qu'on notera ' S_A ', est un ensembled unique en ce qu'il est seul à ne pouvoir être surdéterminé. Il joue vis-à-vis des relativités qualificatives le même rôle que l'infini vis-à-vis des quantifications limitées. Son contenu est immanent et absolu, en tant qu'aucune variation (corolaire de son inextensivité) ne peut advenir du rapport à une quelconque signification susceptible d'apparaître d'une partition distributive aux relativités d'être, d'avoir et de faire.

Par ailleurs, il existe un élément neutre, de symbole usuel ' S_\emptyset ', qui est l'image opposée de ' S_A ' et qui joue le même rôle que le nombre zéro en mathématique. On a l'intuition d'une borne privative en direction de la diminution d'un contenu sémantisé quelconque. Mais la preuve de cette borne neutre ' S_\emptyset ' (neutre en ce que toute opération tentée entre ' S_\emptyset ' et des caractères attributifs particuliers, ni neutres et ni absolus, reste sans signification) s'obtient de la relation consistant à ôter à un quelconque signifiant son propre signifié. Ce qui, en pratique, équivaut au contenu nul intersectif entre une quelconque thèse et sa complémentaire antithétique (se reporter à la figure 1.14).

Une signification représente alors un ensemble toujours incomplet de signifiés qui, justement en raison de son incomplétude, se prête à relation complexificatrice, relativement à ce qui constitue son altérité, source du signifiable. Condition posée en raison de ce que chaque discontinuité relativement signifiante appartient à un seul ensemble sémiotiquement absolu qui en constitue l'inépuisable source. Depuis cette disposition, un sous-ensemble signifiant quelconque ' S_1 ' est une partie du surensemble ' S_A ', en sorte que le domaine de la complémentaire à ' S_1 ' soit indéfiniment source de relations signifiantes, et tel que dans le cadre de l'approche d'une représentation holiste du domaine sémantique on puisse poser:

$$S_\emptyset \subset S_1 \dots S_n \subset C_{S_1 \dots S_n} \subset S_A$$

avec:

- ' S_{\emptyset} ' l'ensemble vide de signification, mais pas forcément aussi vide d'une existence asémantique;
- ' $S_1 \dots S_n$ ' un domaine borné non vide de significations, comme est tout ensemble signifiant actualisé, ou actualisable, étant donné qu'en référence à la cognition d'un savoir, les signifiés dépendent de limites actualisatrices (ce domaine d'un enfermement aux limites factuelles des prédicats identificateurs des états d'être et d'avoir est spécifique des relativités de devenir et d'acquérir d'une façon discrète, autant que singulière);
- ' $\mathbf{C}_{S_1 \dots S_n}$ ' l'interface subabsolue, en tant que le subabsolu contient la potentialité en extension d'une quelconque actualisation signifiée, ainsi que la finalité du parcours performateur dans le domaine;
- ' S_A ' le domaine immanent et absolu, surdéterminant le principe de variabilité relative des sémanticités, et sa potentialité.

On représentera l'ensemble de la disposition dans le diagramme de Venn de la figure 2.4. Nous arrivons donc au résultat que la formulation qui précède apparaît appropriée à fonder les états sémanalytiques et sémasynthétiques de tout ensemble clos de significations si, en toute rigueur, nous situons, à l'opposé du subabsolu interfaçant l'absolu, aux potentialités discrètes et singulières d'actualisation sémiotique, le domaine informel de ce qui se prête à formalisation significative. Donc, en quelque sorte, poser la borne inatteignable d'une infinie entropie des substrats du signifié.

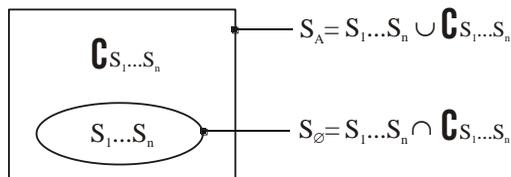


Fig. 2.4 Ensembledes classes de sémanticité.

Sans ce diagramme, ' S_{\emptyset} ' l'ensemble vide de toute signification formée est bien entendu à comprendre de manière intersective, en ce sens qu'on ne conçoit rien entre l'ensemblement signifiant partiel et sa complémentaire *in extenso*. Le dispositif d'opposition entre thèse et antithèse est alors semblable à ce qui est de la croissance

des nombres entiers positifs et de leur décroissance avec des nombres négatifs en correspondance (voir supra le parallèle entre la figure 1.13 montrant l'étendue du mathématisable, et la figure 1.14 montrant un rapport semblable pour le sémantisable).

2.4 LE PROGRÈS DANS LE DOMAINE DES SIGNIFICATIONS

Après avoir situé le domaine de la **variabilité sémantique**, pour avoir inscrit un sens partiel quelconque entre un pôle neutre et un pôle absolu, en tant que sa suite complexificatrice des sémantisations se pose comme intermédiaire d'une interface subabsolue à une interface opposée subrelative, nous pouvons tenter de comprendre comment est susceptible de s'accroître le champ de toute clôture épistémique. Selon l'école de Carnap, la sémiotique, restreinte à la théorie des significations reposant sur les signes d'un quelconque langage, se décompose en :

1. **syntaxe**, comme relation entre des expressions, indépendamment des significations qui y sont contenues par convention (en pratique, c'est la théorie des règles morphologiques et grammaticales d'une langue);
2. **sémantique** qui étudie les significations ressortant des expressions d'un langage, et qui consiste en la théorie de la communication des significations depuis des termes (son protocole se fonde sur l'expérience identificatrice de sens dans la distribution des attributions apposées aux relations contractées entre tout élément signifiant);
3. **pragmatique**, qui se pose en référence aux usagers du langage et qui renvoie aux raisons de communiquer entre actants du domaine des qualifications. En sorte que la théorisation pragmatique, étant basée sur des raisons de communiquer, s'établit sur le protocole des valeurs investies dans les vertus de la communication.

Nous comprenons qu'il puisse exister de multiples systèmes syntagmatiques de ce que chacun d'eux émerge de règles arbitraires établies dans la diversité des cloisonnements ethnoлингuistiques. Ni ce domaine, ni le domaine pragmatique, ne seront abordés dans ces pages; mais en poser les termes est à ne pas oublier que la

sémiotique, qui va devenir notre principal propos, n'en est pas séparable. En effet, si les noms de lieux, de moments et de choses, qui sont les opérands du discours, sont signifiants étant liés par des termes de relation, c'est l'univers des significations advenant de ces relations qui concerne l'espace des événements spécifiques aux agents qualificatifs qui trouvent leurs raisons d'être dans une pragmatique posant le savoir-être-fait en vue d'un savoir-**faire**. C'est là toute la dynamique médiatrice interférant entre le niveau des réactivités matérielles sur lequel l'activité qualificatrice agit (prédicats des instances extraceptives de propriativisation) et le niveau des proactivités spirituelles à établir le vecteur de l'interqualification tenant des instances introceptives de la détermination valorielle à régir l'activité qualificative.

De cette disposition, tout groupe d'agents spécifique de la qualification est susceptible de comporter des individus qui promeuvent des idées d'avant-garde. Ces idées véhiculent des significations renouvelées ou nouvelles qui sont réticulables au culturellement acquis, avant même qu'elles ne deviennent utilisables dans l'évolution de la représentation des idéaux qui, en tant que vecteur commun décidant des activités qualificatives, sont à établir des mouvements d'ensemble. C'est en référence à cette incidence pragmatique du domaine des significations, qu'il semble qu'on puisse poser que les significations culturellement tenues au sein d'une société, sans être la cause des choix sociaux, n'en concrétisent pas moins le champ des possibilités qui affèrent à la dynamique de groupe. Ceci est à dire que pour bien comprendre l'aspect pragmatique du domaine, il ne suffit pas de saisir que c'est à l'aide de nouveaux signes appropriés, support de la faisabilité **communicative**, que de nouvelles significations, rendues véhiculables par ce moyen, peuvent être disséminées. Il faut encore apercevoir que l'acception ne s'en trouve partagée qu'en proportion du degré de **communio**n réalisé entre une pluralité d'interlocuteurs, au travers des expériences singulières vécues à entraîner des intentions particulières susceptibles d'inférences communautaires.

Le rôle des idées dans un surcroît de communication entre mentalités se posant relativement à des significations nouvelles ou renouvelées est en cela contractuel de celui des idéaux dans un

surcroît de communion entre des esprits recueillant des valeurs susceptibles de déterminer un changement dans l'activité qualificative. Considérons à propos la différence entre idéaux et idéologies. Une idéologie se caractérise moins par son contenu en idéalités, que comme opposition aux inerties depuis l'établi. L'idéologie passant par la **communication** extraceptive est alors à permettre de mouvoir des individualismes *comme un seul homme* (la soumission librement consentie: Cf. Jean-Léon BEAUNOIS). Avec un idéal, il s'agit de réaliser des potentialités de progression depuis ce qu'on aperçoit en avant du déjà réalisé depuis des dispositions aperceptives, c'est-à-dire que les idéaux, par distinction des idéologies, ne s'imposent pas au titre de puissances et gouvernements extérieurs, mais comme pouvoir advenant des entendements résultant d'une vie intérieure. À l'opposé des idéologies, un idéal n'apparaît pas en tant qu'objet de communication. Il n'est que partageable comme produit d'une **communio**n entre personnes pour cause de liaison introceptive à l'esprit du mentalisé en chacun. En pratique, donc, depuis une osmose dans un milieu culturel, comme pour cause d'un inconscient collectif, on peut penser qu'un certain nombre d'agents qualificateurs sont réputés seulement **réagir** en considération des significations nouvelles, au fur et à mesure que celles-ci se trouvent réticulées à l'épistème d'un ensemble culturel depuis les activités d'un petit nombre, mais à pouvoir de plus **agir** en réponse à des valeurs humaines **proagies** par pénétration intérieure d'une spiritualité innovante.

De façon générale, on peut tenir la relation sémantique comme l'application des états véricitaires des énoncés attributifs posés entre les rapports significativement discriminatifs, synthétiques, analytiques, etc. Rapports qui articulent le surcroît des signifiables, au savoir-faire d'au moins un agent qualificateur. Il importe donc d'étudier les aspects combinatoires à manipuler, si de nouvelles idées, et de leurs significations dans le discours, peuvent ressortir des assemblages sémantiques opérant un surcroît de possibilités qualificatrices. Il s'agit là d'un domaine expérimental portant sur l'exploration empirique en extension du déjà réalité au mésocosme depuis les déterminations de la pensée qualificatrice.

La réalité psychomentale au mésocosme distingue ce qui agit comme choix modal de détermination (la qualification), entre des déterminants introceptifs à l'endocosme (toujours valoriels) et les états métamorphiquement déterminés de l'extraction exocosmique (ce sont les rapports qualifiants aux propriétés du réalisé). Tout comme en science, relativement au savoir exocosmique, il s'agit de chercher à théoriser les lois de cette expérience mésocosmique médiane, en sorte que ce qui se trouve ainsi formé puisse émanciper d'autant le travail mental redondant venant de se suffire d'apprendre sans aussi apprendre à apprendre. Car il est évident que, sans ces dispositions décidant de l'efficacité du travail mental qualificateur, les dépenses mentales qualificatrices seraient limitées aux seules découvertes empiriques des sens provenant de combinaisons entre signifiés rencontrés.

Pour illustrer cette disposition consistant à conjoindre efficacement le savoir de ce qui est fait au savoir-faire, c'est-à-dire comme méthode à pouvoir dépasser le savoir formé sur les seules significations rencontrées, la poésie est, me semble-t-il, un moyen approprié à découvrir de nouveaux sens depuis la sémasynthèse, du seul fait qu'on y use d'oxymores. Avec ces figurations évocatrices qui consistent à rapprocher, en une même expression, des notions que la logique tient pour opposées, dans le but d'exalter l'imagination, nous pouvons en effet complexifier sémasynthétiquement les significations. Par exemple: 'cette obscure clarté', 'se faire de douces violences', 'le cadavre bouge encore' sont inductivement évocatrices de complexifications de sens. Car ce moyen, qui rapproche le plus souvent dans la même image la superposition d'antinomies, et auquel sont coutumiers romanciers et poètes, est éminemment évocateur depuis une réflexion sémasynthétique dépassant les contresens afférents à la simple juxtaposition oppositive des sens. La poésie est en cela riche de cette promesse de générer des significations; riche en ce que, loin de recourir à l'aléatoire, la fonction mentale y est élevée en un état second d'aperception, aux fins d'évoquer un surcroît de sens, déjà communicable depuis le seul usage des mots courants. Comme aide à la réflexion sémasynthétique sont les lois de la génération du sens, qui vont avec l'intensivité multi-ordinale, qu'on va examiner maintenant.

2.5 LE NIVEAU INTENSIF DU SENS, ET LA THÉORÉTIQUE

Depuis ce qui précède, nous avons abordé la délimitation du domaine sémiotique (qualifications), dans une analogie au domaine mathématique (quantifications). Avec le niveau intensif du sens, il est semblablement possible de montrer que la formulation algébrique évoque avantagement ce qui est à établir **les lois de la génération du sens** en sémiotique. Nous employons en effet, sans nécessité de s'y référer explicitement, par exemple, le principe de raisonnement dans le démontré tenu de la façon que voici: lorsqu'on a trouvé, à la suite d'une énonciation, un résultat invraisemblable à des relations sémiotiques, on entend que la relation inverse n'est pas vraie, mais qu'elle contient cependant les éléments desquels il devient possible de produire un résultat vraisemblable. On montrera un peu plus loin que la loi de commutativité, par laquelle on élève l'un des termes à la *n*ème puissance, peut même servir de table de vérité du sens ressortant de termes multi-ordinaux.

C'est à faire apparaître que si le théoricien étudie l'état véricitaire de son axiologie en tant que produit de la pensée dans la logique identificatrice du perçu, le théoréticien entreprend la même démarche sur un champ différent de réalité, celui de l'aperception.

Comment mieux définir ce champ sinon par le terme grec *theôretikos* désignant la nature spéculative depuis le pouvoir contemplateur? Le sens en est bien distinct de celui de la théorie, en ce qu'une théorie désigne ce qui est conçu rationnellement à propos du domaine des expériences directes du monde depuis ce qu'on en perçoit. Avec la théorétique, le pensé porte sur l'examen significatif de ce qui se trouve par son moyen réfléchi sur le miroir mental, mais d'une façon qui surdétermine le formulé depuis le simple concept des choses. Si le sujet du théoricien a pour objet les événements dans l'exocosme, celui du théoréticien vise de même les incidences mésocosmiques des mêmes événements, mais en rapport à leur complément endocosmique, à permettre l'élargissement des sphères de participation personnelle. En prenant comme matériaux le produit mental issu des activités 'extensives' à l'exocosme, c'est-à-dire la dynamique des mentalités occupées de la réalité extraceptive, son niveau de compréhension est alors dit

'intensif'. On passe au **niveau intensif de compréhension** en prenant pour objet cela qui est cause des événements de la réflexion à *propos* de l'exocosme. Autrement dit, il s'agit du travail d'une pensée appliquée à l'examen du nature, dans l'appréhension d'une **nature de la nature** susceptible de surdéterminer le niveau anthropomorphique d'être, compte tenu de ce qui détermine les substrats de nos états d'avoir. Disposition que nous considérons conforme au rapport de la figure 2.5.

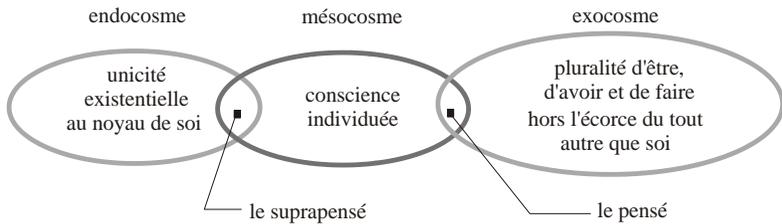


Fig. 2.5 fondement de la sphère conscientielle.

Viser l'altérité de l'autre être, au travers son fait d'être autre, est à distinguer l'étude du niveau auquel appartiennent les agents du savoir, alors considérés en eux-mêmes connaissables. Disposition allant avec la pénétration de soi en un rapport de reconnaissance du semblable à soi, opposable au savoir extraceptif. Déjà évoquée, cette discrimination allant avec la pénétration introceptive de soi ne saurait s'assimiler à l'autoconnaissance, car si par le travail de la pensée on peut connaître l'indéfinie pluralisation de l'univers extérieur, et que par introception on peut avoir la clairvoyance d'une unicité existentielle endocosmique, on ne saurait cependant pas plus s'auto-connaître que l'œil n'a la capacité de se voir, ou l'épée se trancher, du fait que le principe de connaissance exige la dualité 'sujet penseur /altérité donnée à penser', depuis l'interface 'pensé /impensé'.

Disposition éminemment propice à montrer que toute actualisation du pensé concerne l'interface ensembliste du penseur à son altérité; même si l'on peut apercevoir qu'une pénétration supraconscientielle est susceptible d'appartenir à un stade d'ultime intégration cosmique, complémentaire des séparations d'être, d'avoir et de faire. Donc en un temps non temporalisable tenant en une même deixis à la fois le tireur, la cible, et la flèche. Mais dès lors qu'on doit user d'un

langage de communication, notre actualisation est performative, et ce statut subabsolu d'être semble devoir rester étranger à notre expérience présente. Autrement dit, puisqu'en notre présent continuum nous sommes concernés par des niveaux associatifs de l'assemblage organique de la réalité, alors l'expérience unitaire de soi-même et de l'altérité, comme domaine de la réunion des deux hors instance performative réalisable avec l'intégration subabsolue des contractualités entre le physique, le psychique et le spirituel (depuis des corps, des mentalités et des esprits), reste seulement concevable, bien qu'à être inaccessible à notre l'expérience directe.

Fictions jugeront certains. Pourtant lorsqu'ÉRATOSTHÈNE a l'idée de mesurer la circonférence de la Terre depuis les ombres portées du Soleil, la sphéricité de la Terre n'est nullement une donnée sensible. Ce n'est que plusieurs millénaires après que, depuis un astronome, la rondeur de la planète est devenue une donnée sensible. Pour DAMASCIUS de même: l'entendement de l'immanente existence insécable de l'Un ne découle pas de l'idée d'une indéfinité des multiples états individués transitoires d'être et d'avoir. De combien de millénaires cette aperception peut précéder son expérience future pour les pèlerins du temps pénétrant leur endocosme? C'est que perceptions, conceptions et entendements sont des fonctions organiquement reliées à permettre les prises de conscience arrivant des idées.

La compréhension introspective du domaine susceptible de transcender le niveau subanthropomorphique des réalités propres au discours scientifique (il n'est au présent qu'à reconnaître pour raison d'objectivité que les substrats physiquement phénoménologiques aux réalités l'humaines), relève de la formation dans l'acte de penser à l'interface 'penseur-pensant /penseur-pensé'. L'unique différence entre les démarches scientifique et métascientifique est conséquemment qu'on doit, pour parvenir à cette dernière, passer (transiter), **de la conscience d'un état de chose, à la conscience qui a conscience d'un état de chose**, c'est-à-dire, avec HUSSERL: «... La conscience de juger par laquelle on prend conscience d'un état de chose comme étant la particularisation d'une généralité eidétique.»

De façon générale, on peut dire que tout langage véhicule des signes nombrants, sémiques et fonctifs, en vue d'une connaissance **à propos de l'altérité**. Cette connaissance est d'espèce pluralement individuée, en référence au principe de séparation et de la distribution relative d'attributs. Définition qui est à montrer que les significations véhiculées par le moyen de tels signes particuliers n'appartiennent pas au domaine physique de la réalité. On peut dire que nombres, sèmes et fonctions, apparaissent depuis des efforts intellectuels, en tant que des **moyens spécifiques de cohésion** de la pensée dans les mentalités. Moyens apparentables à ce que sont les forces de cohésion des corps matériels depuis des constituants physiques. D'où la proposition que les agents psychiques, auxquels tiennent des effets qualificatifs sont, tout comme les agents des effets propriatifs en physique, soumis à des lois, et mus depuis des énergies appropriées qu'il importe de découvrir. Pour exemple de ce qui est susceptible de constituer l'une de ces lois, j'évoquerai la proportion algébrique qui apparaît entre une puissance qualificatrice et la charge en représentation significative à propos de la réalité réalisée comme résultat qualificatif. Car, cherchant une évaluation des paramètres d'un travail intellectuel, on en arrive à poser que la richesse en significations d'un savoir dépend, en première approximation, du rapport entre la durée de l'expérimentation idéitive, par un niveau d'intensité, et un facteur d'efficacité. C'est la concentration de ce qui est mis en jeu en vue d'un effet attendu.

L'expression de la puissance qualificatrice ressort alors continument des efforts dépensés à concevoir des choses, des significations et des vertus actales, depuis l'expérience d'une confrontation personnalisée à des environnements de plus en plus diversifiés et complexes. Mais, depuis l'analogie qui va suivre, on induit l'intuition de ce que des lois spécifiques au domaine psychique ne peuvent être vraiment compréhensibles que depuis une sensibilité aux réalités spirituelles, desquelles est censé participer l'esprit –quand la psyché (dont le mental reste une forme) participe du travail métamorphique des choses matérielles– pour peu que l'on conçoive le relationnel d'une hiérarchie organique entre les domaines de la physique, de la psychique et du spirituel, ainsi que les innombrables interrèunions de telles réalités

contractuelles qui seraient impossibles sans les codomains de réalités mixtes à les interfacer.

C'est relativement à ce présupposé hiérarchique que l'on peut apercevoir que si l'appareil mental a la capacité de comprendre le domaine physique, en sorte qu'il trouve son expression en se qualifiant par un savoir-faire appliqué aux réalités matérielles, alors l'esprit s'accorde avec un niveau supraconscientiel de la faculté de saisir les lois du domaine psychique, en trouvant, dans les vertus de l'action, ou les raisons d'advenir et d'acquérir, l'expression de son travail appliqué à vectoriser les mouvements qualificateurs du domaine mental. Travail de vectorisation censé produire l'adéquation motive d'un vouloir approprié aux dépenses qualificatrices dans le sens des réalisations belles, vraies et justes, de la même façon que le travail qualificateur est censé se traduire par l'utilité des réalisations propriatives dans le domaine matériel. C'est à faire que la tangibilité du **travail de vectorisation** de l'esprit se connaisse précisément au travers l'examen supramental des valeurs censées surdéterminer le **travail qualificateur**. On a ainsi l'intuition du fonctionnement de la réalisation de la réalité comme suite ininterrompue des transformations progressives du contenu cosmique, dans le sens d'une évolution épuisant les potentialités de complexification relationnelle, selon des occasions allant avec l'état du métamorphiquement réalisé, dont un segment est représentatif de la suite:

- **proto-matière** → matière (matérialisation des énergies physiques);
- **matière** → pré-vie (vitalisation de la matière);
- **pré-vie** → vie (organisation biologique du vitalisé);
- **vie** → pré-spiritualité (avec l'humain: hominisation de l'animalité);
- **survie** → métamorphies animiques (spiritualisation de l'hominisé).
- ...

Ce qui est déjà réalisé ailleurs et le sera ici, peut s'apercevoir en extension des paliers de l'évolution prévisible en direction d'un épuisement des potentialités de perfectionnement, passant par des

ascendances **suprahumaines**. Pour apercevoir la suite des lignées à investir, il faut prolonger l'enchaînement des paliers d'une stratification ontologique par lesquels la dernière acquisition surajoute aux acquis antérieurs, depuis une gestation permanente travaillant à l'échelle de l'Univers, distincte de l'épiphénoménie des transformations encloses sur elles-mêmes (le nouvellement formé s'obtenant au détriment de la corruption de l'ancien). Mais il importe de considérer cette instance performative de réalisation depuis les trois domaines contractuels (physique, psychique et spirituel), comme ultérieurement investissables dans l'intemporelle intégration du tout (c'est-à-dire en tant que réalité intemporelle réalisée après épuisement des potentialités de diversification individuée et son investissement archétypal dans l'organisation perfectionnée de la totalité de l'individué).

Avec ce postulat, on comprend que le champ épistémique ne crée pas ses propres lois (ne s'autosuffit pas) dès lors qu'on pose son propos de façon qu'il soit contractuel entre deux aspects d'une réalité en cours de réalisation performative. Les lois susceptibles de régir le travail mental, dans une application au surcroît qualificatif, sont de cela soumises à la vérité de la fonction d'un certain savoir coordonnant son univers de choses, à celui de l'esprit décidant des raisons d'être. D'où l'axiome que cette coordination est en corrélation avec la pénétration introspective des **raisons qu'on a d'agir**, surdéterminant la logique modale afférente à l'action elle-même, dans la distinction du domaine de la théoréticité et celui des métathéoricités.

La théorétique visait, déjà dans l'Antiquité, «la pensée qui se pense elle-même» avec le concept de *noësis noèsédōs*. Notons pour clore ce propos que le débat sur l'impossibilité d'une autoconnaissance pose le paradoxe au seul plan des théorisations. Il n'existe pas au plan des théoréties, précisément en ce qu'on y surmonte la négation allant avec le principe du tiers exclu. Le paradoxe est toutefois contournable dans la logique du tiers exclu depuis le stratagème consistant à remplacer la relation réflexive du penseur à lui-même, par la relation transitive qui consiste à passer par autre que soi, conséquemment de même nature, ainsi que par les états d'être du devenir de soi, alors examinés comme objets depuis la mémoire. Et

c'est ici que la loi de commutativité entre termes thétiques et antithétiques intervient comme entendement du sémiotiquement complexifiable depuis la logique du tiers inclus.

2.6 LA LOI DE COMMUTATIVITÉ ENTRE TERMES THÉTIQUES ET ANTITHÉTIQUES

On démontre concrètement ce qui distingue le domaine théorétique de la pensée, depuis la loi de commutativité appliquée au domaine multi-ordinal des sens. C'est de plus montrer l'avantage de considérer des lois spécifiques au domaine de l'intellection des significations, en reliant de nouveau et de la façon que l'on va voir, des opérations sémantiques, aux opérations mathématiques. Considérons l'aspect contractuel des deux plans de réalité que représentent les domaines du physique et du psychique. Il peut venir au penseur l'idée d'une analogie entre l'expression quantifiant le résultat propriatif d'un **travail physique** et l'expression qualifiant le résultat d'un **travail psychique**. Depuis ce rapprochement, l'examen des résultats de ce qu'on appréhende au niveau multi-ordinal de la perspicacité mentale induit la notion capitale de **signe vectoriel** du signifié, à permettre d'établir les premiers éléments d'une **dynamique de la saisie du sens** afférente au principe de la progression des connaissances introceptives, c'est-à-dire celles qui n'arrivent pas directement de l'expérience, pour se trouver induites, ou déduites par le raisonnement, **à propos** de l'interface du penseur pensant son extériorité.

Quelques exemples suffiront à éclairer ce sujet. Si 'n' représente un terme nombrant propre à désigner, par exemple, dans le domaine physique, la vitesse d'un corps matériel, alors, dans les contrées de la psyché, le terme sémique 's', qui peut correspondre, par exemple, à la signification du terme 'apprendre', définit une progression [+s], c'est-à-dire l'expression désignant une dynamique de progression constante et positive dans le signifié consistant à apprendre. [Apprendre à apprendre] est alors semblable à [s•s], qu'on note [+s²]. L'expression désigne bien une accélération progressive dans le domaine mentalisé du sens auquel on fait référence depuis ce signifié, de façon apparentable au principe d'accélération propre au domaine des corps matériels entre eux. Il s'agit de deux

mouvements entraînant également des transformations métamorphiques, quand l'un rend compte de variations dans le continuum physique, alors que l'autre se réfère à celles qui concernent le continuum psychique.

Par extension, 'désapprendre' s'assimile à l'expression [-s], désignant une vitesse de progression constante, mais cette fois négative, en tant que déterminant actantiel dans la même signification proposée pour l'exemple. Enfin, [apprendre à désapprendre], tout comme [désapprendre à apprendre], modes actifs notés [-s2], considèrent également un résultat sémantique négatif consistant en la décélération dans la dynamique sémantisatrice du terme qui est ici [désapprendre]. On voit immédiatement après le résultat de la dernière modalité que:

La loi de commutativité s'applique de la même façon entre termes de la sémantique des sémies thétiques et antithétiques, qu'entre termes de la mathématique composés de la suite des nombres positifs et négatifs.

Examinons, pour conforter notre appréhension de cette loi, plusieurs exemples de multi-ordinalité. Il est aisé de saisir qu'une intolérance de la tolérance a significativement même résultat qu'une tolérance de l'intolérance. Le résultat se réduit en effet dans les deux cas à une intolérance, considérée au second degré d'intensivité. De manière semblable, on conçoit encore aisément que les opérations sémantiques exprimant une intolérance de l'intolérance ont pour résultat un ordre de tolérance semblable à ce que représente une tolérance de la tolérance. C'est ainsi que la cause de la cause, la haine de la haine, l'amour de l'amour, le mépris du mépris, ont pour résultat un signifié positif du thème examiné. Que le doublement du prédiqué soit négatif (antithétique) ou qu'il soit positif (thétique), **le résultat sémantique apparaît toujours positif**. Du fait que le résultat est identique quand on affirme la thèse, ou qu'on infirme son antithèse, on dira par généralisation que:

Le rapport de deux termes multi-ordinaux de même signe a pour résultat un terme positif. Il est négatif dans le cas contraire.

Les conditions des résultats ressortent des rapports $[(-n)\bullet(-n)]$, donnant, après réduction, $[+n^2]$, de façon telle que $[\text{antithèse}\bullet\text{antithèse}]$, après analyse, indique un produit identique à la thèse exprimée au second degré de sémiotisation, c'est-à-dire à $[\text{thèse}\bullet\text{thèse}]$, homologue à $[+n^2]$. Si $[\text{thèse}\bullet\text{antithèse}]$, après analyse, s'identifie à l'antithèse au second degré, en tant que l'équation $[(-n)\bullet(+n)]$ donne $[-n^2]$, alors les cas possibles se réduisent à :

$$[t\bullet t = t^2] \qquad [\bar{t}\bullet t = \bar{t}^2] \qquad [\bar{t}\bullet \bar{t} = t^2]$$

Ceci est à rapprocher de ce qui dit que la converse d'une proposition originelle reste valide si l'on remplace l'antécédent et le conséquent par leur négation en les intervertissant. Disposition découlant directement de la règle logique de définition des propositions: si 'x' est positif, alors '2x' est également positif. Il suit que si '2x' est négatif, alors l'un des 'x' n'est pas positif.

Des résultats pourront déranger certains préjugés. Ils apparaîtront même pour le moins surprenants avant qu'un surcroît de réflexion ne montre la vérité du résultat, tout comme apparurent en leur temps des applications du même principe en logique. On sait maintenant que les deux déclarations 'Je mens' et 'Je dis vrai' ont toutes deux le même résultat logique de poser la vérité du dit par le locuteur. En effet, mentant par énoncé, il est faux qu'on mente, d'où le critère de vérité appliqué au résultat. On fait ici deux hypothèses: ou bien la déclaration est vraie, alors son énoncé est faux, ou la déclaration est fautive, et dans ce cas c'est son énoncé qui est vrai.

Aussi la loi de commutativité appliquée au domaine multi-ordinal des sens semble justement précieuse pour concevoir l'état véricitaire des propositions. À la condition de ne pas faire l'amalgame entre la signification du préfixe 'in' faisant référence à l'opposition à ce que l'on considère avec la racine du mot, et le préfixe privatif 'a' du même rapport. C'est ainsi que le concept d'une inconscience de l'inconscience prend pour résultat un niveau de conscience au second degré, car le terme opposé à 'non-conscience' n'est autre que 'conscience'. Ce qui fait que la conscience de l'inconscient, et l'inconscience du conscient, désignent par définition des états semblablement non consciencieux.

de la conscience. Notons à ce propos que la conscience reste existante lorsque ses états varient, par exemple entre l'état de conscience vigile et l'état inconscient du dormeur.

Voilà bien l'occasion de porter quelque éclairage particulièrement significatif sur l'origine des événements spécifiques de l'Univers. Il est à différencier le continuum des individuations d'être et d'avoir soumis à des conditions tenant à la modalité de possibilité, comme partie stricte de l'inconditionnalité existentielle tenant à la modalité de nécessité. L'inconditionnelle existence pose l'existence comme préalable nécessaire aux possibilités des états d'être et d'avoir durant l'encours des transformations métamorphiques à l'Univers. C'est depuis cette disposition discriminant le statut d'existence des états d'être et d'avoir, que la causation du non causalisé à l'origine des transformations métamorphiques (l'incausation qui est à l'origine des suites causales des premières transformations métamorphiques du Cosmos) n'est pas à proprement parler causatrice. Mais si l'on introduit la non-causalité [existentielle] de cet incausé là dans le principe de transformation passant par les prédicats d'être et d'avoir, le résultat est synonyme au second degré d'intensivité de la suite causale. Dès lors l'hypothèse cosmologique de la génération qui antécède la présente instance performative des transformations métamorphiques n'apparaît plus paradoxale au vu du résultat multi-ordinal. Il est en effet approprié à montrer en cosmogonie la nature de l'événement générateur de la première cause appartenant déjà à la succession causale des transformations métamorphiques réalisatrices de réalité que l'on connaît d'expérience.

J'en rajouterai une petite louche, tant ce propos permet de sortir de l'interprétation physicaliste de la génération spontanée du Cosmos depuis rien, autant que dépasser le conservatisme religieux des reliques du passé concernant les mythes anthropocentriques de la genèse du monde. Ce qui précède est à considérer l'interface entre une existence en soi, connue en tant que continuité *in extenso* imprédictable, et l'expérience de ce qui est spatiotemporellement prédictable. Ce sont les discontinuités d'être, d'avoir et de faire qui, par nature, sont seules individuées, se prêtant à variation, et consécutivement les seules dont on peut avoir l'expérience en tant

que suite répondant à causalité. Mais cette expérience ne justifie en rien le déni matérialiste d'une existence complémentarément unicitare, infinie, et absolue. En donnant dans la logique du tiers exclu qui ne distingue pas les déclarations d'opposition à ce qui est, de celles concernant la privation d'existence, ce n'est pas le néant qui se situe en deçà le premier événement cosmique, mais un chaos originel homogène, duquel peut advenir une indéfinité d'hétérogénéisations ultérieures. Ce qu'on vise avec l'examen d'une antériorité au premier événement réalisant l'Univers représente seulement l'absence des états métamorphiques qui font la suite ininterrompue des actualisations dynamiques entre les êtres et les choses.

Le néant ne saurait avoir une existence –ce serait un comble du défaut de raisonnement– bien que son concept qualitatif, tout comme le zéro inventé en mathématique pour les besoins d'opérer sur des quantités, est avantageux à permettre plus aisément des opérations mentales manipulant les significations à propos de ce qui existe de façon absolue et infinie.

Quelques chatouilleux de la calotte à faire encore dans l'encolure empesée d'une dignité dogmatique ont tout à fait le droit de ne pas secouer la poussière anthropomorphique déposée au cours des âges sur des notions d'Église. Des mandarins disant ce qu'il convient de savoir des états réalisés de la nature ont de même tout à fait le droit de dénier l'existence du réalisable. Mais le but qu'on se donne en métascience n'est pas de satisfaire l'un et l'autre. Il est de tenter de relier en un concept significativement plus complexe physique et métaphysique du monde. Ce qui entraîne de créditer d'un même droit d'existence autant le croyable **à propos de ce qui est hors possibilité d'expérience**, que le savoir **à propos de ce qui est à portée d'expérience**.

De façon générale, ce que l'on rapporte avec le concept de multi-ordinalité des sens se conçoit encore si l'on pose l'antithèse en tant que la complémentaire à la thèse dans l'ensemble des sémanticités 'S', c'est-à-dire la condition: si 'A' est une thèse, alors son antithèse 'non-A', qu'on peut encore noter 'Ā', en référence à la complémentaire 'C_AS', représente la partition de laquelle on identifie le cas particulier tenu avec la thèse 'A', dans l'ensemble

des sémanticités 'S'. D'évidence, le rapport ne se limite pas aux aspects oppositifs. Il y a théoriquement une surdétermination virtuellement illimitée des niveaux d'un signifié, tel que, si '.' représente le symbole général d'une loi de composition, en sorte que l'on puisse encore écrire 'z=x.y', alors il devient possible de considérer l'expression suivante (avec 's', le référent d'un signifié quelconque et de quelconque niveau):

$$s_1 \bullet s_2 \bullet s_3 \dots s_{n+1} \rightarrow S_\infty$$

Ceci montre que chacun des niveaux successifs est censé désigner, un peu plus profondément, les inférences du signifié résultant des implications dans l'application d'un rapport multi-ordinal de sens. On pourra, par exemple, atteindre le niveau d'aperception claire de ce que l'on puisse avoir, pas seulement peur de quelque chose, mais aussi peur de sa peur, et encore d'avoir peur de la peur de sa peur.

En référence à l'exemple avancé supra pour l'efficacité épistémologique, ce sera saisir le degré de la dynamique qualificative résultant d'une activité supramentale consistant à 'apprendre à apprendre à désapprendre'. Ce qui peut apparaître moins évident, et pourtant promesse forte d'une possibilité de progression dans la théorisation des sémanticités, est l'opération qui pose l'élévation à la puissance nulle (asémantique) d'une quelconque strate multi-ordinale de sens. En effet, si l'on considère l'homologie mathématique, sachant que l'élévation à la puissance zéro d'un nombre quelconque, positif ou négatif, est égale à un, alors le résultat d'une opération qui pose l'élévation à la puissance nulle (asémantique) d'une quelconque strate multi-ordinale de sens, devrait se réduire au sens simple de la thèse considérée, même si c'est un résultat antithétique qui se trouve élevé à sa puissance asémantique. Depuis des opérations entreprises sur des termes qualitatifs, il y a bien transformation, régression, ou progression du sémantisable, aucunement annihilation. Ces modélisations ne font qu'ébaucher la possibilité des opérations sur des rapports entre les significations. À titre d'exemple suffisant, mais non limitatif, il apparaît encore possible de poser significativement sous forme de matrice les niveaux multi-ordinaux de deux thèses différentes interassociées.

Pour conclure sur les compositions multi-ordinales d'un sens, le premier terme identificateur apparaît comme relation effective, ou potentielle, d'une qualification, quand les termes suivants représentent des paliers surqualifiants par lesquels la conscience, quittant la périphérie interfaçant le manifesté, investit lesdites significations en progressant, par un travail supramental approprié, dans les circuits de la pensée engageant une intériorisation des états de conscience. En sorte que l'on puisse poser qu'à la connaissance résultant d'un *énième* rapport, puisse coïncider un *énième* niveau de signification surqualificatrice, en rapport avec les pénétrations successives des sphères concentriques de réalités contractuelles, et leurs interfaces mixtes. C'est avec la figure 2.6 qu'on illustrera cette disposition.

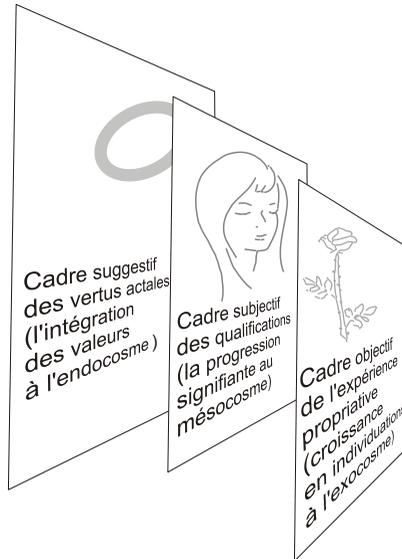


Fig. 2.6 Représentation du principe de croissance mésocosmique du domaine épistémique.

Dans cette figure éclairant de façon moins technique un rapport identique à celui évoqué avec la figure 2.5, il apparaît évident que le cadre des subjections au mésocosme peut comprendre un certain nombre de couches interfonctionnelles d'une organisation interne. Elles sont alors intensives par rapport à leurs extensions externes, en ce qu'on examine à ce niveau des singularités individuées. Ces

singularisations découlant du travail interne dans l'entendement d'universaux se pose dans un rapport aux généralisations formées sur les cas particuliers issus de l'examen du contenu des multiplicités individuées à l'exocosme, et qui nous apparaissent structurées en un certain nombre de strates (particules, atomes, molécules, organes, etc., en direction d'une unité épuisant les possibilités de perfectionnement depuis l'organisation de la totalité des individuations).

Plus tard nous aborderons les aspects apparaissant avec les termes en opposition de réciprocité. Qu'il me suffise dans l'immédiat de rappeler, à mi-chemin entre les opposés qui sont comme les côtés pile et face d'un même signifié, et les sens multi-ordinaux, ce que l'on connaît des rapports entre antimétathèses, antimétalepses et antimétaboles, depuis la chiasmatisque (Du grec *kiasmos*, effet miroir). Pascal en fit une application rendue célèbre lorsqu'il écrivit: «Ne pouvant faire qu'il soit forcé d'obéir à la justice, on a fait qu'il soit juste d'obéir à la force.» Nous y retrouvons les sources d'une continuité homologique à la pensée commune. Par exemple, sur un modèle semblable à celui de notre incarnation, la notion d'une âme incarnant un corps conduit au concept d'une corporéisation subtile nécessaire à l'esprit, en référence à l'instance performative de l'Univers. De même, la question de la vérité de l'être débouche sur la question de l'être de la vérité; tout comme le principe de la raison a, dans son miroir, la raison du principe; ou l'essence de la vérité, celui de la vérité de l'essence.

Une mentalité extravertie peut conclure à la futilité de cette approche, mais qui cherche à pénétrer des réalités endocosmiques trouvera, quant à lui, matière en tous moyens susceptibles de lui servir de levier, et celui-ci ne lui apparaîtra pas parmi les moindres.

2.7 SUR LA SUITE INDÉFINIE DES SÉMANTICITÉS

Je suis personnellement tenté de croire que la formation des significations prend sa source dans le rapport des modes spécifiques entre les individuations exocosmiques d'être d'avoir et de faire, et sa complémentarité existentiellement endocosmique. Le proche endocosme est peut-être existentiellement 'existé' en tant

que tout uni, mais certainement pas dans le mode séparé comme l'est la totalité des individuations d'être, d'avoir et de faire à l'exocosme. Et c'est cette disposition qui pose l'émergence d'un niveau de signification assortissant l'absoluité, l'immanence et l'infinité en existence, à des relations aux transformations dans l'expérience d'être, d'avoir et de faire de façon limitée, relative et variable.

Une forme signifiante ne saurait alors se trouver définie exhaustivement que depuis l'épuisement des relations entreprises dans l'ensemble des formes signifiantes duquel on la distingue. Ce qui suppose de discriminer un sens particulier de l'ensemble constitué des sémanticités actuelles, mais dans le cadre du potentialisé tenant au processus de l'inépuisable diversification des sens. C'est en effet la seule façon de considérer *in extenso*, hors encours temporel d'une instance performatrice, l'application d'un sens aux événements de l'univers des significations. Mais ce processus de diversification étant corrélé avec le mouvement inverse d'une complexification relationnelle signifiante jusqu'en une unité au delà de laquelle aucune signification partielle n'est entendable.

En abordant cette intégralité véridictive des significations événementielles d'être, d'avoir et de faire, on suppose atteignable l'achèvement perfectionné du connaissable, tout autant qu'on présume l'origine du statut de l'expérience personnelle de l'existence. Non, ce n'est pas à dire que le relatif à possibilité d'atteindre à son absoluité. L'achèvement du connaissable, d'une façon conjointe au principe de son parachèvement illimité en expérience personnelle de l'existence, peut être considéré dans le contexte de ce que j'évoquais en début de chapitre sur le fait qu'une même formule mathématique a possibilité d'être mise en rapport avec l'illimitation de son application. Autrement dit, par analogie, le savoir exhaustif des formulations de la réalité réalisée se peut, sans pour autant que se trouve effectuable l'ensemble des opérations conjointes à la possibilité indéfiniment poursuivable des expériences du réel achevé, si cette expérience laisse, entre chacune de ses actualisations, quantité d'opérations qui n'ont pu être entreprises. C'est à distinguer l'achèvement en performance du

connaissable, de la suite indéfinie des relations compétentes dans le domaine du signifiant.

Pour l'argumentation de cette disposition, remarquons que, d'un point de vue logique, chercher à définir une signification au moyen d'un discours autoréflexif équivaut à définir l'existence d'un nombre entier quelconque indépendamment, ou de façon séparée et, donc, incontractuelle, non pas envers la suite indéfiniment poursuivable des nombres entiers, mais relativement à leur applicabilité aux dénombrements et aux mesures de grandeurs du contenu cosmique métamorphiquement variant.

Plus particulièrement au domaine des sémanticités, il apparaît possible de fonder une signification d'espèce relative seulement sur l'axiome formalisant un antécédent absolu qui, dans un holo-ensemblement, distingue un sens immanent propre à la catégorie déclarative du caractère de l'existence inconditionnée conditionnatrice, duquel est censé procéder le domaine des significations relatives entre elles. En sorte que le principe de définition relative d'un sens distingué dans le champ des sémanticités identificatrices d'états particuliers (qu'il est toujours possible de générer en deçà de l'interface du genre), ait bien en extension inclusive l'indéfinie des conditionnalités du sémantiquement relativable, mais dans l'applicabilité contractuelle d'une qualification à son altérité.

Prenons pour exemple le premier niveau des relations contractuelles pouvant définir une coloration verte. Une couleur verte n'est ni la couleur rouge, ni la couleur bleue, ni la violette, et se différencie encore de toutes les teintes potentiellement discriminables. Mais au delà la coloration verte qu'on discrimine de toutes autres nuances tenant aux possibilités de coloration, ce caractère se trouve encore à nouveau discriminable de tout autre, et cela, semble-t-il, dans un principe de relation généralisée des significations qu'il est possible de poursuivre indéfiniment. On peut concevoir par-là que toute signification ressortant d'un travail mental d'analyse est potentiellement qualifiant d'en assortir la synthèse correspondante. En sorte que le produit d'une sémanalyse à une sémasynthèse, ainsi abstrait et distingué en vue de toute mise en relation de présupposition, se situe seulement comme expression d'une partie dont la complémentaire est formée du

champ sémantique source des sémanticités distinguables. Cela est à faire que chaque sens actuellement discriminé ait encore son applicabilité aux 'à réaliser de la réalité' en extension.

Par définition, au niveau des descriptions interprétatives des inférences réticulant les significations entre elles, **un prédicat d'espèce finie appliqué à 'A' ne peut représenter entièrement 'A', si la réalité de 'A' est un élément participant contractuellement des fins de l'Univers en cours de réalisation.** Car la représentation de la réalité 'A' est ceci de désigné, quand la signification vraie de 'A' est, certes, ceci de désigné, mais auquel s'ajoute encore la somme des désignations qu'il reste possible d'opérer en extension diversificatrice au sein d'une complexification relationnelle, c'est-à-dire non seulement eu égard à l'incomplétude de l'événement 'Univers', mais encore à cause des significations propres à chacun des niveaux multi-ordinaux qui sont par entendement virtuellement complexifiables à l'infini.

Nous pressentons qu'est signifiante toute association de termes signifiants susceptibles de coopérer ensemble, bien que le sens peut ne pas être donné, pour n'être pas évident compte tenu du contenu de la mentalité examinant le rapport. Pour corolaire, le rapprochement de deux termes auquel n'est donné aucun sens n'est producteur d'aucune signification. Cela est avancé tel qu'un terme signifiant rapproché d'un autre qui ne l'est pas n'ajoute rien de signifiable. Par exemple [finitude \cup x = finitude], si ' x ' reste une inconnue. Tandis que l'union du concept d'infinitude à celui de la finitude représente un rapprochement donné à l'entendement, même si la signification ne s'actualise dans aucune mentalité du moment.

Pour conclure à saisir ce que représentent ces inférences supraconscientielles, notons que si l'on se représente, en tant qu'étendue, le champ des multiples réticulations qu'il est possible de former entre toutes les significations distinguées, la distribution multi-ordinaire se rattache au plan ainsi constitué des étendues sémiotiques comme autant de structures multidimensionnelles. C'est à l'image des espaces qui conviennent aux opérations linéaires, puis des surfaces, ensuite des volumes, et encore aux

relations entre contigüités régies par des déixiques à plus de trois coordonnées.

2.8 SUR LA COMPRÉHENSION DE CE QUE NOS ATTRIBUTIONS APPARTIENNENT AU RELATIONNEL ENTRE LE PENSEUR ET LES ÉVÉNEMENTS DE SON ALTÉRITÉ

[...] *Les voleurs et les honnêtes gens, ceux qui font pendre et ceux qui se font pendre.* Voici une citation tirée de Jules Verne (*Les enfants du capitaine Grant*, chapitre XIV) faite sur mesure pour illustrer que l'aspect antithétique de nos attributions n'appartient pas aux entités qui sont ici distinguées, mais aux relations entre penseurs et cela qui leur est donné à penser. Autrement dit en tant que des événements adviennent entre au moins un sujet et son objet, sans qu'ils appartiennent au seul sujet, ni au seul objet. En effet, sans le concept de voleur qui discrimine le fait de prendre à autrui son bien à l'encontre sa volonté, pas de signification qui discrimine entre les volés et les honnêtes gens. Ceux qui prennent ne sauraient être sans ce qui est pris à ceux qu'on prend, et la notion de pendu apparait indissociable de celle de pendeur (juges et bourreaux). Évoquons à ce propos le personnage d'Aldous HUXLEY qui, avec *L'éminence grise*, oppose dans le même personnage le jeu de deux politiques se contredisant l'une l'autre. Il renvoie dans le miroir l'image politique des deux personnages de Richelieu (Ezéchialy et Télébrosos Cavernoso) **se 'créant' mutuellement depuis les seules apparences qu'ils manifestent en opposition.** Tout s'y trouve dit des instruments de la mondanité à faire que la mitre du commandant ne peut être sans soldat, quand celle du soldat ne peut être sans commandant; à monter le principe même de la phénoménologie productrice des réalités du monde, autant dans les aspects physiques, que psychiques et spirituels.

Le volé et le voleur sont indissolublement interassociés durant tout le parcours de l'instance métamorphique de réalisation performantielle les tenant désunis. De même, peut-on être déclaré humble sinon par rapport à l'orgueil de l'orgueilleux? Pourrait-on nous trouver humiliés sans que nous tenions en nous quelque orgueil? Pour généraliser, il y a une solidarité expérientielle entre thèses et antithèses. Soit que l'un des aspects ne puisse s'actualiser sans

l'autre (donneur /receveur, féminin /masculin, pile /face), soit encore que la potentialité d'une signification fait que la réalisation à terme de l'un des aspects antagonistes exige la représentation de son antinomie qu'il est virtuellement possible d'entreprendre par opposition, relativement à l'encours performateur de réalisation du monde. Ainsi sont les notions bien /mal, vérité /fausseté... Cela pose la condition capitale du principe d'application des attributions en relation, et relativement, aux actants de notre continuum, en ce que nos objectivations sont à ne pouvoir séparer les relations de leurs relativités relationnelles, même à correspondre aux seules informations phénoménologiques des faits particuliers (telle chose ou untel déclarés être comme ceci ou comme cela, en rapport à leurs faits circonstanciels). Il est indéniable que le voleur est tel par son acte et non pas en soi. C'est une même personne qui peut être tour à tour voleuse et volée, un même individu qui peut être selon les circonstances bourreau ou pendu.

Par généralisation, les attributions aux événements du monde sont signifiantes depuis des aspects antagonistes indissolublement liés durant toute l'instance performative. Si les interactions particulières de ce qui devient ou acquiert reçoivent leur raison en vue d'une réalisation dans l'inséparation des singularités intermédiaires au tout visé (le tout posant l'unicité surdéterminant l'organisation, par l'intégration de la totalité des parties séparées, mais organisées depuis les perfectionnements relationnels), ce n'est que de la suite relationnelle dans la succession des élémentarités événementielles juxtaposées, qu'une intellection globale peut ressortir. Sa saisie surdétermine l'expérience qu'on a du cours des événements formateurs par la clairvoyance qu'on acquiert d'une finalité advenant de l'épuisement des potentialités de réalisation diversificatrice, d'une façon combinée aux perfectionnements relationnels les organisant.

À distinguer la contractualité des singularités aux universaux, d'entre les généralisations déduites de cas particuliers, il est aisé d'illustrer le rapport de la partie à la totalité, de façon discriminée de la même relation au tout, par ce que voici. Viendrait-il à quelqu'un de déclarer belles des notes de musique qui seraient examinées pour elles-mêmes, chacune indépendamment des

autres? Non! Pas plus raisonnable serait cette attribution accordée à un ensemble de notes mélangées au hasard! Ce n'est que leur succession en opposition de contrariété que sont les manques, les lacunes (des silences), selon le rythme et l'harmonie, qui est la cause de notre appréciation esthétique. Une note prise dans la totalité des notes aura pour altérité toute autre note du morceau de musique considéré, quand son tout ajoute à la totalité des notes l'ensemble des rapports à faire ce qui devient individué (un seul) qui identifie en l'occurrence tel morceau de musique parmi d'autres à distinguer sa nature, non pas métamorphiquement intermédiaire, mais réalisée et conséquemment insécable.

C'est précisément de cette disposition qu'on distingue l'Univers, en ce qu'il constitue ce qui surajoute l'ensemble des relations effectuées et potentielles, ainsi qu'un tout insécable, à la totalité cosmique qui, restant invariable en contenu, répond au seul principe de conservation, quelles que puissent être les transformations envisagées ou bien effectuées. Aussi est-ce de la même façon que nous avons la possibilité d'apercevoir qu'un acte considéré en soi, ne saurait être ni bon ni mauvais, grand ou petit, fort ou faible, ou avoir telle propriété. Ce n'est que d'une estimation d'un rapport à d'autres actes et dans une alternative à leurs aspects négatifs –leurs contraires qui constituent autant d'ombres portées– que cela nous est possible.

Comprenant cette disposition, il devient plus aisé d'apercevoir qu'une belle âme sera ressentie comme telle depuis l'ensemble de ses mouvements faits du jeu de ses hésitations et de celui de ses élans, de ses erreurs alternées à des réussites, certes, mais dans la considération de ce qui relie les événements de son devenir propre à la finalité la coordonnant à son altérité cosmiquement multiforme, jusqu'à investir l'unité de l'Univers. Ce qui se manifeste est moyen d'actualiser l'être et la chose, alors que l'ainsi individué est autre que sa manifestation. Cette disposition nous permet d'apercevoir qu'une personne reste invariablement existante. Seule la manifestation de sa personnalité au travers des propriétés, des qualités et les vertus de son personnage, est susceptible de varier pour mettre en jeu des facultés et des capacités de relations spécifiques qui, elles, ne sont pas

existentielles, mais manifestatives. Du moins, en référence à notre continuum en lequel tout apparaît devenir en vue d'être et acquérir en vue d'avoir.

Pour aller plus au fond du propos, et pour autant que je peux le comprendre en partant du concept d'état de non-être, le devenant ne peut devenir que relativement à son altérité (reste non-être sans elle), quand l'être de compétence est bien pour cause de soi (aséité), mais au sens d'être à tout autre comme un seul. À plus de profondeur, encore, l'étant, pris au sens du sujet en soi et pour soi, comporte une ontologie complémentaire, avec le soi considéré au sens du rapport à l'existé tout un, qui est par nature non-soi en particulier étant indivise au tout. Et c'est bien là, sans doute, l'ultime relation non événementielle qui puisse être pensée par-delà le principe d'attribution.

Remarquons qu'il y a plusieurs moyens d'arriver à l'émergence d'un nouveau concept. Pour simplifier, convenons que la pensée qui exclut produit des significations nouvelles par discrimination de sens depuis des parathésies, ou des synonymies, comme par exemple lorsqu'on est à discriminer entre bois et forêt, ou entre peur et frayer; donc par le moyen de l'exclusion des différences identificatrices du particulier. À l'opposé, la pensée qui relie produit de nouvelles significations par le moyen de la synthèse qui consiste à unir les considérations de la thèse à son antithèse (voir à ce sujet le § 2.10). Inutile d'insister sur la compréhension de ce que les deux procédés sont complémentaires l'un à l'autre dans le fonctionnement de nos mentalités.

Le sujet étant croyons-nous suffisamment ébauché, revenons au rapport entre volé et voleur et faisons un petit pas pour entrevoir la relation vue dans son ensemble, donc pour apercevoir ce qui se trouve donné à synthèse. Ce qu'il nous coûte en effort est en vérité peu en regard des immenses conséquences en possibilités conceptuelles. Nous pouvons, en effet, de cela, apercevoir que si les prédicats d'honnêteté et de malhonnêteté sont représentatifs de ce qui est propre à caractériser la relation entre 'malhonnêtes' et 'honnêtes' gens, alors c'est qu'il y a aussi des acteurs qui, pour ne pas interférer, peuvent être crédités d'autres catégories d'attribution. Autrement dit, des gens pour lesquels il est possible que cette

relation-là soit absente de leurs événements particuliers. C'est déjà la condition du nouveau-né, celle du simple d'esprit, ou encore celle d'un esprit simple, au sens où ne rien posséder en propre pose la condition de ne pas interférer dans le relationnel entre voleurs et volés. Mais c'est également la condition d'une **possibilité de dépasser le rapport entre pendus et pendeurs, ou de dépasser l'opposition relationnelle des malhonnêtes aux honnêtes gens**. Elle débouche sur l'idée d'une suite organisatrice, intégrative, synthétisatrice des sens, dont le flux procède de la complexification des rapports du distingué. Nous en examinerons concrètement le formalisme un peu plus loin, relativement aux croissances arborescentes dans nos mentalités du signifiable, après avoir examiné ce qui lui est historiquement sous-jacent à en fonder le processus. Le processus d'élémentarisation antithétique est une notion ancienne, puisqu'on en trouve déjà l'idée dans le livre premier des *Lois de Manou* (§26) à propos de la création de l'Univers. Dans ce livre propre à l'antique culture hindoue, nous pouvons lire: «Pour établir une différence entre les actions, le dieu Créateur distingua le juste de l'injuste, il soumit les créatures sensibles au plaisir et à la peine ainsi qu'aux autres conditions opposées.» Cela est donc à pouvoir considérer un statut antérieur. Quel est-il? Dans *Isa Upanishad* du *Yadjour-Veda* (§5) appartenant à la même culture, on lit ce qui est vraisemblablement donné dans le but de rendre compréhensible une existence **en deçà du concept de la divergence entre les significations et les valeurs relatives des relations d'être, d'avoir et de faire**: «Il se meut, et ne se meut pas, tout à la fois (immanence). Il est à la fois proche et tout éloigné (adimensionnalité de l'infinitude). Il est dans tout ce qui est, et en même temps hors (condition intemporellement antérieure à la séparation entre endocosme et exocosme).» Mêmes aspects dans la Torah juive, et par suite dans la Genèse de la Bible chrétienne, puisque la création de notre continuum s'y explique comme une nouvelle interprétation née entre l'activité d'Atum, l'antique dieu égyptien séparant Nur en un couple d'éléments primordiaux, et Marduk, du panthéon babylonien, séparant le ciel de la terre.

La grande idée est que la genèse du monde repose essentiellement sur la possibilité archétypale de diversification qui permette la

séparation du vide et du tangible, du jour d'avec la nuit, du soir d'avec le matin, de la nature de la femme d'avec celle de l'homme... D'où la notion de double mouvement assuré, d'une part par une surnature naturante, créativement **descendante, ou expansive**, dans l'expérience de l'existence, et d'autre part, une nature naturée, le créé, gagnant son propre fait d'être et d'avoir par le moyen d'une **ascension, ou intensification**, dans l'épuisement des potentialités de perfectionnement à la rencontre de la première sorte *existée* parfaite par constitution. C'est par suite à distinguer la nature du sculpteur de celle du sculpté, que le Pseudo-Aréopagite discrimine, avec l'apophtie de Dieu, cette situation d'existence au delà de la sémanalyse spécifique des faits d'être et d'avoir. Dieu par qui le monde est possible ne saurait pas plus être bon ou aimant, que bleu ou vert, au même titre que, par analogie, le sculpté arrive d'une façon indépendante de la nature du sculpteur. Ce sont conséquemment les êtres et les choses issues de sa supra-existence qui peuvent recevoir toutes les attributions qui sont possibles.

Et c'est à considérer la disposition inverse du mouvement séparateur des thèses aux antithèses, que la sémasynthèse induit l'épuisement progressif des potentialités diversificatrices de l'individué dans leur unification au tout. Ce cheminement progresse de sémasynthèse en sémasynthèse, par assemblages signifiants, jusqu'à toucher l'absoluité du signifiable, via le continuum subabsolu en interface, alors que l'analyse du manifesté concerne les micro-événements du monde. Pour imager la différence, il est évident que l'harmonie des compositions musicales se surimpose au contenu objectif, c'est-à-dire réalisé, des notes de musique entre elles. Il apparaît consécutivement des plus important d'apercevoir que ce parcours sémasynthétique, poursuivi tout au long d'une expérience dans l'incomplétude associative et relationnelle des individuations d'être, d'avoir et de faire, arrive en sorte que le signifié ressortant de la sémasynthèse surajoute aux couples antithétiques qui s'en trouvent être comme la substantifique catalyse. Dit autrement, le sémasynthétisé ne remplace pas le sémanalysé dans l'examen des cas particuliers, mais y surajoute. Il s'agit de relier l'essence d'être (qui est un tout insécable), à la totalité des substantialisations d'avoir qui président à l'organisation stratifiée des réalités cosmiques fondées sur des progressions

chainées (elles sont telles que la suivante ne peut se produire qu'à la suite de réalisations sous-jacentes à le permettre). C'est à faire que les individuations nouvelles résultant d'une quelconque organisation substratique surajoutent aux individus élémentaires déjà réalisés en différentes strates, et ne les annihilent pas.

2.9 LES FAITS D'OPPOSITION, BASE ENTROPIQUE UNIVERSELLE DU PRINCIPE DE RÉALISATION

Sous le tissu de l'Univers mentalement accessible depuis les significations et l'outil sémiotique, nous pouvons discerner toute la substance que constitue l'union des opposés depuis la sémasynthèse entre le thétique à l'antithétique. Dans le mode spécifique du travail mental de **polarisation** des sémanticités, chaque attribution possède un côté face et un côté pile; la face positive d'une signification n'apparaissant à la conscience que par contraste antinomique. En sorte qu'il ne peut surgir à la conscience une signification 'A', que si elle est posée par différence à 'non-A'. De cette disposition, l'identifié comme étant 'A' est tiré de l'élément sémantiquement isomorphe encore privé de signification, c'est-à-dire ce qui antécède la distinction sémanalytique entre un élément thétique et son sens antithétique.

Nous concevons que nous puissions avoir l'intuition de ce que peut comporter de surconscientiel le travail sémasynthétique complémentaire de la discrimination sémanalytique renseignant sur l'identification de l'individué depuis son mode relationnel. Examiner le travail sémasynthétique peut s'entreprendre à l'éclairage du principe leibnizien de continuité montrant que les choses opposées entre elles peuvent être reliées par des intermédiaires appropriés. Par exemple, si l'on suppose que le signifié 'repos' est sémantiquement identique au mouvement infiniment lent, alors ce qui est opposable au concept de repos n'est pas le mouvement dans l'action, mais la notion d'une vélocité infiniment grande, quand la variabilité en interface, comme mixte des extrêmes, représente tout mouvement de vélocité finie (ni nulle et ni infinie), faisant que certaines choses paraissent au repos quand d'autres paraissent en mouvement. C'est seulement depuis cette disposition qu'il n'y a pas de paradoxe dans la mesure de

grandeurs relatives s'inscrivant entre deux extrema en opposition qui, eux, ne se prêtent à aucune mesure.

Tant est que l'égalité mesurée ou appréciée entre deux grandeurs s'assimile à une différence d'inégalité infiniment petite, alors de façon corolaire, l'identité qui manque d'être appréciée entre deux sens proches fait qu'on peut les considérer identiques, mais c'est comme pour les grandeurs en raison d'un défaut de discrimination. Cette différence de sens peut être réduite, mais jamais nulle, si le principe d'identité dans les attributions prédiquées à deux individuations est d'espèce relative (abalétique), jamais absolue (par aséité).

Cette situation fait apparaître la conséquence que voici: un caractère attribué à une chose quelconque l'est relativement à son altérité (la complémentaire contenant toutes choses autres que la chose considérée: toute choses actualisées au côté de celles qui ne sont encore que potentialisées). En sorte que les attributions à la chose considérée s'appliquent aux éléments individués de la continuation d'être, d'avoir et de faire, s'instaurant entre l'unicité de ce qui existe infiniment, absolument, autant qu'omnifonctionnellement, et le contradictoirement privatif qui est sans existat (afonctionnel, asignifiant, de déixique nulle). Cette disposition repose sur le lemme assurant que chaque individuation, limitée dans son caractère propre depuis une deixis bornée en temps et lieux, n'admet qu'une complémentaire contenant une indéfinité d'individuations différentes dans la classe des pluralités limitées, variables et relatives. **L'indéfinité des possibles individuations est alors assurée de la continuité de son incomplétude propre, posée entre une nécessaire unicité existentielle *in extenso*, absolue et infinie, et son opposition inconditionnellement privative.**

Une propriété physique nous apparaît négative par rapport à son codomaine dans la mesure où l'on parvient à définir une opposition dans la relation manifestée entre deux objets –le référentiel relatif pouvant être arbitrairement l'un ou l'autre aspect antagoniste des événements aux objets considérés. Très exactement, et de la même manière, une qualité nous apparaît concevable étant antithétique, seulement si la signification qui est propre à la représenter est

contraire à celle qu'on tient avec la thèse. Dans les deux cas, c'est-à-dire au plan physique comme au plan psychique, on remarque que **la rencontre des opposés dans le perçu et la rencontre des opposés dans le conçu ont pour effet d'annuler les divergences, et du même coup d'annihiler la manifestation correspondante des états d'être et d'avoir.** De deux forces opposées d'égale grandeur, le résultat manifesté est nul, bien que les entités qui s'en trouvent la cause soient toujours présentes.

La règle d'annulation phénoménologique des oppositions dans notre environnement physique apparaît donc encore cohérente étant appliquée aux deux autres domaines contractuels de la réalisation de la réalité, que sont les manifestations depuis des qualifications psychiques et des valeurs spirituelles. Pour que quelque chose se réalise dans tel plan macroscopique du domaine des réalités physiques, il faut que des propriétés élémentaires, qui sont individuées dans des éléments substratifs au microcosme en état de contrariété à leur origine métamorphique, évoluent vers un mouvement d'ensemble, c'est-à-dire dans un même sens au macrocosme. Pour que quelque chose se réalise au plan psychique, il faut que des éléments spécifiques de la qualification trouvent à se coordonner entre eux, jusqu'à constituer une entité signifiante dans les mentalités. Il est évident que dans la disposition contraire, le vecteur qualificatif d'ensemble ne peut que rester nul. Et donc nul aussi dans ses effets le résultat qualitatif. De même encore, pour que quelque chose se réalise au plan spirituel, la condition se trouve dans la coordination des divers éléments individualisés du vouloir, en un rapport qui est à surdéterminer l'ensemble des parties du voulu. Cela peut être, bien sûr, lorsque dans un système de valeurs commun des vouloirs trouvent à s'exprimer dans **l'union** des mouvements personnalisés, et non pas, assurément, **à partir de l'uniformisation des volontés, même si l'uniformité, en échappant aux différences, met à l'abri des différends.** Depuis la soumission consentie, on constate l'annihilation du voulu, coïncidant au renoncement à vouloir personnellement chez les agents porteurs de volonté, ce qui est évidemment différent d'un accordement quand les possibilités de vouloir différemment subsistent.

Pour qu'une nouvelle signification advienne, donc, il faut que ce qu'on distingue dans la thèse se démarque des aspects antithétiques depuis des antécédents significativement isosémantiques. On comprendra mieux cette disposition en référence à l'examen de la démarche opposée qu'on a l'habitude d'effectuer sur les nombres. Pour qu'une quantité nulle apparaisse, il faut additionner entre eux deux mêmes nombres de signes opposés. Par exemple: -6 et $+6$, ou $-2,25$ et $+2,25$, etc. De là vient le formalisme de KANT: «Dans tous les changements naturels du monde, la somme de ce qui est positif, dans la mesure où elle est évaluée par l'addition des propositions qui s'accordent, et par la soustraction de celles qui sont réellement opposées entre elles, n'est augmentée en rien, ni diminuée.»⁹ C'est semblablement que les *mouvements* de la pensée n'apparaissent pas échapper à cette règle. On peut écrire entre la thèse 'A' et son antithétique 'non-A' la relation: $A \setminus \text{non-A} = \text{rien}$. Entendons rien qui soit manifestable, bien qu'il n'y ait aucune variation d'existence.

L'individuation sémantique consiste en la relation qui a pour effet de dissocier de ce qui a préalablement un caractère chaotique, un contenu présignifiant, qui devient signifiant à partir du relationnel l'individuant. Ressortant d'un état antérieur de ségrégation entre couples antinomiques tels que sont haut /bas, droite /gauche, bien /mal, beau /laid, on peut poser que le statut originel des discriminations sémantiques est représenté par l'expression {A, non-A}, si 'A' est une thèse et 'non-A' son antinomie.

Une propriété apparaît négative par rapport à une autre, dans la mesure où l'on parvient à définir une opposition dans la relation manifestée entre deux corps, et tel que le référentiel relatif peut être arbitrairement l'un ou l'autre des événements aux corps considérés. Très exactement et de la même manière, une qualité apparaît opposable à une autre si la signification qui est propre à la représenter est avancée étant définie en opposition à ce qu'on tient d'antithétique dans la relation. Pour les deux cas, c'est-à-dire au plan physique comme au plan psychique, on remarque que **la rencontre des opposés dans le perçu et la rencontre des opposés**

9. *Le concept des grandeurs négatives*, IIIe section, page 291 du tome premier des Œuvres philosophiques de E. KANT, La Pléiade.

dans le conçu, ont pour effet d'annuler les divergences, et du même coup aussi le manifesté. Si maintenant nous posons que la classe de l'indistinction des éléments attributifs est l'ensemble:

$$[\{A_1, \text{non-}A_1\}, \{A_2, \text{non-}A_2\}, \dots \{A_n, \text{non-}A_n\}]$$

nous pouvons former une similitude du penser spéculatif quand il porte sur le concept des nombres et quand il porte sur le concept des sèmes. En ce sens que, vis-à-vis des sémanticités clôturées dans l'indéfinité des déterminations épistémiques, nous posons la corrélation entre des relativités sémantiques et leur champ qualificationnel transrelatif, indéfiniment relativable en des individuations significantes, dans un rapport apparentable au champ indéfiniment agrandissable des grandeurs bornées relatives dans le transfini. On a donc aussi avec les sémanticités ce qui tient lieu de classe neutre dans le relationnel qui, tout comme pour la classe nulle en mathématique est de nature à ne pouvoir rendre compte d'aucune réalité depuis l'expression:

$$[\{+1, -1\}, \{+2, -2\}, \dots \{+n, -n\}]$$

D'où il apparaît que le formalisme de KANT évoqué *supra* à propos des événements de l'Univers fait référence dans chacun des environnements contractuels des aspects de la réalité (le matérialisé, le mentalisé, et le spiritualisé) distingués depuis un milieu dans lequel règne, à l'origine des transformations métamorphiques performatives, un état entropiquement maximum. Autrement dit:

L'origine des réalités cosmiques coïncide à l'ensemble des mouvements élémentaires se contrariant les uns les autres totalement, donc au moment résultant d'un mouvement d'ensemble vectoriellement nul, en lequel rien n'apparaît de positif et rien de négatif, macroscopiquement parlant.¹⁰

Examinons ce qui caractérise le concept d'entropie étendu aux domaines psychique et spirituel depuis son homologie au concept d'entropie en physique. La théorie de DIRAC prévoit que l'électron

10. On discrimine ici l'origine des transformations cosmiques, de la génération de son contenu. Tant est que ce qui existe ne dépend pas des manifestations d'être, d'avoir et de faire —l'existence étant tenue pour immanente, quand varient les actualisations d'être, d'avoir et de faire, entre rien et une plénitude indépassable.

a pour partenaire l'antiélectron, qu'on nomme maintenant positon. On sait, et l'on enseigne aujourd'hui, que tout type de particule substratant les corps de notre environnement matériel a son exact contraire en une particule opposée, au contact de laquelle elle est matériellement annihilée, avec régression vers un état rayonnant d'ondes d'énergie. On rend compte ainsi de ce que la métamorphose de l'énergie physique en matière est due à ce que les atomes se forment dans notre environnement physique à partir de particules en nombre prépondérant par rapport à leur antiparticules. Stephen HAWKING (*Une brève histoire du temps*, éditions Flammarion) dit même que le concept de matière repose maintenant en physique quantique sur cette notion d'énergie ondulatoire. Tantôt selon une forme, et tantôt dans la forme opposée, les deux formes d'une même particule se maintiennent étant séparées et s'annihilent réciproquement dans une deixis commune. Mais cette disposition est a priori semblable en ce qui est de l'énergie physique échangée dans les transformations métamorphiques de la matière. En phase, les crêtes des ondes d'un rayonnement se renforcent mutuellement, alors que, à l'encontre, en opposition de phase, elles s'annulent pour ce qui est de leur manifestation phénoménologique, bien que rien ne soit diminué dans le rapport lorsqu'on en juge au sens existentiel. Relativement à ces différentes situations homologues, il est en effet très important de considérer, non pas que le substrat n'existe plus, mais qu'il ne se manifeste plus, en ce sens que le changement ajoute, ou bien retire, à l'état de réalisation métamorphique du matérialisé.

Notons encore très succinctement que dans la théorie quantique se profile l'avancée de plusieurs physiciens assimilant la matière à de l'énergie positive et la gravité à de l'énergie négative. Ils invoquent pour appuyer cette thèse à dire que, dans tout l'univers physique, l'énergie de gravité équivaut très exactement à l'énergie massique, de ce que des masses rapprochées ont moins d'énergie potentielle que les mêmes masses plus éloignées les unes des autres (cela, par le fait qu'il faut dépenser de l'énergie pour les éloigner les unes des autres, et qu'au contraire de l'énergie est fournie lors du rapprochement).

Afin de dépasser le monisme qui ramène toute tangibilité aux manifestations physiques, ce concept d'entropie, qu'on applique aux manifestations du domaine physique de la réalité cosmique, devrait se continuer dans son application, peut-être à l'identique, aux aspects contractuels des phénomènes psychiques et spirituels, depuis des efforts de conceptualisation appropriés. À l'examen de ce principe d'opposition relié au domaine du phénoménologique, donc à des facteurs de manifestation environnementale –principe dont on fait l'hypothèse d'une cohérence dans les trois domaines contractuels de la réalisation de la réalité que représentent les propriétés physiques, les qualifications psychiques et les vertus spirituelles– on peut apercevoir la condition de toute manifestation d'être et d'avoir caractérisant notre continuum comme une contingence¹¹ subsistentielle. En effet, pour que quelque chose se réalise dans une strate quelconque du domaine physique il faut que des propriétés élémentaires, qui sont individuées dans des éléments substratifs en état de contrariété à l'origine, évoluent vers un mouvement d'ensemble (dans un même sens) au macrocosme. D'où l'idée que, pour que quelque chose se réalise au plan psychique, il faut, de même, que des éléments spécifiques de la qualification trouvent à se coordonner entre eux dans les mentalités pour que diminue l'entropie du milieu spécifique. Et par extension, qu'ils se coordonnent au sein de tout système des agents de la psyché. Dans une disposition de contrariété, le vecteur qualificatif d'ensemble ne peut que rester nul dans ses effets. De même encore, pour que quelque chose se réalise au plan spirituel, la condition se trouve dans l'unification des divers éléments individualisés du vouloir, ce qu'exprime la communion arrivant entre des agents spirituels soumis à un système de valeurs cohérent.

En fin de compte, la condition réalisatrice d'un effet organisateur non nul, quel que soit le plan de réalisation considéré, exige qu'un *mouvement* d'ensemble fasse suite à la dispersion contradictoire

11. La contingence marque ici le fait d'interfacer le continuum virtuel du non-être et du non-avoir (particulier au cas modal de l'aléthique d'impossibilité), au continuum de la possibilité de devenir et d'acquérir, au delà duquel se situe le continuum d'une nécessaire existence. L'instance performative du Cosmos participant de la réunion des caractères des deux sortes oppositives se distingue donc comme étant successivement, ou consécutivement, selon des circonstances, être et non-être ceci de particulier, depuis le paraître.

des *mouvements* élémentaires entre eux. À rendre compte du prédicat de possibilité, le potentialisé se pose alors en sorte que l'aspect actualisable trouve une réalité si les aspects contraires, qui ne sont que virtuels, ont complémentaires des deixis nulles de réalisation séparée. En fait, cette évidente différence du virtuel par rapport au potentialisé relève de la notion de contradictoire, à savoir que ce qui 'est quelque chose' (dans le sens de ce que l'on considère comme être quelque chose articule un devenir) comporte un antécédent qu'on ne peut assimiler à la notion de privation d'existence, quand c'est l'étant et ce par quoi on est qui surajoute à l'existant. Par logique sémantique, les virtualités et les potentialités d'être, d'avoir et de faire ayant une même existence, le potentialisé est actualisable seulement quand sa contradictoire virtuelle n'est ni fait, ni être, ni avoir. Par définition, donc, le virtuel est quelque chose qui, étant toutefois existant par contingence, n'est pas réalisable, contractuellement aux conditions d'actualisation du potentialisé depuis des occasions. Les expressions de chacune des deux sortes en existence, la potentielle et la virtuelle, peuvent également subsister, étant investies ici ou là, et relativement à certains moments différents d'actualisation. La seule condition pour que de tels investissements adviennent est cependant que si l'un des aspects se manifeste en un certain lieu et pour un certain moment, en contrepartie, l'autre ne le peut relativement à la même deixis. En sorte que, lorsqu'il y a investissement d'un aspect dans le réalisé, la contrepartie qui est simultanément irréalisée s'y trouve à l'état virtuel.

Relativement au propos de la sémiotique, l'antithétique est virtualité, quand le potentialisé avec le thétiq se trouve démarqué par la ségrégation des caractères relatifs aux cas particuliers de l'encours réalisateur. La nature actantielle du composé est tout à la fois thétiq et antithétique, étant susceptible de manifester alternativement un caractère dans l'une ou l'autre des formes antagonistes selon des circonstances. Mais ce composé-là peut relever aussi de l'antithèse (ni la thèse et ni l'antithèse) et, par conséquent être, mais dans l'impossibilité d'agir et de réagir. En sortes que l'on conçoit que c'est dans le domaine de l'impermanence que des oppositions se manifestent en des endroits divers et des moments différents de la continuité individuée, et tel

que l'on puisse toujours en considérer la contradictoire. Par exemple, si le domaine considéré d'individuation concerne des réalités matérielles, le contenu de ce domaine n'a de réalité particulière qu'en tant qu'il est privé de ce qui trouve sa possibilité d'être, d'avoir et de faire, d'une façon qui se trouve contradictoire en manifestation au domaine du matériel. Cela est à dire qu'avec l'**immatériel** nous considérons des états d'être, d'avoir et de faire qui s'opposent **complémentairement** au matériellement réalisable, d'une façon distincte de la déclaration privative rendue avec l'**amatérialité**.

Examinons plus commodément cette nouvelle appréciation intellectuelle. Elle est à pouvoir faire apparaître ce qui distingue l'individu de la personne (en tant que l'individu est d'expérience variable en substances, quand l'on conçoit introspectivement la personne comme étant immanente par son essence). Nous concevons que la personne se trouve privée de ce qui constitue son altérité existentielle, cependant que cette privation n'est pas en nature (différence attributive) mais en tant qu'elle est marquée par la séparation de toute autre personne (différence distributive dans son essence depuis une source superpersonnelle). En sorte que tout attribut dont son individuation se trouve douée, ou bien privée, ne vaut pas pour la dimension de sa non-existence par rapport à son existentialité, mais vise son fait d'être et d'avoir. Il est donc possible de concevoir un statut personnel qui soit *in extenso* en attribution (toute attribution possédée), autant que nihilitaire (totalement privée d'attribution), puisque l'existant du personnalisé reste immanent.

2.10 ÉLUCIDER LA PROBLÉMATIQUE VÉRICITAIRE DES SIGNIFIÉS

Ces conditions étant proposées à la perspicacité du lecteur à seule fin d'aborder le caractère thématique dans un contexte métascientifique, examinons maintenant quelques cas concrets d'ensemble dans le domaine des significations. Pour cela, considérons en particulier une couleur bleue. Si nous posons la couleur bleue, nous la définissons implicitement, ou explicitement, dans un ensemble, celui de toutes les couleurs, dans lequel un élément, en l'occurrence le bleu, est tenu discriminé de la façon

qu'on peut comprendre plus aisément avec la figure 2.7. Dans ce cas 'non-bleu' signifie l'ensemble des couleurs ayant la possibilité d'être d'une façon particulière par rapport au bleu, et non pas que cette contrepartie ne contient rien. Car c'est seulement si nous n'assimilons pas à la classe vide cette contrepartie qu'on peut former le nouvel ensemble de la figure 2.8. Par le moyen de ce nouvel ensemble, on montre que 'non-outremer' signifie des couleurs de la famille des bleus comme 'azur', 'bleu de Prusse', 'bleu de cobalt', etc.

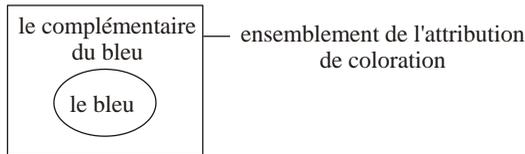


Fig. 2.7 Une partition dans l'ensemble des couleurs.

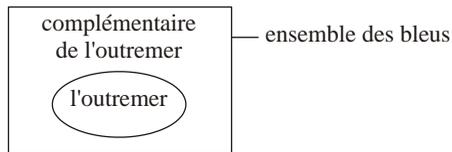


Fig. 2.8 Une partition dans l'ensemble des bleus du prédicat de coloration.

C'est de telle façon que, par généralisation, il nous est possible de faire apparaître que la complémentaire à chaque thèse représente indistinctement ce qui constitue la totalité complétant ce qui est distingué dans la thèse. Or en pratique, de tels ensembles peuvent avoir entre deux et un nombre indéfiniment agrandi d'éléments sémantiques. Par exemple, considérons un ensemble à deux éléments seulement, avec la figure 2.9, par rapport un ensemblément de plus de deux éléments, avec le cas de la figure 2.10. Cette simple disposition autorise par suite la représentation d'un ensemble comportant un nombre indéfini d'éléments avec la figure 2.11. Dans cet ensemblément indéfini, 'S' représente une signification quelconque, si 'non-S' représente la complémentaire de 'S' dans 'S_U' qui représente l'univers des potentialités significativement sémantisables, alors que 'S_∅' marque la sémantisation nulle comme intersection entre 'S' et 'non-S'.

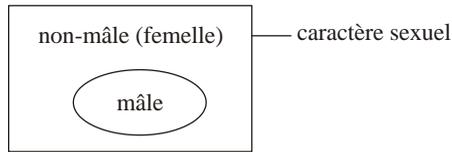


Fig. 2.9 Ensemble à deux éléments thématiques.

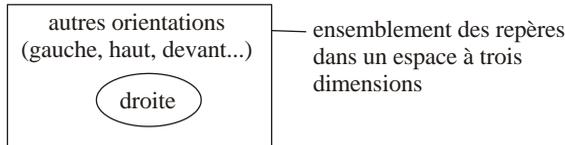


Fig. 2.10 Ensemble à plus de deux éléments thématiques.

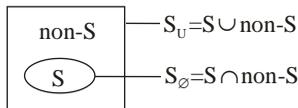


Fig. 2.11 Ensemble des potentialités thématiques.

Nous pouvons maintenant définir l'univers des significations comme la suite indéfiniment poursuivable des relations signifiantes entre deux extrêmes invariables, avec pour expression:

$$\emptyset \mid S_1, S_2, \dots S_n \mid S_u \mid \text{Absolu}$$

Par cette expression, l'univers des significations 'S_u' joue un rôle semblable à celui du domaine transfini de l'expansion indéfinie des nombres en mathématique. Cela de façon telle que la notion d'infinité, de laquelle est issu le principe de quantité bornée, reste coordonnable à la notion d'absolu, de laquelle ressort le principe de relativité sémique indéfiniment complexifiable.

Avant de poursuivre ce propos je voudrais montrer, à l'aide de quelques opérations toujours simples de la théorie des ensembles, un résultat ayant la capacité de faire apparaître une confusion dans les usages communs. On a pour habitude d'appliquer l'étiquette 'ceci est vrai' à l'énoncé convenant aux opérations de la logique d'exclusion (le tiers exclu), dans un sens tel qu'on applique simultanément l'étiquette 'ceci est faux' à l'énoncé opposé. Ce faisant, on comprend l'énoncé opposé comme le destinataire d'un état privatif de sens, tel qu'on puisse en dire: 'cela n'a aucun sens', y étant appliqué la valeur implicite de 'ceci est faux'. Cependant que

ce qui est privé de sens est en réalité la classe vide, intersective aux deux premières, tel qu'à la complémentaire de l'ensemble du clôturé épistémique appartient bien **les significations indécidées**, celles qui peuvent être fausses, ou vraies, relativement à des applications particulières. Ce n'est que depuis cette disposition que nous retrouvons bien les conditions données pour configurer l'univers du discours sur le propos, à savoir les cas particuliers que sont:

- \emptyset représentant la classe à la fois vide de vérité et de sens, c'est-à-dire à la fois vide des thèses, comme vide des antithèses, et de laquelle, comme conséquence, ne peut être accordé ni vérité, ni fausseté;
- 'S' qui représente l'ensemble des significations tenues alternativement pour véridiques ou fausses, depuis des partitions arbitraires qui correspondent aux usages particuliers;
- $\mathcal{C}_E S$ qui représente la complémentaire en laquelle sont les éléments non signifiés (ils sont tels seulement pour cause d'inactualisation); donc les éléments qui ne se prêtent pas à jugement véricitaire, c'est-à-dire qui existent en l'état de continuité ne séparant pas le vrai du faux.

Soit 'E' l'ensemble des éléments significatifs 'x', dont certains termes conviennent au sous-ensemble de signification 'S', auquel se trouve conférée la qualification d'être vraie 'V', relativement à des applications précisées, tel que:

$$E = (x, S \mid V \in S \text{ et } V \notin x)$$

Désignant la classe vide de vérité par ' \emptyset ', on peut écrire:

$$\text{si } S - \emptyset = S, \text{ puisque } S \setminus S = \emptyset, \text{ alors, aussi: } E \setminus S = \mathcal{C}_E S.$$

En clair: si le sous-ensemble des significations tenues pour vraies, diminué de la classe vide de vérité, est égal à lui-même en raison de ce que la différence de cet ensemble à lui-même est nulle, alors il résulte aussi une différence, de catégorie différente, celle qui est effectuée de 'E' à 'S', et qui pose la complémentaire dans 'S' de 'E'. Cette complémentaire surdéterminatrice contient, dans ce cas, des éléments véricitaires non-nuls appartenant au complément antithétique, déclaré improprement faux, parce qu'on les conjoint au sémantiquement non distingué.

Remarquons que, ne pas adhérer à cette disposition conduit à opter pour l'opinion qui considère que la vérité d'une signification peut être irrémédiable, ou tenue pour irrévocable. Or, en faisant ainsi, on affirme un caractère précisément invariantif aux choses qui, en raison de la nature performative de leur encours, se prêtent encore à variation. Pour qu'un jugement puisse être définitivement vrai, il faudrait que l'agent qui porte ce jugement soit effectivement compétent (possède un savoir ayant épuisé toute potentialité de perfectionnement). Il est évident que sur le lieu des performances du savoir, cette disposition affirmant la compétence est simultanément irréalisable.

2.11 LE PROCESSUS CONTINU DE COMPLEXIFICATION DES SIGNIFICATIONS

Pour la petite et la grande histoire, on ne peut oublier que LEIBNIZ chercha s'il n'existait pas, hors la syllogistique des règles de la sémantique applicables aux qualités, une représentation formelle qui puisse être analogue à ce que l'on a en mathématique vis-à-vis des quantités. Il appelait ce résultat *le calcul philosophique*, en raison que si les significations ne sont pas le but de la philosophie, son activité repose sur celles-ci. Disposition toujours d'actualité pour avoir été suivie par beaucoup, notamment une majorité des participants du Cercle de Vienne, et plus précisément WITTGENSTEIN qui précisait que les questions philosophiques sont gouvernées par les significations. Apercevant que les significations sont le substrat de l'activité philosophique, l'idée de LEIBNIZ est qu'à partir d'un lexique de notions signifiantes supportées par un ensemble de symboles les exprimant, des rapports entre termes signifiés peuvent établir les relations congruentes du particulier au général. Étant donné des concepts tenus pour exacts par définition, les relations dont on ferait la thématique seraient alors apparentables au calcul. Dans cette disposition, les sémies, depuis des attributions particulières et leurs résultats sémantiques, s'appliquent à l'intelligence des activités environnementales, comme les nombres, depuis des opérations particulières en grandeurs et en quantités, s'appliquent à la mesure du contenu

environnemental en tant que répartition de l'individu et sa dynamique.

On infère que si quelque chose est significativement 'réalisé' (actualisé) dans le champ épistémique, quelque chose d'autre, qui en est le complément oppositif, 'existe', mais tel que cela est existant hors des lieux et des moments propres à l'instance de l'encours performatif de l'univers des significations. Ce présupposé est fondé sur la considération de ce que, si l'un des caractères est présent par actualisation, ou bien seulement par potentialisation, alors c'est que sa contrepartie existe, étant absente, et seulement virtuelle. Cette non présence représente une notion que nous tenons pour différente de la privation d'existence. Cela de virtuel en particulier, existe, mais ne se trouve en aucune deixis. Autrement dit n'est présent en aucun moment antécédent, et peut-être en aucun des moments futurs de la suite continue des actualisations considérées sur l'axe des temporalisations. Pour conséquence, cela reste encore inlocalisable, en quelque lieu que ce puisse être des spatialisations. L'évidence de cette disposition reçoit son éclairage à distinguer entre l'existence et le fait d'être; en tant que l'être se surajoute à l'existant depuis des déterminations actualisatrices. Si quelque chose de la réalité peut se définir comme étant à disposition opératoire –c'est-à-dire corporellement sensible, mentalement intelligible, spirituellement entendable– c'est que quelque chose d'autre, qui s'en trouve être la contrepartie tenue pour irréalisée, 'existe' hors cet ensemble des deixis particulières-là.

Semblable énoncement peut être rendu dans sa forme assemblée en reprenant les précédentes notations d'écriture ' $S = S_1 \bullet S_2 \dots \bullet S_n$ '. En tant qu'un ensemble de significations 'S' est formé de sous-ensembles thématiques 'A', 'B', 'C', etc., on a le rapport qui dit que si 'A' et 'B' sont deux parties d'un ensemble signifiant 'S', leur intersection est une partie de 'S' dont la complémentaire dans 'S' est la réunion dans la complémentaire de 'S' de 'A' et de 'B', soit encore:

$$\mathbf{C}_{(A \cap B)}S = (\mathbf{C}_A S) \cup (\mathbf{C}_B S)$$

que complète la réunion de 'A' à 'B', qui est une partie de 'S' dont la complémentaire dans 'S' représente l'intersection de la complémentaire de 'A' avec celle de 'B' (voir la figure 2.12).

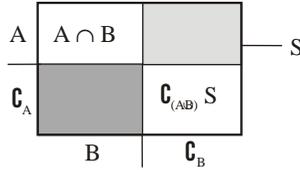


Fig. 2.12 Diagramme de CARROLL des rapports d'une ensemble A et B.

Rappelons que les différents cas d'application sont:

- $A \cap \text{non-}A = \emptyset$, seulement si $A \cup \text{non-}A = S$
- $\text{non-}A \subset \text{non-}B$, seulement si $B \subset A$
- $\text{non-}A = \text{non-}B$, seulement si $A = B$
- $\text{non-}A = \emptyset$, seulement si $A = S$
- $\text{non-}A = S$, seulement si $A = \emptyset$
- $A \cap B$, seulement si $A \subset \text{non-}B$
- $A \cup B$, seulement si $\text{non-}A \subset B$

Si 'B' appartient à une actualisation de l'univers des significations, alors un terme tel que 'A', qui existe étant compris dans 'S', peut appartenir aussi à cet univers-là. En sorte qu'en appliquant à la sémiotique le théorème connu sous l'appellation de **propriété distributive**, on puisse démontrer, à l'apriori, la continuité en extension du relationnel d'engendrement des sémantités.

La conséquence linguistique de cette disposition fait qu'à tout ensemble sémantique 'S' possédant la propriété signifiante 'p', existe au moins un signifié 's' renfermant une partie de 'S' auquel participe la propriété 'p'. En sorte que dans un ensemble sémantique d'ordre plus élevé 'S'' auquel correspond une signification de propriété 'p'', la propriété 'p' surdétermine une propriété 'p' appartenant à un sous-ensemble quelconque de signifiés, d'une différence censée correspondre au niveau de complexification réalisé entre 'S'' et 'S'. Inversement, avec le retrait successif de tous les éléments 's' de 'S', aucune propriété signifiante 'p' ne peut subsister à terme, d'où l'axiome:

La propriété sémantique est une fonction de relation qui ressort du discours produisant un certain niveau de signification dans l'épistème.

Ceci dit, existe-t-il en extension au moins une relation contiguë entre signifiés, qui ait un rôle comparable à ce que représente la suite ordinaire des nombres? Il semble que l'on peut construire une suite arborescente des significations de façon qu'on dispose toujours entre deux termes antinomiques générés, un antécédent duquel il est issu, ainsi que des successions qui lui soient indéfiniment possibles. On conçoit que la réticulation entre sèmes, posée dans les relations sémantiques, consiste en opérations comparables aux opérations effectuées entre nombres, en ce qu'une énième relation signifiante, accomplie au niveau d'une suite parallèle de relations signifiantes, est toujours substituable par un autre élément qui ne l'amointrit, ni ne l'augmente en sens.

Mais avant de développer ce concept, j'invoquerai l'artifice du carré sémiotique qui définit la logique des énoncements. Cette figure bien connue articule logiquement les composantes du premier niveau des modalités d'un même rapport sémantique (un peu comme les 4 opérations du calcul numérique) en ce que, de l'application du carré sémiotique peut apparaître la structure typologique des relations contractuelles de tout contenu signifiant distingué. Dans une telle disposition, les 4 termes du carré sont dits isotopes. De façon générale, un carré sémiotique, qui permet de considérer les conditions d'actualisation de la distributivité des caractères que l'on est à considérer, a pour structure le rapport qu'on peut voir avec la figure 2.13.

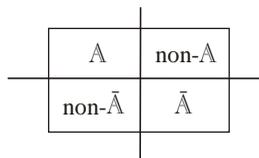


Fig. 2.13 Structure générale d'un carré sémiotique.

Considérons un sème quelconque sur son axe sémantique. En tant qu'on y oppose son sens à tout autre, il offre une relation de contradiction ressortant d'une opération antithésisatrice. Avec l'opposition de 'A' à 'non-A', nous tiendrons pour acquis que 'non-A' ne représente pas la classe vide, mais la différence sémantique à 'A'. Les deux domaines, également composés dans

leur contenu significativement contradictoire sont alors inconfondables. Il apparaîtra aisément que 'A' n'est pas généré de sa contradictoire, ni l'inverse, en ce sens qu'il s'agit de ce qui est donné dans la thèse pour être seulement séparé du tout autre. Cette séparation constitue la première relation qu'on lit dans le carré sémiotique. La seconde provient de ce que chacun des termes opposés contractent séparément une nouvelle relation signifiante, dite implicative (implicative en ce que les termes indépendants 'A' et 'non- A' impliquent respectivement 'non- \bar{A} ' et ' \bar{A} '). En pratique, la clé de la lecture du carré sémiotique se constitue de deux axes croisés formant la partition de 4 secteurs. On pose l'interface horizontale constituée des référents:

Inconditionnés (absolu)

conditionnés (relatif)

et l'interface vertical avec:

affirmation | négation

Ce qui forme 4 cadrans ayant respectivement pour valeur:

- 'A', le 'oui' inconditionnel du prédicat de nécessité de l'affirmation 'tout est en particulier ceci', dans lequel cadran se range **ce qui ne peut pas ne pas être**;
- 'non- A', comprend ce qui répond au 'non' du mode formant le prédicat des impossibilités; 'rien en particulier n'est ceci', de la déclaration inconditionnellement négative, ce cadran marquant la contingence de **ne pas pouvoir être**;
- 'non- \bar{A} ' représentant le 'oui' conditionnel, *oui si...* du prédicat de possibilité est l'affirmation relative spécifiant que 'quelques choses peuvent être ceci en particulier', depuis le **pouvoir d'être**, de la condition de possibilité d'advenir;
- ' \bar{A} ' représente, enfin, le 'non' conditionnel, *non si...* du prédicat de contingence. La négation relative de 'certaines choses ne sont pas ceci en particulier, si d'autres le sont'. Il s'agit du **pouvoir ne pas être**, en sorte que si nous formulons une possibilité, nous

tenons l'impossibilité simultanée de son contraire, mais relativement à sa possibilité tenant à d'autres conditions.

Des opérations de conjonction et de disjonction entre deux propositions constituent les produits logiques dont les facteurs seront positifs ou négatifs. Cela tel que les complémentaires de ces opérations, dans l'ensemble formé de l'univers des significations, contiennent les expressions ressortant des différents cas considérés supra avec les figures 2.9 à 2.11.

De même, si nous formulons une nécessité, nous impliquons simultanément un statut de contingence qui constitue la modalité contradictoire. Une isotopie sera comprise dans cette application au sens sémiotique de ce qui opère la récurrence des sens, et tel que le terme de récurrence se définit comme une itération d'occurrences. En sorte que la récursivité qu'on y pose soit représentative d'une itération d'occurrences hiérarchisées des niveaux de signifiante. Notons que le terme de dérivation faisant entendre 'avoir son origine de...' indique que l'on puisse traiter, par son moyen, l'analyse de la distribution hiérarchisée des sémanticités.

Un tel cadre théorique est à considérer comme intuitivement primordial afin de constituer un vecteur de progression applicable à la logique des énonciations. Car, pouvant montrer que toute actualisation épistémique est une partie complétable par ce qui est inaccessible à l'expérience actualisée de la pensée, **ce complément des relations indéterminées surdétermine vraiment, par des potentialités**, la partie déterminée qu'elle contient en tant qu'élément métamorphique. Et comme pour toute transformation, celle que l'on considère ici ne peut manquer d'être en situation ouverte sur des potentialités. **Par conséquent, la surdétermination ensembliste du domaine des lois sémantiques à découvrir est propre à fonder des prédications, ainsi que des assertions logiques, en toute primauté sur le constat des états partiels déjà réalisés.** Autrement dit, encore, et exception faite des manquements pour cause d'un encours en dents-de-scie – expressions de microvariations –, tout futur épistémique réalisant une potentialité sémantisatrice est semble-t-il prépondérant, par rapport à chaque état réalisé (actualisé) du domaine, si son propos s'établit sur l'axe des progressions qualificatives.

Rappelons encore qu'un sème ne peut se définir que comme une signification élémentaire qu'on saisit par relation eidétique aux significations de la même famille des significations appartenant au parcours génératif des énonciations. Appréhender la structure d'une signification implique l'opération d'un réseau de relations signifiantes conférant à la signification regardée son contenu discriminé, ou discerné, de tout autre produit sémantique; **en sorte qu'on puisse s'appuyer sur cet état réalisé de ségrégation, en vue de progresser vers un état surdéterminatif.** Ce n'est en effet que depuis un matériel sémanalysé qu'on trouve le moyen d'une sémasynthèse complémentaire dont on va maintenant tenter d'établir le fondement.

Le premier caractère auquel apparait tenir le relationnel d'un carré sémiotique peut être représenté comme la synthèse des configurations logiques connues avec les déterminants de 'l'univers des éventualités'. Cette disposition permet des contractualités entre termes contraires, contradictoires, implicatifs, et trouve son expression générale conformément aux cas présentés avec la figure 2.14, qu'on examinera en concordance avec le carré analytique de la logique des propositions applicables à un présupposé quelconque, rappelé avec la figure suivante 2.15. Interférant entre 'et', et 'ou' de la condition alternative, et le 'et/ou' dans l'équivalence de choix posés en rapport des différences examinées, ces conditions sont en quelque sorte les points cardinaux du raisonnement entre l'indubitable, ou la certitude, la dubitativité, ou l'incertitude, la crédibilité, avec la probabilisation non nulle de vraisemblance, et enfin l'incrédible, de la probabilité nulle de vraisemblance.

La considération de la déclaration «quelque chose en particulier est actualisé comme étant relativement ceci» implique que «tout n'est pas uniquement réductible à être ceci». En sorte qu'on ait encore l'implication que «quelque chose d'autre n'étant pas relativement ceci», étant autre, soit au titre existentiel également vrai. Par exemple, affirmer la réalité matérielle a pour conséquence implicite tout autre domaine de réalité, dont le domaine des réalités spirituelles, comme possible partition vraie. On ne saurait pas plus échapper aux conclusions qui apparaissent de l'énoncement des subcontraires compatibles. En ce qui est des contraires, si «tout est

ceci» est vrai, alors «rien n'est ceci» est faux. Et en ce qui est des propositions contradictoires, si «tout est ceci» est tenu pour vrai, alors on doit tenir que «quelque chose en particulier qui n'est pas ceci» est faux. D'autres cas de figure ressortent logiquement, par exemple:

- si \bar{A} vrai \rightarrow non- \bar{A} faux, mais non- \bar{A} faux \rightarrow \bar{A} vrai
- si non- \bar{A} vrai \rightarrow \bar{A} faux, mais \bar{A} faux \rightarrow non- \bar{A} vrai
- si $\bar{\bar{A}}$ vrai \rightarrow \bar{A} faux, mais \bar{A} faux \rightarrow $\bar{\bar{A}}$ vrai
- si $\bar{\bar{A}}$ faux \rightarrow \bar{A} vrai, mais \bar{A} vrai \rightarrow $\bar{\bar{A}}$ faux
- ...

<i>nécessaire</i>	<i>impossible</i>
\bar{A}	non- \bar{A}
non- $\bar{\bar{A}}$	$\bar{\bar{A}}$
<i>possible</i>	<i>contingent</i>

Fig. 2.14 l'univers des éventualités et les catégories logiques

affirmation absolue <i>tout est ceci</i>	négation absolue <i>rien n'est ceci</i>
\bar{A}	non- \bar{A}
affirmation relative <i>certaines choses peuvent être ceci</i>	négation relative <i>certaines choses peuvent n'être pas ceci</i>
non- $\bar{\bar{A}}$	$\bar{\bar{A}}$

Fig. 2.15 La logique des propositions dans le carré sémiotique.

Que montre l'application de ces cas présentés solidairement? L'examen de ces calculs particuliers aux états logiques montre qu'on ne peut apparemment former des prédicats relativement à l'énoncement sur des subcontraires compatibles (les termes de la relativité d'être), sans tenir simultanément le principe d'une inconditionnelle existence des propositions contraires (les termes du fait d'être déclarés par absolu). Examinons maintenant l'implication de cette disposition dans le contexte de la formation progressive des significations. S'il est vrai que des réalités eidétiques sont censées être subordonnables à des lois, alors elles sont susceptibles d'opérations depuis un qualificateur universel qu'il est possible de prédéfinir depuis: Pour toute actualisation d'une attribution d'ordre sémantique 'x' existe une attribution différente 'y', tel que $x \cup y \rightarrow z$.

Cette expression est l'exacte contrepartie sémantique du **quantificateur universel**, défini en mathématique par «pour tout

nombre 'x', existe un nombre 'y', tel que: $x + y = z$ ». Aussi, en appliquant la règle de substitution dans la proposition générale applicable aux sémanticités «pour tout 'x' existe un 'y' tel que $x \cdot y \rightarrow z$ », on peut obtenir «il y a 'y' tel que $x \cdot y \rightarrow z$ », ou bien «il y a 'z' tel que $x \cdot y \rightarrow z$ ». Ainsi, la règle de détachement est applicable si deux significations sont validées; l'une ayant la forme d'une implication, l'autre étant l'antécédent de cette implication, et en sorte que le conséquent de cette implication puisse être reconnu comme signifiant. En effet, si nous étendons la relation d'inclusion entre une signification 'A' et une signification 'B' tel que $A \subset B$, alors chaque relation de la signification 'A' entre deux individuations signifiantes 'x' et 'y', implique que la relation 'B' à ces individuations soit également signifiante. D'où la compréhension de ce que la relation entre lesdites significations 'x' et 'y' ne peut être significativement exhaustive, que dans la mesure où elle est incluse dans l'énoncé sur l'entièreté de 'l'univers des significations'.

Bien que vraie, cette opération reste inactualisable depuis la considération d'une quantité finie d'opérations, étant donné la possibilité illimitée d'expériences qui sont possibles à l'univers des significations. En effet, posons '**R**' pour symbole abrégé de 'relation actualisée', '**R**' possède toujours pour converse 'non-**R**', tel que l'ensemble du domaine des 'relations actualisées' ait indéfiniment pour complémentaire, dans un ensemble propre à le surdéterminer, l'ensemble des 'relations non actualisées'. Et comme il existe différents types de relations actualisables, alors il n'existe qu'un seul type de relation inactualisable (indélimitable par définition contradictoire), qui trouve son contrat dans l'inconditionnalité d'être absolument, c'est-à-dire de façon indépendante de tout principe de relations actualisatrices. De façon générale, rappelons que notre pensée recourt à six catégories de relations de l'espace relative qui sont:

- la relation réflexive: $x \mathbf{R} x$ et non- $(x \mathbf{R} x)$.¹²
- la relation symétrique: si $x \mathbf{R} y$, alors implique $y \mathbf{R} x$

12. Qui signifie: tout élément 'x' est en relation avec lui-même, et aucun élément de la classe des 'x' n'a d'auto-relation dans le cas contraire.

- la relation asymétrique : si $x \mathbf{R} y$, alors non- $(y \mathbf{R} x)$, ou y non- $\mathbf{R} x$
- la relation transitive: si $x \mathbf{R} y$ et $y \mathbf{R} z$, alors $x \mathbf{R} z$
- la relation univoque: si $x \mathbf{R} y$ et $z \mathbf{R} y$, alors $x = z$
- la relation biunivoque: $f_{(x)}$.¹³

À la réunion de ' \mathbf{R} ' à sa converse ' $\text{non-}\mathbf{R}$ ', correspond le concept de ce qui est à la fois relation relative (prédicat d'actualisation depuis des limites) et relation absolue du codomaine unicitaire (prédicat d'illimitation). La classe de relation impliquant la réunion ' $\mathbf{R} \cup \text{non-}\mathbf{R}$ ' est la seule supposée complète. Elle concerne la notion de ce qui transcende le prédicat de relativité en associant l'ensemble des relativités attributives aux caractères subabsolus de la classe. Cependant qu'à l'interface du relationnel relatif et subabsolu, il peut toujours être formé et, conséquemment, tout peut se trouver encore soumis à expérience génératrice de signification. C'est donc une zone de rencontre entre le principe de relation dans le caractère de relativité propre à ce qui est délimitable, ainsi que mutable, et le principe de relation dans le caractère de subabsoluité propre à ce qui n'est pas délimitable, tout en se prêtant à mutation (ce qui est donc aussi transfini et mutable). Cette classe de relations s'instaure à l'interface des surrelativités et des subabsoluités.

2.12 NOTE POUR RÉAFFIRMER LE CONTENU DANS L'ANTITHÈSE

Spécifiquement aux manifestations dans notre continuum et à contrecourant des logiciens qui entendent expurger de leurs propositions toute intrusion qualitative du psychologique, nous tiendrons pour significativement plus riche le fait de coordonner adéquatement le contenu relationnel entre quantificateurs, qualificateurs et valeurs de variation. Ce présupposé entend que l'existence à laquelle s'appliquent nos attributions d'être, d'avoir et de faire, soit présente en raison des relations qui la manifestent. C'est ce que nous avons montré au paragraphe 2.7. Disposition à faire que le perçu dans la perception commune de ce qui peut être ou avoir, est dépassé par ce qu'on aperçoit d'entendement, en ce qu'on distingue à ce niveau ce qui existe indépendamment des manifestations phénoménologiques, pour ne pas réduire la preuve

13. Ce qui signifie que pour chaque 'x' existe un seul 'y' établi par 'f'.

d'existence à la simple phénoménologie du monde. Il nous faut conséquemment développer ce propos à nous en faire une opinion mieux construite.

Relativement à un événement particulier du vu, on ne nie pas l'existence de la lumière, en ce qu'elle est le moyen de voir un objet. La perception de l'objet est distincte de l'aperception de ce que la lumière est conséquente de la possibilité de voir. Or on la sépare par-là de toute autre réalité de laquelle on la distingue. Aussi c'est semble-t-il une erreur de faire correspondre les ténèbres à la seule non-lumière (la lumière qualitative s'entend, et non pas le rayonnement électromagnétique). Rigoureusement, la non-lumière correspond à ce qui est complémentaire du lumineux, en ce qu'on pose l'opposition au distingué avec la lumière, qu'on nomme ténèbres, dans une acception à faire suite au phénoménologiquement perçu comme étant oppositif; l'aperception qui construit les bases du processus de phanicité des significations impliquant d'instruire la notion disant que ce qu'on distingue dans la thèse d'un thème quelconque a pour complémentaire l'antithèse à contenir tout autre que cela qu'on discrimine avec la thèse. Nous avons montré dans la théorie des ensembles ce qui porte à considérer une cohérence réfléchie de ces choses, tel que, si l'on détache un caractère en particulier de sa complémentaire isomorphique, ce ne saurait être qu'en référence à une application qui pose une relation. Ce qui fait que dans les signifiés du propos, l'opposé des ténèbres n'implique pas uniquement la lumière, mais rend compte de celle-ci, auquel s'ajoute tout ce qui est significativement autre que ténèbres. C'est la considération qui permet de ne pas considérer une attribution comme existante en soi, c'est-à-dire indépendamment de l'existence de son agent opérant une relation à son altérité d'être, d'avoir et de faire.

En fait, il est toujours possible d'invoquer une attribution en soi, c'est-à-dire qui est sans relation explicite, ou implicite. Mais c'est seulement en référence au continuum complémentaire du non définissable, du non expérimentable, et du non formalisable. Serge BOULGAKOV, dans *La lumière sans déclin*, éditions Âges d'Homme, montra cela en de bien belles pages, dont voici un extrait (Cf. page 104): «[...] Une négation totale de toute

définition, de tout *oui*, un *non* éternel et absolu opposé à tout *quid*, sont posés par l'Absolu comme sa seule définition: Dieu n'est pas quelque chose (ni *comment* ni *où* ni *pourquoi*). Ce *non* n'est même pas *rien*, puisque 'rien' est encore relié à la notion de quelque chose (le non-être n'étant pas le compagnon de l'être; le néant en est une ombre, et il n'existe tout uniment pas en tant que notion indépendante). Ce *Non* est le *sur-quoi*. Le οὐκὸν ne s'accompagne d'aucune définition d'un ον, il est sans qualité; ou, plus exactement, il est au-dessus du qualifiable.»

Théorétie et sémiotique

Je ne cherche évidemment pas à constituer le *tractatus logico-philosophicus* du propos. Le but plus réaliste de ces pages se trouve, en quelque sorte, limité au coup d'envoi que constitue une invite à élaborer progressivement une connaissance endocosmique de la réalité qui soit à compléter le savoir qu'on acquiert dans une limitation à l'expérience extracognitive. Autrement dit, acquérir, à la suite de la conscience généralisant en puisant dans ce qui est perception, son dépassement surconscientiel, depuis des aperceptions tenant au processus mental d'intellection des universaux. C'est à porter un éclairage sur ce qui arrive depuis le rapprochement d'au moins deux faits singuliers et d'au plus une indéfinité de ceux-ci. Avant d'appréhender si ce terrain a suffisamment de consistance pour soutenir une évolution paradigmatique, s'il est solide ou bien mouvant, il est d'abord logique de nous rendre compte s'il a de la substance, ce que nous allons examiner maintenant.

2.13 POUR LA NOTION DE DYNAMIQUE EIDÉTIQUE

Si l'on convient des insuffisances à rendre pleinement compte de la nature humaine depuis la seule expérience physique, alors nous sommes prêts de renoncer au réductionnisme matérialiste, ou, comme conséquence, déjà préparés à nous ouvrir sur la possibilité qu'il existe dans l'Univers des modes d'être et d'avoir qui ne sont pas intellectuellement en prolongement du connu, sans nécessairement tomber tête baissée dans une mythologie mystique.

Plus particulièrement, conservant notre intellection ouverte sur son champ d'appréhension eidétique, nous nous donnons la possibilité d'investir une nature composite, en cours de formation, participant d'une finalité, donc autant du spirituel que du matériel. Depuis cette disposition, il apparaît important de considérer que si le penseur ne peut pas plus être confondu avec la pensée que le sculpteur ne peut l'être avec la chose sculptée, alors, dans le sens où la chose qui se prête à être sculptée est manifestement aussi

distincte de la chose sculptée, ce penseur ne peut pas plus être confondu avec ce par quoi il pense, que cela qui se prête à être par lui pensé.

De façon générale, avançons que la phénoménologie –qu'elle vise la dynamique des corps matériels, celle des mentalités, ou encore celle des esprits– est avant tout fondée sur le principe de relation. En partant de cette proposition, nous faisons que ce n'est pas le phénomène qui rend compte de l'existence, mais l'existence qui soit à fonder le phénoménique. Sous-jacent au manifesté, l'*existé* se dissimulant continuellement en expansion cosmique au fur et à mesure des occasions réalisatrices d'être et d'avoir, c'est cette dissimilation que l'on conçoit comme la cause des multiplicités individuées de faire devenir et de faire acquérir. Depuis cet angle de vue, nous apercevons que **la source d'une étendue dans le temps de l'esprit qui est présence à soi se trouve endocosmiquement prolongée par des réalités spirituelles, quand, à l'opposé, notre corporéisation qui est source d'étendue dans l'espace est exocosmiquement prolongée des réalisations matérielles.** En sorte que chaque actualisation spatiotemporelle, pour cause de conjointre soi à l'ensoi, est manifestation intersective procédant de la rencontre de ce qui existe unicitairement, et l'expérience du manifesté en tant que nature diversement composable entre le spirituel et le matériel.

Mais c'est dans un formalisme analogisant qu'il est possible de joindre plus aisément le parallèle entre le niveau de présupposition du verbe divin dans le logos cosmique, allant avec la dissémination de l'*existé* par l'essence, et la relation manifestative du locuteur depuis son dit dans la multiplicité individuée d'être et d'avoir par la substance. Cela en ce que le logos cosmiquement créateur, qui concrétise à l'Univers des formalisations archétypales en essence du contenu ectypal qu'on peut ensuite substantiellement former, advient tel que les propriétés projectives de notre idéation ne peuvent consister, pour chaque actualisation qu'on fait du dicible, qu'en des aspects déplétifs de l'intemporellement archétypé.

Quel qu'ait été son intérêt pragmatique, il apparait évident que c'est dans le sens analogique s'instaurant entre l'interrelation cosmique et la faisabilité d'une interlocution (elle pose l'élocution du locuteur

vaine en absence de tout locutaire), que l'école de Copenhague a raison d'affirmer que la Lune **n'est pas** hors les moments où il n'y a personne pour la voir, bien que son existence ne cesse à aucun moment. Pour ma part, et dans l'évidence d'une relation personnalisée modélisant des possibilités de réaliser depuis le potentialisé en réalisation, c'est ainsi que je crois pouvoir relier en droit, sinon en fait, la mesure de ce que je perçois, aux significations de ce que je conçois, relativement au regard que je porte sur le monde et qui est à décider du niveau des valeurs ordonnant mes choix personnels.

Mon intention première est ici de ne pas abstraire du domaine de l'épistémologie le principe de progression des mentalités. Ou, pour le moins, de ne pas séparer le produit épistémique, de la manifestation des agents cognitifs dont le produit ne désolidarise pas une fonction sous-jacente de [vouloir-savoir-pouvoir]. C'est la seule façon d'abstraire mentalement, à propos du concret, le particulier par rapport au général et le singulier en rapport à l'universel, et la seule qui pose la réalité d'une quelconque production comme ne pouvant advenir sans au moins un agent spécifique. Aux fins d'illustrer ce propos, j'en ferai ressortir la signification depuis deux concepts avancés en référence aux écrits d'AVICENNE et de KANT.

On sait qu'AVICENNE¹⁴ évoqua des discriminants susceptibles de caractériser les strates métamorphiques de la réalité, notamment pour distinguer ce qui **fait être** l'être, par rapport à ce que l'être **fait avoir** à la chose.¹⁵ La quiddité –et par là même ce qui limite l'état d'acquisition diversificatrice de l'individué– entend que toute séparation se détermine dans les limites de cela qui se prête à relation depuis ce qui diffère d'elle; ce qui diffère posant son moyen de détermination individuée comme complémentation progressive dans l'incomplétude du monde. D'où le concept de

14. AVICENNE, *Métaphysique du shifâ*, livre II, 1985, Librairie Philosophique J. Vrin.

15. Ceci posé en tant que l'être dans le vivant surajoute à la structure matérielle des corps les effets organisateurs du biologique (le biologique considéré comme mixte ayant pouvoir de relier essences et substances dans le somatique). Dit d'une autre façon, sans le préalable individualisateur tenant au principe oppositif des séparations, il n'est pas de relations subséquentes possibles à permettre les organisations complexificatrices sur lesquelles se fondent les réalisations de la réalité.

dynamiques spécifiques et contractuellement interagissantes. Tout état métamorphique de chose se dégrade de telle manière que s'il vient autre chose depuis des conditions de variation, l'état antérieur s'en trouve changé du nouveau rapport qui advient par accident dans le cadre de la maintenance actuarielle particulière aux choses, c'est-à-dire la dynamique instaurée entre les seuls **agents propriatifs**, ou qui advient avec effet attendu, pour cause de la dynamique instaurée entre **agents qualificatifs**.

Pour prédicat, le chosifié change depuis des réactions propriatives arrivant à l'encontre des inerties propres à la maintenance en l'état. C'est cela seul que l'on considère en science de la nature, c'est-à-dire tel que, depuis la lorgnette du physicaliste, on ne regarde que la transformation métamorphique sur base des phénomènes au niveau des substrats. Ce qui a pour résultat les effets aberrants du scientifiquement conçu depuis la quiddité à propos du mixte biologique, en ce que celui-ci associe d'évidence des moyens propriatifs, à des effets qualificatifs. Par rapport à l'objet corporel, pour ce qui est somatique, un changement s'instaure entre le partitionné de nature physique et le partitionné de nature psychique, tel que la corruption y représente l'aspect pile du côté face, auto-formateur dans la dynamique du psychosomatique. En d'autres termes, la quiddité du vivant résulte de la rencontre entre **agents propriatifs** et **agents qualificatifs**. Ce qui fait que l'organisation psychosomatique est réputée pour sa capacité à pouvoir modifier la suite réactive des états propriatifs, depuis des actions dont les effets sont qualificatifs: de cause à effet, oui, encore, mais avec effet attendu. Notons bien cependant qu'à la suite de ces effets qualificatifs, ce n'est pas le changement du sujet dont il s'agit (hormis une acquisition d'expérience), mais du sujet comme cause qu'une chose advienne dans l'objet, c'est-à-dire que le sujet est réputé invariable dans la seule considération de son activité aux objets, vue en tant qu'activité transformative au plan de l'objet.

La chose apparaît réalisée dans l'objet depuis des actions qualifiantes, tel que c'est le plan de l'objet qui s'en trouve changé, c'est-à-dire que se trouvent introduites dans la chaîne des interactions réactives des séquences d'actions propres à poser de

nouvelles conditions de variation orientée, cependant que l'objet, une fois rendu à lui-même, ne subsiste pas tel que, puisqu'il se retrouve soumis à la reprise des réactions propriatives environnementales, puisque le milieu intervient à une certaine entropie, en tant qu'activité depuis un certain désordre relationnel, ni nul et ni infini.

Il apparaît en effet qu'on doive tenir le sujet inchangé par suite de son activité à tirer une chose des corps matériels. On peut sans doute dire que si le sujet est ce en quoi se trouve l'identité du significativement identifié, l'identifié dans le sujet varie de l'organisation des identifications entre agents du même ordre (l'ordre du qualificationnel), et non pas de la rencontre proprioqualitative des êtres aux choses. Lorsqu'on aperçoit le contraire, il semble que ce soit en faisant l'amalgame entre le sujet untel, celui du *cogito*, et le domaine en interface qui résulte d'une relation sujet-objet. Pour se trouver cause d'action sur le monde des objets, le sujet d'une activité qualificative doit relier une activité propriative à son activité qualificatrice, comme produit de l'organisation mentale se surajoutant au produit somatique. Et c'est en référence à la croissance de cette interface que le **savoir-faire** progresse conjointement au **savoir-être-fait**. Le savoir-faire, l'action qualificatrice sur le monde de l'être intérieur, ainsi que le savoir-être-fait, l'information sur l'état du monde, varient, d'évidence, du rapport entre l'activité qualificative des mentalités et l'activité propriative d'un environnement matériel, par l'intermédiaire du somatique. Il y a conséquemment interaction entre le sujet déterminant et l'objet déterminé, mais sans qu'on puisse pouvoir prétendre, de cela, que l'agent qualificatif, lui-même, varie de ce rapport autrement que comme acquisition d'expérience (cas du sculpteur par rapport à l'objet sculpté).

Ces considérations apparaissent déjà évidentes si l'on conçoit que l'activité d'un savoir-faire est basée sur l'activité d'un savoir-être-fait. Mais dès lors que l'on considère ce par quoi la chose est agie et cela sur quoi le vivant agit, l'activité mentale n'est pas première et le propos sémiotique se pose en tant que processus médiateur tout autant que médiatisé entre, d'une part, la perception du plan des réalités constituant les choses dans les objets et, d'autre part,

celui des suggestions depuis des aperceptions du plan de réalité spécifique des acteurs spirituels, desquels procèdent les valeurs d'action qui sont les vecteurs, non pas des choix modaux, en ce que ceux-ci appartiennent aux agents de la qualification, mais ceux de la destinalisation du qualificativement effectuable. Relativement au contexte anthropomorphique, ce double rapport peut prendre la forme relationnelle des trois composantes que sont :

- **Le vouloir agir** passant par la fonction supramentale à l'esprit d'une organisation psychospirituelle, traditionnellement identifiée avec l'âme. Elle est motive comme organe remplissant le rôle vectorialisateur de l'activité qualificative, et donc le primo déterminateur de la détermination modale de réalisation à partir du potentialisé et selon des occasions. Cette modalité intellectuelle antécède conséquemment le choix des moyens de réalisation, en répondant sur le site de l'activité supramentale, au questionnement POURQUOI, depuis la formation du système des attributions valorielles s'établissant avec le relationnel endocosmique à QUI.¹⁶
- **Le savoir agir** dépend de la fonction de la psyché – mentalement réflexive chez l'individu et transitive depuis le communiqué entre individus–, portant sur le choix modal par lequel on vise un moyen de se qualifier pour réaliser ce qui est préalablement issu d'une instance de détermination au niveau de l'esprit. Ce choix répond au questionnement COMMENT depuis des attributions qualificatives s'instaurant dans un relationnel mésocosmique entre les agents qui sont les sujets investissant les réponses précédemment données au questionnement POURQUOI.
- **Le pouvoir agir** est propre à la fonction psychosomatique. Ce rapport aux états du préalablement déterminé, en répondant au

16. Le 'QUI' de l'introception passe par la foi. Il se distingue de celui, médian, instauré entre personnes, depuis la confiance accordée. Sans la foi, l'existence divine reste un concept, comme sans confiance, l'autre reste objet de relation (il est conséquemment sans partage d'un en soi). La confiance se pose en tant qu'aucun rapport de personne à personne n'est subordonnable. Dans son entreprise à l'exocosme, la foi de soi est par analogie contractuelle de l'existence endocosmique déterminante, mais ne contraignant à aucune allégeance, ou vassalité.

questionnement QUOI depuis des attributions propriatives, s'instaure dans un relationnel de subordination à COMMENT.

Assemblage qui respecte la suite hiérarchique:

Déterminants → modalités déterminatives → déterminés

dans les fonctions aux transformations de la réalité, sans laquelle la nature du vivant en général, et la nature humaine en particulier, ne peuvent fonctionner, ni être décrites avec cohérence, semble-t-il.

De l'évidence de ce que l'événement humain reste une partition stricte des événements de l'avènement de l'Univers, le rapport qu'on vient d'établir est postulé comme fondement métascientifique d'une démarche intellectuelle entreprise à poursuivre la compréhension du rôle de la réalité anthropomorphique dans le Cosmos. Et c'est par conséquent dans ce cadre qu'on ébauchera une dynamique propre au domaine mental spécifique de la sémiotisation des significations.

Examinons ce qu'il est possible d'en faire ressortir dès à présent. Pour avoir relié les quiddités aux possibilités manifestatives à partir d'AVICENNE, c'est à KANT que revient, pour autant que je le puisse savoir, d'avoir osé étendre à d'autres domaines que celui de la physique, le principe de grandeurs négatives qu'on applique communément aux systèmes de forces dans la dynamique des corps. Depuis un examen sur l'universalité du présupposé, KANT remarqua que, pour supprimer la manifestation de quelque chose, il suffit d'opposer une égale quantité de même genre, donc cela qui se présente en opposition tensorielle depuis le sens contrariant ce qui se trouve manifesté.

On sait que le résultat d'une opposition constitue la diminution de ce que l'on considère dans le phénomène, jusqu'à l'annihiler lorsque l'opposition est égale à ce qui constitue l'aspect positif. Donc absence manifestative, mais sans pour autant qu'on puisse faire l'amalgame de cette absence avec une perte en existence de l'être alors seulement présent, car, dans ce rapport, il est important –il est même essentiel– de saisir que le phanicaire concerne **la manifestation** d'être, d'avoir et de faire, et non pas **l'existence** sous-jacente à la présence d'être en rapport à cela qui se trouve

manifesté. C'est ainsi que deux ondes d'égale fréquence, mais opposées en phase, s'annulent: rien n'est manifesté.

De deux tensions égales en grandeur et opposées entre elles résulte une grandeur nulle coïncidant à l'absence de manifestation. **Cette condition étant différente de la mesure d'un effet nul par absence de tout rapport tensoriel, on en déduit que ce qui existe peut exister indépendamment de toute manifestation.**

KANT pose ainsi une phénoménologie commune aux transformations métamorphiques instaurées dans les événements cosmiques. Par conséquent autant en ce qui est du **rapport de forces** en physique, que du **rapport des efforts** avec la dynamique psychique, et celui des **lutttes** qui affèrent au domaine spirituel. La conséquence importante, pourtant restée malencontreusement sans développement depuis l'époque dans le domaine des diverses disciplines scientifiques, est que l'absence de choses actuelles, pour advenir d'une résultante tensoriellement nulle, doit être tenue fondée en existence, bien que l'expérience de sa manifestation soit impossible. **Car l'opposition à la chose positive, qui est dite négative, ne représente pas quelque chose de différent en nature: ce ne sont que les vecteurs du relationnel manifesté qui sont réputés varier dans le rapport, pas la chose en soi. Ce qui entend que si la chose considérée peut être, avoir et varier, c'est depuis des conditions qui lui sont extérieures.**

Encore une fois, le concept qu'il est très important de saisir dans cette disposition concerne l'évidence de ce que cela qui se manifeste, et qu'on examine en phénoménologie, est indépendant de l'**existence** de ce que l'on considère. **Les tensions relationnelles au contenu environnemental décident seules des manifestations en individuations d'être, d'avoir et de faire.** Ce qui fait qu'un système d'actions se manifestant dans une contrariété tensorielle totale est phénoménologiquement nul. C'est à montrer que la réalité à l'origine de l'avènement du Cosmos, coïncide à l'état de réalité nulle d'être, d'avoir et de faire, résultant d'une entropie infinie, aucunement au statut d'inexistence. Conséquemment, l'existence en soi du Cosmos ne résulte à aucune variation manifestative d'état: le contenu en existence restant strictement

identique, que la dynamique des parties individuées soit totalement chaotique (entropie infinie), ou qu'elle soit tensoriellement de même sens, agissant de concert, donc à entropie nulle, supposée achever l'instance performative statuant l'état indépassable du réalisé à permettre le relationnel d'être, d'avoir et de faire à l'Univers.

Il faut se rendre à l'évidence interprétative qu'un milieu chaotique, qu'on caractérise comme étant à entropie infinie, possède le même contenu existentiel qu'un quelconque état de transformation métamorphique lui succédant, cependant que son état d'être et d'avoir est nul, et son faire totalement inopérant, alors même que son statut est à puissance indépassable. Cette disposition porte apparemment un éclairage irremplaçable sur le concept de plénitude existentielle, de nature invariablement infinie et absolue, de laquelle plénitude adviennent les vacuités d'être, d'avoir et de faire, spécifiques à l'origine des états phénoméniques en des variations finies et relatives d'individuation, propres au continuum cosmique. **En tant que retard de ces effets temporalisés à l'Univers, sur leur causation par ailleurs intemporalisable, il y a hystérésis entre l'existé et les réalités d'être d'avoir et de faire.**

Pourquoi en dissenter ici, plutôt que dans le quatrième Cahier consacré à ce sujet? C'est que, d'une façon attenante, la catégorie aléthique de contingence est sous-jacente à la formation du thétique par rapport à l'antithétique dans les modes allant du possible au nécessaire. Elle exprime au mieux cette particularité qui articule circonstanciellement, tout à la fois ce qui est, à cela qui peut être pour n'être pas encore. Catégorie indispensable pour poser adéquatement le contrat de la possibilité de ce qui devient et qui pourrait ne pas advenir, comme de ce qui ne devient pas et qui aurait pu advenir, dans le rapport à ce qui existe nécessairement.

Considérons pour éclairer cette disposition ce que voici: la logique des prédications fait que si quelque chose a possibilité de se manifester, quelque chose d'autre, comme conséquence de cette possibilité, ne le peut, relativement à l'occupation de la même deixis relationnelle. Nécessairement, un aspect d'être, d'avoir ou de

faire étant manifesté, l'aspect contradictoire de celui qui se trouve manifesté n'est pas simultanément manifestable.

Rappelons que, plus avant, ce rapport fut abordé entre le potentialisé et le virtualisé, relativement aux actualisations des choses, c'est-à-dire le rapport de l'actualisé à ce qui ne peut l'être simultanément en puissance. De façon générale, KANT remarque:¹⁷ «[...] La suppression de la conséquence d'un principe positif exige toujours, aussi, un principe positif. Soit un principe quelconque d'une conséquence **b**, la conséquence ne peut être zéro que dans la mesure où est un principe actif d'une conséquence **-b**, c'est-à-dire quelque chose de véritablement positif opposé au premier et tel que: $\{b\} + \{-b\} = \emptyset$ ». On reconnaît que deux caractères sont opposés entre eux quand l'un a la capacité de supprimer ce qui est posé dans l'autre. En sorte que lorsqu'on déclare que quelque chose est manifesté, on doit avoir dans l'idée que quelque chose d'autre, qui lui est simultanément opposable, en ne se manifestant pas dans la circonstance, fait précisément qu'advienne ce qui en représente la contradiction.

La connaissance du rôle d'incomplétude joué dans le processus transformatif réglant la texture métamorphique finie, variative et relative de l'Univers, fonde le concept de ce qu'une chose ne puisse y être prédiquée depuis l'attribution des deux sens opposés. Par exemple, quelque chose n'y peut être déclaré à la fois immobile et en mouvement. Mais cette impossibilité déclarative a trait au seul référentiel phénoménologique, c'est-à-dire de façon distincte de la complétude en existence. La chose 'existe' bien de manière unicitaire dans son mode propre intemporel et non spatial, qui, lui, est à considérer tout à la fois l'inclusion de l'immobile et du mouvement. En sorte que **la garantie véricitaire du jugement à propos du phénoménologique reste illusoire si l'application qu'on en fait n'est pas strictement restreinte à son référentiel d'implication.**

On ne saurait saisir que depuis de telles considérations la portée de l'œuvre des négativistes que sont, pour ne citer qu'eux, le Pseudo-Denys et Maître ECKHART. Par exemple, c'est cette disposition qui

17. KANT, Le concept des grandeurs négatives, déjà cité.

permet d'entendre le raisonnement de Maître ECKHART lorsqu'il prêcha l'adoration de Dieu en tant qu'unité éloignée de toute dualité; par conséquent non esprit, non personne, non omniscient, [...] et également non Divinité (puisque par Dieu l'on conçoit l'unique existant ne pouvant pas être ceci, ou bien cela, de particulier). Notons que, dépassant cette aperception d'une pénétration introceptive de l'existence en soi, il reste possible de considérer la précellence spécifique du domaine de l'immanence divine (*l'existé* processuel surdéterminant le devenir cosmique comme nature naturée). Ce domaine constitue l'inamissible à fonder l'aboutissement des progressions de l'Univers (la subsistance durant l'instance performative de réalisation au travers les transformations métamorphiques); toutes choses à distinguer d'une ultra-existence du déifié, en référence à son intrinsèque surnature pronaturante.

Il semble qu'il revient au rôle d'une réflexion métascientifique de faire apparaître l'aliénation de la réduction dogmatique du savoir aux seules règles savantes d'une énonciation réduite à **propos** des manifestations du réel, en tant que cette réflexion est la condition du fondement de la progression d'une connaissance de ce qui est susceptible d'exister de complémentaire. C'est censément en vue de cette idée que KANT considéra, dans une première proposition, non seulement les oppositions effectives qui sont réalisées dans l'expérience objectivée, mais également les opposés virtuels conçus à l'apriori. Et c'est probablement encore en vue de cette idée que, dans une seconde proposition, limitée à l'ensemble de la seule cosmicité, il tenta de circonscrire le Cosmos à son interfaçage au non-cosmique en posant que la somme de toutes nos attributions à propos du manifesté, ressortant de l'addition de tout ce qui s'accorde, duquel on soustrait tout ce qui s'y oppose, communique à la raison un résultat nul. En sorte que l'équation posant l'univers des attributions aux contradictions des manifestations cosmiques (thèses et antithèses) soit:

$$\bar{U} + U = \emptyset$$

À tout état de l'instance cosmique de réalisation, l'expérience de la réalité réalisée communique aux sens, précisément, une répartition spatiotemporelle **non neutre** de son contenu individué en de

multiples strates. Sans cette condition, et **aussi contenant que puisse être l'Univers**, rien ne pourrait s'y trouver manifesté. Cela, autant dans le domaine des forces physiques desquelles on a la perception des propriétés matérielles, que dans le domaine des efforts psychiques, desquels on a la conception des qualifications mentales, ou le domaine des luttes spirituelles desquelles nous avons l'aperception vertuelle par l'esprit des valeurs de nos actes.

Propriétés, qualités, valeurs restent les identifiants sémiotiques de moyens donnés, ou acquis, en l'état de possibilité variative et en tant que condition de la performance en devenir et en acquisition relationnelle du Cosmos. En les actualisant, on ne fait que révéler la substance d'être et d'avoir se surajoutant à l'existence –l'existence qui, comme telle, surdétermine toute manifestation d'être, d'avoir et de faire, dans les différents substrats qui sustentent métamorphiquement l'organisation cosmique. Ce qui permet de poser que:

- avec l'état de chaoticité à l'origine de l'instance transformative du monde, nous avons à considérer une résultante manifestative nulle depuis une énergie supposée infinie (aucun événement, donc, aucun des caractères différentiels, et pas d'attribution possible);
- en tout instant ultérieur considéré entre le premier et le dernier événement performatif, le tissu lacunaire du réalisé est formé des effets positifs et des effets négatifs, tel que de l'ensemble se contrariant plus ou moins, résulte les manifestations entre forces matérielles, efforts mentaux et luttes d'esprit;
- en une instance postérieure compétente, le continuum des réalisations de la réalité, pour n'être plus lacunaire, procède d'une continuité événementielle sans dynamique oppositive. Pour n'être plus en contradiction relationnelle, les dualités intermédiaires cessent avec l'épuisement des potentialités d'individuation au tout. Les événements de ce continuum se prêtent conséquemment à description depuis une cinématique appropriée, mais plus à une quelconque dynamique interne, étant donné qu'on y conçoit, par différence au continuum des performances, aucune opposition entre forces, efforts, ou

luttons, et donc aussi plus aucune énergie, que celle-ci soit potentielle, ou qu'elle soit inertielle.

De même que l'on conçoit que deux oppositions d'égale grandeur entre elles dans la manifestation des sortes propres des phénomènes physiques entraînent la suppression de tout effet manifestant l'existence du domaine matériel de la réalité, de même on concevra que deux significations qui sont opposées entre elles dans la pensée suppriment, aussi, tout mouvement qualificatif. En sorte que, durant l'instance performative de l'univers, on puisse considérer une chose quelconque comme n'étant pas encore, ou incomplètement déterminée, ou déjà achevée. Et donc aussi penser la chose comme n'étant pas encore, ou bien étant incomplète, ou encore déjà immanente en soi.

Aux fins d'illustrer cet encours performatif, considérons le cas du travail effectué au plan psychique de la réalité. La réalité mentale, depuis les effets qui lui sont spécifiques, c'est-à-dire non pas propres mais qualificatifs, est toute aussi tangible depuis des travaux fondés sur une énergie psychique, que n'importe quelle matérialisation depuis des travaux physiques. Un sujet particulier est acquis à la pensée dans la mesure où rien ne s'oppose à l'évincement de sa singularité. Par analogie au domaine de la physique, cela suppose que soit dépensée, à l'obtention d'un tel effet, une énergie psychique qu'on peut définir comme équivalente au déplacement d'une position infiniment éloignée de la conscience du sujet considéré,¹⁸ jusqu'à son lieu imposé par l'effet d'une *gravité mentale* adéquate. Et, pour peu que toute conséquence implique bien une cause, la suppression d'un effet cognitif advient s'il se produit, sur le lieu du mentalisé, un contre-effort qui s'oppose à l'actualisation de la représentation visée, tel que si 'A' est un sujet mental et \bar{A} son opposé, alors :

$$\bar{A} + A = \emptyset$$

En référence à cette disposition, KANT observe qu'il en coûte bien des efforts intellectuels tout aussi réels que sont réelles des forces

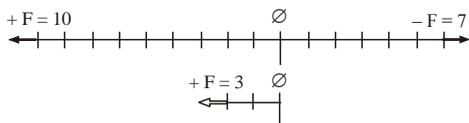
18. Concevant que le domaine de la psyché est indépendant d'un espace physique, il ne s'y trouve pas soumis. Il s'agit donc du concept de position allant avec un espace réel du type topologique, et non pas de position relative dans un espace physique.

physiques. Deux significations sont identifiées en opposition par la raison quand la confusion supprime en la conscience l'expression de leur entendement. Avec le domaine des oppositions sémiotiques, les mobiles mentaux rendent compte des résultantes positives, ou négatives, à la rencontre des efforts qualificateurs manifestés dans la sphère des qualitativités. Et cela de la même manière, semble-t-il, que les mobiles qui sont par l'esprit et qui réfléchissent nos déterminations (les vecteurs décidant des activités qualificatives), rendent compte des résultantes positives, ou négatives, des luttes opérées dans la sphère des vertus par lesquelles se manifestent des valeurs d'action.

Ce rapport est apparentable à celui des mobiles matériels par lesquels les résultantes de forces manifestent des effets propriatifs, car, pour peu qu'on fasse varier un ensemble de forces antagonistes sans que change la résultante du rapport, la quantité de variation propriative reste inchangée. Concevant une même règle pour régir les trois domaines contractuels de la réalisation de la réalité, il devient possible de conclure des luttes d'esprit, ou des efforts mentaux, que si l'état de ces domaines reste sans changement, c'est que la résultante à permettre l'accroissement ou la diminution du réalisé dans les domaines du vertuel et de la qualification est à ne pas varier, et ce, quelles que soient les grandeurs des efforts intellectuels et des luttes spirituelles mises en jeu.

En ce sens que les expressions motrices spécifiques dépendent des seules différences résultant des tensions mises en œuvre, il apparaît clair que ni ce qui est cause des systèmes de forces, ni ce qui est cause des systèmes d'efforts, ni ce qui l'est des systèmes de luttes ne sont détruits dans les actualisations en ces trois domaines contractuels.

Généralisant, les manifestations individuées d'être et d'avoir de ce qui existe en un statut invariatif sous-jacent peuvent se représenter depuis plusieurs rapports tensoriels. Par exemple le rapport posant $+F=10$ en opposition tensorielle à $-F=7$, a un résultat strictement égal dans son effet à une seule force $F=3$, de vecteur positif.



Autrement dit, ce qui est manifesté est identique dans les 2 cas de figure, en sorte que l'existence sous-jacente aux résultats manifestés reste indépendante des oppositions d'état entre forces physiques, des états spirituellement conflictuels, comme des états mentalement paradoxaux.

C'est en raison de ces considérations que l'on conçoit que les états paradoxaux advenant des événements mentaux ne sont ni vrais, ni faux, et que les états conflictuels advenant des événements à l'esprit ne sont ni bons, ni mauvais. Ce qui peut être déclaré vrai ou faux, bon ou mauvais, ce sont les vecteurs des efforts qualificatifs et des luttes de valeurs qui résultent des mouvements effectués dans la dynamique de ces domaines; les tensions spécifiques des milieux qui sont ici considérés s'exprimant dans le jeu de la présente instance cosmique.

Depuis cette disposition, nous considérons que les états antériorisant toute contradiction antithétique comme non [être-avoir-faire] a pour origine un statut inconditionné et privé d'attribution, avec, pour fin, un statut voisin de l'absolue possibilité conditionnalisatrice de relations. Tout état intermédiaire participant d'une proportion des deux sortes comporte, en chaque actualisation de la résultante événementielle, des effets paradoxaux sur le lieu mental, conflictuels sur le lieu de l'esprit, comme des effets limitatifs quand on fait référence aux puissances d'action sur le lieu des propriétés matérielles. Des effets qui sont par conséquent dans les trois référentiels contractuels de la progression de la réalité, ni nuls, ni infinis, mais toujours bornables, c'est-à-dire limités.

2.14 LE FONDEMENT DU PRINCIPE D'INDIVIDUATION DANS LE CONTINUUM DES PLURALISATIONS D'ÊTRE, D'AVOIR ET DE FAIRE

Les aspects généraux des transformations métamorphiques qu'on vient d'aborder sont introduits pour fonder des réalités psychiques entre la nutrition de la pensée, et les dépenses qualificatives de tout

agent d'un savoir. Chaque opération d'identification significative, exactement comme chacun des choix opérés parmi les modalités qualificatrices, consiste à produire un effet, pour cause de l'encours phénoménique de la psyché, c'est-à-dire arrivant entre des caractères particuliers d'être (ils se prêtent à généralisation) et singuliers d'apparaître (depuis des universaux). En sorte qu'on tienne une chose dans la conscience depuis toute opération de ségrégation identificatoire, et relativement aux termes d'une distribution attributive, dont les paramètres sont signifiants depuis les qualificateurs tels que peuvent être les couples: [diversité /unicité], [égalité /inégalité], [identité /inidentité], [particulier /général], [singulier /universel], etc.

Rien de ce qui devient et acquiert ne pouvant être considéré par absolu, il faut des relations permettant la prédication relative arrivant des appréciations identificatrices de caractères, dans l'estimation de leur dimensions relatives. En effet, la mesure quantitative ne peut être opérée que relativement entre deux individuations manifestant un même caractère. D'où le préalable identificateur du même dans ce qu'on mesure. Depuis cette disposition, il est toujours possible de mettre en œuvre une proposition unaire définie par la forme 'x est ceci', si cette forme sous-entend l'opération binaire définie par «x possède plus ou moins de ceci en particulier que y», le second terme étant choisi pour étalon à distinguer le premier. Pour l'essentiel, il s'agit d'établir un rapport entre:

le sujet – tout 'étant' dont on parle et auquel se réfère des attributions: entités, individus, personnes, esprits, divinités...;

la copule – tout opérateur dont la fonction est de modaliser un rapport entre le sujet et son prédiqué;

le prédicat – pris dans les trois classes de variables attributives que sont nombres, sèmes et fonctions;

le comparatif – explicitant l'étalon de l'appréciation en référence.

On sait qu'aucune structure métamorphique ne peut manquer de différence à toute autre sous peine de n'être pas discriminable. Ce principe, qui exige la singularité d'être, d'avoir, ainsi que de faire, apparaît le fondement du principe d'individuation. L'individuation arrive en sorte que la réalité progresse d'une séparation

hétérogénéisatrice, et tel que le distingué dans l'individué reste fonctionnellement coordonné à son altérité.

Pour cause d'être, d'avoir et de faire relativement à leur altérité, les structures métamorphiques sont distinctes à partir d'un référendum spatiotemporel séparateur, une substrativité impartageable, et un donné existentiel au monde unique. Le principe de singularité attributive est connu avec les indiscernables de LEIBNIZ et son concept d'antitypie posant le caractère d'impénétrabilité des individuations entre elles. Avec ce dernier trait, nous avons la possibilité d'avoir un début de compréhension sur ce qui fait l'unicité existentielle, par rapport aux séparations des individuations d'être et d'avoir. Elle vient de ce que, depuis une position holiste, le concept d'antitypie qu'on applique aux individuations, a pour complément celui de l'intussusception disant que plusieurs existants coexistent en un existat commun.

Un exemple à faire ressortir l'idée de complémentarité entre l'intussusception en existence et l'antitypie en individuation d'être et d'avoir. Lorsque nous imprimons le chiffre '2' que voici, nous constituons une monade. En faisant cela nous inférons que ce chiffre-là a des attributions identiques communes, non seulement avec toute autre structure métamorphique de l'Univers, mais évidemment, aussi, avec la totalité des autres chiffres '2'. Pourtant, son être propre allant avec son individuation particulière provient, non pas de ces identités, mais à l'inverse des inidentités qui font qu'on ne saurait le confondre avec aucune autre individuation partageant sa nature. Analysant les éléments qui constituent ces différences d'individuation, nous discernons, d'abord, les attribués objectifs qui distinguent ce chiffre '2'. Il s'agit des éléments impartageables de son substrat et ceux de sa déixique (ici ou là, à un certain moment). Citons, comme exemple de ce qui fait son substrat, le papier et l'encre, et comme déixis particulière de son individuation, le lieu et le moment d'une relation singulière à son altérité d'être. C'est ce qui est à fonder les événements qui font connaître la manifestation propriative de ce cas particulier. Ensuite viennent des attributions spécifiques de la subjectivité depuis les éléments modaux qui sont à même de le confronter au monde depuis un rôle particulier l'insérant dans une instance performative.

Cela est fait de tout ce qui constitue la quiddité de ce '2' là en particulier, en tant que sa présence est contractuelle d'une raison d'être. Ce peut être, par exemple, la raison démonstrative de la présente proposition. Pour finir, il y aura des attributions suggestives qu'on peut invoquer depuis les vertus qui font la valeur d'être là de ce chiffre, relativement à sa raison d'advenir dans tel relationnel, et donc contractuellement à la finalité du propos tenu.

Peut-être que la réalité ne se limite pas à ces trois ordres de considération, peut-être est-elle encore plus que cela, mais pour nous elle s'y limite, en tant que notre présente nature n'a pas d'organisation susceptible de capter plus avant la complexité de la réalité. Donc l'être de ce chiffre '2' repose sur une structure qui, pour se trouver déterminée, a nécessité une opération déterminative, motivée par des déterminants.

Observons que l'identité attributive entre deux individuations entraîne qu'une différence déixique est à les départager; et que s'il y a partage de la même deixis (la même situation dans les coordonnées spatiotemporelles), c'est qu'une inidentité les distingue en au moins l'un des aspects contractuels de la réalité. Or l'opposé complémentaire de ce concept d'antitypie fait que par intussusception les existants (ils sont existés) coexistent dans l'inséparation de leur existat. Tout comme ce qui est finalisé pour avoir épuisé ses potentialités de perfectionnement, ils sont émancipés des limites et des relativités dans le temps et dans l'espace depuis une existence tenant à l'unicité du continuum d'immanence allant avec la condition de définitude subabsolue. À le saisir autrement, si deux corps sont identiquement substratés en substance, ils perdent leur individualité dès lors qu'ils sont transportés dans une même deixis. N'étant plus séparés par des différences, ils ne forment alors plus qu'un. Par contre, rien n'empêche qu'un mental, un esprit et un corps aient une deixis commune, pour cause d'individuations fondées sur des substrats différents.

2.15 SUR LA RELATIVITÉ DE NOS ATTRIBUTIONS

Dans le contexte d'un postulat moins restreint que celui qui motive l'activité scientifique réduite à la phénoménologie physique, nous pouvons faire l'hypothèse que la complexité de l'Univers est probablement immensément plus, dès lors que nous la considérons en rapport à ce qu'on en ignorera toujours, ou à ce qu'on n'en pourra jamais en expérimenter. Aussi, je voudrais refermer ce chapitre sur un trait qui ne manquera pas d'apparaître pertinent à une nouvelle communauté de chercheurs. À l'encontre des scientifiques montrant l'homme au sommet de la réalité, le regard de ces nouveaux chercheurs (nouveaux en ce qu'ils ne sont pas à isoler les manifestations substratives données à perception, de l'encours superstratif dont on peut avoir la clairvoyance depuis des aperceptions), pourra appréhender une dimension de l'être humain dans l'Univers, certainement plus vraisemblable que celle qui le situe au sommet de la pyramide des progressions, sur laquelle les doctrines néopositivistes le maintiennent artificiellement dès l'entrée de leurs présupposés.

Ces nouveaux chercheurs, tenant conséquemment la nature humaine entre des réalités substratives et des réalités superstratives, comprendront que cette situation médiane a des conséquences intellectuelles en tout point identiques à celles de **l'insecte xylophage qui a l'expérience sensible du bois de la charpente le nourrissant, sans pouvoir, aussi, connaître la charpente dans sa détermination qualitative et qualificative.**

La 'charpente' de l'Univers de même se pose en tant que des réalités contractuelles participent de fonctions cosmiques pouvant différer de celles qui impliquent le seul environnement anthropocentrique. J'entends montrer par cet exemple que l'information scientifique de la constitution objective du monde sera toujours insuffisante, puisque, ainsi que l'insecte xylophage, même à posséder une expérience exhaustive de la forme et des dimensions de l'Univers (de la répartition d'un contenu structurel et des caractéristiques fines de ce contenu), nous resterons ignorants de sa réalité superstrative. Autrement dit, nous connaissons encore le Cosmos en tant que 'nourriture' anthropomorphique, en relation à nos seuls

besoins, ni plus, ni moins, que des insectes qui habitent le bois d'une charpente.

La communauté scientifique peut être à terme informée du contenu substratif de l'Univers tout en ignorant la moindre fonction superstrative de ce même contenu, par le fait que cette fonction est à surdéterminer les actuelles préoccupations de l'humanité, et donc son niveau de participation. **Tant il est vrai qu'aucune expérience de la réalité n'apparaît pouvoir dépasser des implications participatives, en tant que la nutrition de la pensée définit le cadre de telles dépenses participatives.** Ce n'est donc vraisemblablement que depuis une implication endocosmique personnelle à chacun, que chacun peut espérer avoir la clairvoyance d'un élargissement du champ des réalités de l'Univers.

En aparté, cette disposition représente dans les querelles d'église, me semble-t-il, un moyen terme entre l'*analogia entis*, de la doctrine des catholiques, et sa contradiction tenue par les protestants. Je sais bien que cette remarque ne réunira pas les théologiens de ces dogmes qui n'en continueront pas moins de tenir leurs croyances au-dessus des raisons logiques qu'on peut invoquer à ce propos. Rappelons que le différend porte sur le fait de savoir si la connaissance de la surnature divine est possible depuis la simple nature humaine. Dire que l'on ne peut connaître des éléments d'une surnature que dans la mesure où l'être 'devient' *analogon* existentiel au reconnu de cette surnature, fait que les deux thèses, dogmatiquement opposées, se rejoignent en pratique, puisque, depuis l'expérience de ce qui constitue la première injonction divine de la grande majorité des religions «devenez parfait à mon image», la créature 'devient' justement *analogon* à son ascendance; mais cela, bien sûr, sans amalgame entre le principe d'invariance relevant d'un achèvement du perfectionnable, et le principe d'immanence du parfait par constitution originelle.

Cela dit, et afin de mieux apprécier les limitations de nos humaines capacités d'attribution, je voudrais montrer succinctement un aspect qui ne peut ressortir que dans la considération de deux variantes de ce qui affecte notre distribution attributive. Quand nous imaginons, puis réalisons des applications auxquelles nous conférons des valeurs, nous surajoutons des attributs aux matériaux

ainsi transformés. Telles sont les activités de l'ingénieur réalisant une machine, ou celles du jardinier réalisant de nouvelles variétés végétales. Ces activités-là sont qualificatives en ce sens qu'elles surajoutent aux propriétés déjà réalisées, de nouvelles propriétés répondant aux critères valoriels des investissements qualificateurs.

Or il semble bien que ce soit une expérience semblable qui fonde, comme variante, la **faculté réattributive** qu'on exerce vis-à-vis de la réalité; celle qui consiste à 'réfléchir' les propriétés, qualités et valeurs déterminées à l'échelle de l'Univers, nous trouvant confrontés aux événements de la réalité en instance de réalisation. Étant précisé en tant que je ne crois personnellement pas apriori en la génération spontanée de la réalisation progressive du monde depuis les seuls événements arrivant du hasard des rencontres de cause à effet, en raison de ce que mon expérience commune me montre, ici même, la possibilité que j'ai de participer volontairement à l'avènement de choses novatrices, d'une façon coordonnée au fait qu'aucune expérience n'est à montrer que des choses se produisent spontanément.

Qu'en est-il de cette faculté réattributive lorsqu'elle arrive entre les êtres issus d'une même culture? Si un technicien réalise un objet technique, par exemple un poste de radio, ou qu'un artiste réalise un objet d'art, par exemple un poème, alors les informations sur ces réalisations-là, lorsqu'elles sont le fait d'un observateur, recevront des réattributions proprioqualivalorielles qui comporteront plus ou moins de différences (des inidentités) par rapport aux attributions octroyées par leurs réalisateurs. Car l'être qui projette et qui effectue les manipulations transformatives appropriées à ce qu'il en attend, et l'être de la mesure du réalisé, pour peu que ce dernier entreprenne d'en procéder à l'estimation dans une communication inexhaustive au réalisateur, octroieront des attributs différents à la même chose, sauf hasard probabiliste. L'importance des inidentités, sauf hasard probabiliste, est alors à mesurer une différence entre le savoir-faire du réalisateur et le savoir-être-fait du témoin de la réalisation.

En sorte que les différences en des caractères particuliers, relativement aux sphères de la perception (les propriétés), de la conception (les qualités) et de la suggestion (les vertus),

effectuées sur un même objet entre agents d'un savoir-faire et agents d'un savoir-être-fait, ne peuvent être posées nulles qu'en un état achevé de leur monde; en ce que cet achèvement est sensé sanctionner l'instance des réticulations du système de leurs relations.

Face à un récepteur de radio, un homme primitif dont les idées et les idéaux n'auraient jamais été confrontés à notre présente culture, et cela malgré des informations sur l'objet réputées également tangibles (c'est-à-dire exprimant une perception phénoménique que nous considérerons identique à ce que peut être celle de l'expérimentateur scientifique à propos de l'Univers), sera-t-il en mesure de réattribuer à l'objet, les propriétés, les qualifications, ainsi que les vertus conférées à ce poste de radio par les techniciens qui en furent les réalisateurs? Certainement pas. L'évidence est si bien consensualisable que je n'insisterai pas. Car même à une moindre distanciation du relationnel, subsistent encore des nuances dans les réattributions entre penseurs d'une même culture. C'est donc en toute objectivité des savoirs formés, selon des expériences spécifiques, que l'insecte xylophage, confronté à des pièces ligneuses du carter habillant ce récepteur de radio, pour reprendre l'exemple précédent, sera en droit d'énoncer que les significations de cet événement-là concernent les réalités de ses préoccupations nutritives et s'y limitent.

On ne fait pas mieux en science. C'est depuis le principe de limitation de la réalité aux champs des actuelles préoccupations appropriatives spécifiques de l'instance de maturation humaine qu'on peut, depuis l'objectivation scientifique à propos des événements de l'Univers, déclarer que la réalité tangible du Cosmos se limite à ce que l'humanité est capable d'en exploiter. D'où l'on fera, en généralisant, l'hypothèse qu'un être dépassant de beaucoup le niveau actuel d'évolution humaine et qui, par conséquent, est censé se trouver animé par un {vouloir-savoir-pouvoir} plus universel, a une capacité réattributive pouvant surajouter même aux attributions octroyées par les inventeurs de l'objet qu'on vient de donner en exemple. Cela est possible si l'on entend que les travaux d'objectivation, de subjectivation et de suggestivation (travaux qui opèrent dans une instance performative

des libres déterminations personnelles) ont des niveaux d'entropie psychique diminuant en proportion des degrés de participation synergique à l'ensemble de l'Univers. Donc pas seulement en ce qui est des propriétés environnementales, mais également en ce qui est des qualifications réalisatrices et des vertus dans l'acte visant le finalitaire.

Aussi, entre ce qui conditionne la génésie des activités déterminatrices à l'Univers et ce qui conditionne, réflexivement, notre activité *re*-déterminatrice, apparaît-il sage de considérer que, depuis notre position intermédiaire dans la hiérarchie d'une complexification continue afférente à l'entière cosmique, nous agissons intellectuellement en cosmophages (à l'image de l'insecte xylophage). Ce qui est à permettre de nous faire prendre conscience d'un investissement anthropocentré concernant notre appréhension portant sur le fait de 'savoir les événements du monde' en raison d'une motivation humaine. Car si en cherchant les causes depuis l'examen des effets, on fait bien de la science, il ne s'agit pas d'une dépense gratuite. Elle arrive en vue produire des effets voulus tenant à la production qualifiée de causes déterminatrices: c'est de la technique. Il est évident que le savoir-faire et le savoir-être-fait sont deux faces d'une seule activité intellectuelle.

On rapporte que le Bouddha aurait dit qu'un char est composé d'éléments tels que roues, essieux, timon, coffre; en sorte que chacune des parties reste identifiable comme appartenant au char. Mais il est important de remarquer avec lui que ce qui fait être le char n'est pas dans l'identification de chaque partie qui le compose: elle est dans celle-ci à laquelle s'ajoute la raison d'une synergie des parties fondant les usages spécifiques de la composition. **Ce char étant élément constitutif de l'ensemblement 'Univers', il appert que chacune des parties de même identifiable comme élément de l'organisation cosmique reste sous-jacente aux raisons de l'Univers.**

D'un point de vue épistémologique, l'exemple qu'on évoque ici est à montrer que le principe de réflexion d'entendement s'apparente aux propriétés holographiques du laser. On sait que dans un hologramme optique, les éléments d'un cliché contiennent, chacun,

la totalité de l'image. C'est un peu comme une omniprésence du tout dans la multitude des parties individuées. Si nous remplaçons les éléments du cliché et l'image qu'ils contiennent, par les agents performatifs du savoir dans leur rapport à l'ensemble de la réalité, nous pouvons imaginer qu'une réticulation complètement achevée entre toutes les intellections individuées aboutira à la faculté d'unité attributive. Donc en concordance réattributive, au terme des instances d'acquisition du savoir, en tant que reflet psychique de l'achèvement de la réalité composée du Cosmos. À l'image des éléments dans l'hologramme, on peut supposer que tout agent de savoir sera au terme de l'organisation finalitaire du Cosmos constitutif d'un mental cosmique. Par contre, en référence à l'instance performative du Cosmos, chaque individuation tient de l'image argentique du procédé photographique par lequel chaque grain manifeste sa différence identitaire.

Afin de mieux apercevoir ce en quoi nos réflexions sur le monde varient d'une époque à l'autre, en projetant des attributions sur le réel en toute dépendance des motilités humaines, voici un exemple concret de l'évolution de nos réattributions. L'Antiquité se caractérise par l'apogée des pontifes régnant par droit divin, que soutenait l'autorité cléricale portée par des pratiques déjà plus ou moins superstitieuses accomplies dans le but de s'attirer des protections et bienfaits divins. À cette époque, pour qui observait le travail d'une ruche, il ne faisait aucun doute que les abeilles étaient assujetties par loi divine à servir l'homme promu roi de la création. L'ethnologie enseigne qu'en référence à ce temps-là on reconnaissait à des esprits, ou des divinités, le pouvoir d'imposer l'ordre du monde. D'où la logique disant dans les organisations tribales que c'est dans l'ordre des choses divines que les abeilles doivent fournir du miel aux hommes (les États conservent encore dans leur fondement quelque peu cette croyance vis-à-vis de ce qui se situe hors leurs frontières). Le savoir progressant dans le désanthropocentrement des coordonnées relatives de la raison des choses, une société d'abeilles vint à être décrite comme le modèle de société en lequel chacun des sujets combat et besogne au profit d'une royauté. C'était bien évidemment la description d'une ruche correspondant au temps de la gentilhommerie, en laquelle époque, le courage et l'honneur décidaient du rang social. Mais lisez

maintenant un livre d'apiculture datant de l'avènement des états républicains, eh bien, chacun des petits citoyens de ce monde modèle s'y trouve à remplir une tâche déterminée au profit de la communauté!

Aujourd'hui nos réattributions apicoles sont très objectives. Elles sont scientifiques, c'est-à-dire, certes, encore un peu mieux désanthropocentrées, mais seulement au niveau de l'orbe psychologique de nos seules préoccupations appropriatives. Nos réattributions sont tellement objectives, qu'on peut rendre compte de ce que tel geste de *l'apis mellifica* est provoqué par telle quantité de tel triglycéride insaturé, tandis que son inhibition l'est par une autre quantité d'acide hydroxy-9 décène-2 transoïque! Mais cela étant de la détermination des effets propriatifs, en vue de quel effet qualificatif et en raison de quelles valeurs d'action ce geste? Silence! Chercher à en savoir plus depuis ce qui gouverne le paradigme contemporain ne peut être présentement ressenti que comme une atteinte à la pureté de l'acte scientifique. Exactement comme les premiers propos scientifiques étaient à représenter l'affront insupportable fait à l'autorité théologique disant ce qu'il fallait penser de l'ordre des choses, encore au 16^e siècle. Que le monde tournât autour de la Terre, du temps de COPERNIC et de GALILÉE, était nécessaire afin de ne pas contredire la scolastique. Ce qui apparaît cocasse est qu'on peut semblablement avancer aujourd'hui en catimini que le monde se transforme étant animé par une dynamique d'ensemble; toutefois à la condition schizophrénique de ne pas déroger au dogme physicaliste fondé sur l'abstraction d'une nature spéciale de l'humanité. Comme observateur objectif, le scientifique peut rendre compte d'un monde séparé de lui-même. C'est à ce prix que l'humanité reste détentriche de toute qualification, comme de toute raison d'agir détachée de son appartenance à l'Univers, en sorte que la nature ne puisse se concevoir que comme résultat aveugle de cause à effet, dans l'exclusion de tout effet attendu.

Évidemment, il n'est pas scientifique de se poser de telles questions allant à l'encontre du nouvel ordre des choses instaurées par l'avènement des sciences. Il est donc déconsidérant de les aborder relativement aux paradigmes qui motivent notre époque. Fort bien!

Pourtant, on ne peut que constater que cet appréhension des seules propriétés qui sont à rendre compte de la nature n'apparaît pas différer, dans leur principe de choix, des estimations intellectives qui précéderent l'avènement scientifique. Autrement dit, les prédictions d'hier, comme celles d'aujourd'hui, sont toujours avancées en écho de nos **impulsions et mobiles** à caractériser la motilité humaine.¹⁹ Et comme tel, le savoir, même dans son amélioration scientifiquement méthodologique, reste encore l'effet de nos **recettes** à nous représenter efficacement la réalité directement en rapport avec nos souhaits. En tant que nos mobiles passent par des effets qualificatifs de réalisation, les recettes qui sont à permettre nos relations qualificatives au monde continueront de progresser en proportion de l'évolution de nos humaines déterminations.

Au présent repère des progressions de l'humanité, posons-nous la question de savoir si le produit physicochimique inhibant le mouvement de l'abeille ne représente pas un moyen, parmi d'autres possibles, en vue du résultat qualificatif de l'abeille à son environnement? Et dans ce cas, ce moyen, qui aboutit à qualifier une action, ne se justifie-t-il pas d'un effet attendu posé depuis une valeur d'action? Méditer sur le propos d'une connaissance du monde circonscrite aux étendues de nos motivations participatives passe assurément par *Le Théétète*, 152-a, b, de PLATON:

[...] SOCRATE – Eh bien! Est-ce qu'en quelque sorte il ne s'explique pas de la façon que voici: telles m'apparaissent à moi les choses, telles elles sont pour moi; telles elles t'apparaissent à toi, telles pour toi elles sont? Or, n'es-tu pas un homme et n'en suis-je pas un moi aussi?

THÉÉTÈTE – Effectivement, ce sont ses expressions.

SOCRATE – N'arrive-t-il pas qu'au souffle du même vent l'un de nous frissonne et non l'autre? Que le frisson chez celui-ci soit léger et fort chez celui-là?

19. Paul RICŒUR, dans *Philosophie de la volonté*, Aubier, 1950, fit suffisamment apparaître le mythe établi autour de l'indépendance du raisonnement. Il montra le lien entre la délibération du jugement intellectuel et les motivations humaines conscientes ou inconscientes dans la décision des conclusions de tout raisonnement pratique, ce qui dément dans l'activité de connaître, non pas le *cogito*, mais sa souveraineté.

THÉÉTÈTE – Ah! Je crois bien!

SOCRATE – Or, que dirons-nous alors de ce souffle de vent, envisagé tout seul et par rapport à lui-même? Qu'il est froid ou qu'il n'est pas froid? Ou bien en croirons-nous PROTAGORAS: qu'il est froid pour qui frissonne et ne l'est pas pour qui ne frissonne pas?

Il semble en être même de toutes les attributions au sensible. Est-ce qu'une chose est lourde de paraître telle au faible, ou légère parce qu'elle est dans la main du fort? Car, ne nous méprenons pas: un même vin peut paraître tantôt doux ou non doux de deux façons dit ARISTOTE. Soit que le vin ait changé par lui-même, soit que les conditions corporellement sensibles de celui qui boit le vin aient changées. Il est clair que, transposant cette condition dans le contexte de sa généralisation opérant non pas dans l'absolu, mais depuis des circonstances, le vécu onirique n'a pas moins de réalité pour le dormeur, qu'il n'en a depuis d'autres états conscients, dont est la conscience du vécu à l'état vigile. Être en pensée à Athènes a, en tant que réalité nouménale, pas moins de tangibilité que la réalité physiquement phénoménale d'être quelque part en Syrie depuis l'organisation locale d'atomes à substantialiser un corps physicochimiquement sensible.

Au reste, s'il fallait encore nous convaincre de la nécessité d'entrouvrir sur son champ du possible notre présente clôture épistémologique, ARISTOTE rapporte encore, en rapport aux disciples d'HÉRACLITE, que constater que tout de la nature se transforme, évolue, progresse ou régresse conduit à penser qu'on ne peut rien affirmer ou infirmer par absolu de la nature, puisque de celle-ci tout est changement. Dire d'une chose au moment où elle change, même très lentement, qu'elle est, ou qu'elle n'est pas, ne peut s'affirmer, car devenant, elle n'est déjà plus non-être, sans pouvoir être encore: elle ne peut que devenir. Et si une entité a ainsi possibilité de perdre à proportion de ce qu'elle est devenue, il faut bien que cette possibilité de changer en rapport à la possibilité inverse de devenir en vue d'être se pose en raison de son existence préalable en tant qu'engendrée par ce qui préexiste nécessairement aux possibilités de paraître en telle disposition ici et maintenant, ainsi qu'autrement ailleurs et en d'autres temps.

Vers la notion d'un tiers inclus

Une chose ne pouvant être, avoir ou faire que comme particularité individuante à son altérité de laquelle elle est relativement distinguée, la distribution attributive de caractères aux éléments du monde ne peut que suivre la même loi. L'erreur est d'en considérer l'existence indépendamment de l'instance performative de réalisation du monde. Dans ce qui va suivre, nous partons de la prémisse établissant le principe de la bivalence du thétiqque en rapport à des effets attendus, ce qu'on peut exprimer par :

Toute thématique apparait posséder un côté face indissociable d'un côté pile, tel qu'il ne semble pas que l'on puisse faire apparaitre à la conscience un aspect sans l'antinomie que représente son opposition complémentaire, et en sorte que l'aspect positif d'une signification relève d'un choix à caractériser des mobiles humains.

2.16 EN DEÇÀ ET AU DELÀ DU NIVEAU DE DISCRIMINATION SÉMANTIQUE

C'est en partant de cette prémisse qu'on peut se poser la question: quelle forme est susceptible de prendre le principe d'attribution en deçà du niveau thématique spécifique du travail mental et sous quelle forme une signification pourrait alors apparaitre au niveau surconscientiel? Par hypothèse, avançons le schéma d'une relation symétrique complétant le rapport du triangle connu:

thèse • antithèse → synthèse,

en sorte qu'on ait dans l'idée le rapport surdéterminateur partant d'une origine isomorphe des sémanticités (figure 2.16). On y

trouve l'expression du processus séquentiel de la suite phénoménique d'une croissance en savoir depuis le séquençement: puits endocosmique des idées-source en rapport à des motivations → prise de conscience mésocosmique en rapport au choix des moyens de focalisation à l'exocosme sur des discriminatifs propres à formaliser des significations couvrant le champ du recherché à des fins qualifiantes → possibilité d'une surconscientiaisation ultérieure des significations ainsi discriminées, pour investir la progression de nos mobiles à participer du monde.

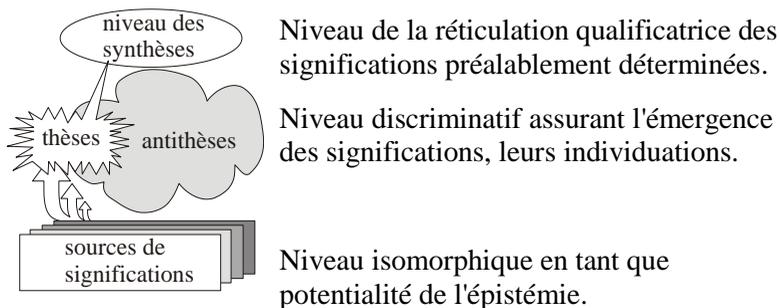


Fig. 2.16 les trois temps du parcours de la sémosis.

Une remarque s'impose, elle concerne le constat de ce qu'un tel schéma tend, en quelque sorte, à dépasser le principe de réflexion aristotélicienne du tiers exclu. Il importe toutefois de considérer que ce dépassement n'implique pas de modifier en quoi que ce soit la logique binaire [vrai /faux] spécifique des raisonnements qu'on applique aux objets d'un environnement exocosmiquement borné; mais que cette logique, faite en référence aux aspects particuliers des relations à notre altérité dans le continuum des multiplicités variatives d'être, d'avoir et de faire, **n'est pas forcément logique étant appliquée, aussi, à ce qui existe par absolu, infiniment et de façon immanente, au delà de l'interface mentale puisant son mobile dans un environnement endocosmique.**

L'idée qui gouverne l'instance d'une croissance des significations depuis une isomorphie originelle est une disposition qui a pour précurseur avec Nicolas De Cues qui exposa l'**existence** d'un lieu conciliant les opposés, par lequel «droite et cercle sont confondus en une même ligne dans l'infinité». En référence aux

indiscriminables dans l'infini,²⁰ des oppositions antinomiques du relativable peuvent faire pareillement place à des conditions unicitaires dans l'absolu.

Il n'apparaît en effet aucun paradoxe à affirmer les deux considérations opposées. Selon le principe d'exclusion, on pose que le fait de déclarer vraie l'identification d'une droite dans l'objet implique que soit fausse l'identité à la courbe, relativement à la même référence de l'objectivation considérée. Or intuitivement dans le continuum d'unicité existentielle {infini-immanent-absolu}, complémentaire du continuum des pluralisations {limitées, variatives, relatives} d'être, d'avoir et de faire, c'est le principe d'inclusion qui exige que: si se trouve vraie la déclaration 'droite', alors est simultanément vraie la déclaration 'courbe', **en même temps que toute autre considération relative**.

Il est évident que le travail mental, puisqu'il s'applique aux choses bornées et relatives de notre continuum, est essentiellement adapté à l'application d'un tiers exclu dans son appréhension analytique du contenu de l'exocosme. Mais cette évidence n'implique pas de nier que d'autres types de relations puissent être également vrais, relativement à un référentiel endocosmique de la réalité. Il apparaîtra donc à certains lecteurs que le processus sémadialytique du niveau mental de consciencialisation interfaçant des manifestations à l'exocosme reste impuissant à pénétrer la réalité endocosmique. En ce sens qu'aux investigations surconscientielles de la préhension des réalités endocosmiques, doit être interfacée la nature d'une organisation supramentale, à laquelle est certainement approprié un outil plus spécifique, susceptible de déboucher sur un jugement qui est d'une autre catégorie véricitaire que la simple alternative [vrai /faux] appliquée dans la logique du tiers exclu.

Aux fins de conforter notre opinion, avançons un autre aspect, celui de la représentation d'une continuité des transformations métamorphiques durant l'instance des devenir et des acquisitions au monde. Cette continuité induit à la conscience que la représentation d'une chose ne saurait être vraiment déclarée

20. L'infinité adimensionnelle de l'existence, comme source de l'indéfinie finité de ce qui est, a et se fait.

identique à cette chose, (ou qu'un objet ne saurait être vraiment déclaré identique à lui-même) qu'en référence à l'instant de l'examen qu'on en fait, c'est-à-dire que la vérité est seulement établie dans l'instant entre la représentation de la chose en référence et la chose du moment de la représentation. Sans cette précaution, il est en effet impossible de distinguer entre la notion concernant des états d'acquisition durant l'instance performative et le statut de compétence susceptible de remplacer ce qui se trouve investi en des préalables réalisateurs. Car le statut de compétence, en lequel une chose est censée être réflexivement identique à elle-même en tous moments de son extension dans le temps, implique qu'un état d'invariance succède, afin de correspondre au statut perfectionné, tel que la prédiction concerne des attributs propriatifs, qualificatifs et vertuels permanents, quand les attributions aux apparences d'être et d'avoir durant l'encours des transformations métamorphiques de perfectionnement participent de caractères performantiels spécifiques qui ne sont évidemment pas immuables, mais au contraire changent selon des circonstances mettant en coïncidence le devenir à des phases d'acquisition.

Un moyen de préciser ce qui est à distinguer la performance de la compétence consiste à rappeler ce que dit le sémanticien BOURLAND à propos de ce qu'avec le langage courant on avance constamment des prédicats abusivement absolus, à cause d'un emploi inapproprié du verbe 'être' qu'on applique aux relations environnementales: «Dès que vous réalisez que chaque fois que vous dites 'ceci est tel que cela', (étant appliqué à ce qui a possibilité de changer, même avec une très grande lenteur) vous mentez, alors vous vient l'idée de modifier votre langage...» Cette méprise dans l'insuffisance des discriminations sémantiques semble provenir de ce qu'on assimile le caractère de subsistance par subsistance dans l'apparence d'être, au caractère d'être par existence, c'est-à-dire de façon réellement invariante de l'existant. Considération qui ne manquera pas d'apparaître plus clairement au fur et à mesure qu'on apprendra à distinguer entre la réalité d'une *natura archetypa* potentialisatrice de réalisation et la réalité phénoménique contractuelle d'une *natura ectypa*, dans l'instance performative du monde.

C'est que, ce qui varie en ses parties propres et son tout subsiste, certes, et par conséquent **est relativement**, mais ne saurait à la fois répondre à ce *designum*-là et posséder aussi la possibilité de varier, étant distingué de l'un de ses états antécédents à l'un de ses états qui succèdent. Par conséquent, sauf réflexivité au même instant que celui de l'examen de la chose en référence, le principe d'identité, au sens strict, est inapplicable aux choses du continuum relatif et fini, pour autant que reste conjointe la notion d'une possibilité de varier. En sorte qu'on ne puisse appliquer le prédicat d'identité qu'à ce qui est et ce qui a subabsolument.²¹

À compléter cette disposition, on peut encore proposer que l'existant peut 'être' depuis des relations dans un statut de compétence et, simultanément, 'paraître être' depuis des relations relatives à des états de performance, puisqu'il semble qu'il n'y ait aucun contresens entre agir en un statut de compétence, en référence à certaines facultés, et agir en raison d'un devenir (en un état de performance), selon d'autres facultés. Nous tiendrons cette sorte comme subabsolue, après un simple jugement de la raison, en tant qu'elle résulte de contractualités vis-à-vis du statut final de compétence.

Spécifiquement à l'encours des performances –et dans le sens où la performance obéit au prédicat de variation orientée– sont déclarables inidentiques entre eux deux objets, tels que l'un succède à l'autre. Ils sont alors tout aussi distincts que deux objets appartenant chacun à des chaînes séparées d'événements. Ce qui peut être ainsi dit d'une suite d'objets peut l'être encore des sujets de l'intellection: c'est la différence entre deux séquences formant une suite de sujets conscients chez un seul, par rapport aux sujets formés entre des mentalités séparées.

Il apparaît évident que nous avons à concevoir des catégories d'attribution spécifiquement à des classes qui répondent aux états composant les transformations métamorphiques du réel. L'une de ces classes est concernée par la bipolarité antithésisatrice du jugement logique qu'on applique, dans la modalité d'apparence,

21. En référence à la subabsoluité, l'étant et l'ayant résultent de l'épuisement des possibilités de varier depuis des devenirs et des acquisitions, et surdéterminent alors ces instances.

aux choses de l'instance performative du monde. En sorte que l'on peut postuler que nos représentations, probablement valables restrictivement à cette application actualisatrice, restent insuffisantes dans une application aux circonstances d'un continuum de compétence. Un peu comme les lois de la relativité générale apparaissent mieux adaptées lorsqu'il s'agit de rendre compte de ce qui se passe en physique au delà d'une certaine vélocité, sans pour autant que les précédentes formules soient privées de pertinence, pour peu qu'on les utilise en deçà.

2.17 LA NOTION DU TIERS INCLUS

Je considérerais par conséquent les significations relatives spécifiques du continuum duquel on abstrait du sens selon un découpage identificateur, comme étant issues au niveau des relations cognitives en vue de produire la progression des dichotomies intellectuelles. Ces dichotomies sont qualifiantes spécifiquement aux relations des agents du savoir-faire à l'exocosme. Mais si nous portons un regard en profondeur introceptive, donc par-delà cet horizon restrictif, nous nous apercevons qu'un autre relationnel que le tiers exclu de nos attributions extraceptives est prévisible. Ce relationnel autre, alors complémentaire en ce qu'il concerne la recherche d'un tiers inclus, je l'aborderai en posant les définitions suivantes distinguant trois phases dans lesquelles seront désignées par 'T' les sujets thétiques et par 'non-T' les sujets antithétiques :

- **état antécédent**: non {T, non-T}. Ni l'un et ni l'autre, approprié à un contenu chaotique (qui est autre que néantaire), état indéfini et inconditionné, en tant que c'est de lui, comme source, qu'advient la possibilité de définir des relations conditionnelles;
- **instance actualisatrice**: oui {T, non-T}. L'un ou l'autre selon les aspects des relations actualisables qui révèlent en fonction des circonstances, tour à tour le côté pile ou le côté face, dans l'attribution des choses particulières à l'encours performatif;
- **instance contractuelle**: oui ou non {T • non-T}. Il s'agit ici de quelque chose de plus que la distinction de l'un séparé du rapport à l'autre, depuis l'opération sur les aspects particuliers de

l'un à l'autre, lorsque la direction des spécificités opérées se posent en référence à un statut ultérieur de compétence.

Durant l'instance performative, on considère la dissociation d'une bivalence entre la thèse et l'antithèse selon les aspects manifestés de tout individué à son altérité. Relativement à cette disposition, le constat d'individuation implique le principe de séparativité, quand la possibilité d'identification de l'individué, à l'aide des attributions particulières différenciantes, sous-entend l'incomplétude d'être, d'avoir et de faire, depuis l'expérience de caractères singuliers. Cela en sorte qu'à chaque entité métamorphique, certains prédicats soient applicables si les aspects antithétiques se trouvent exclus de la manifestation de la chose considérée. Ou, pour corolaire, le concept d'unicité existentielle complémentaire (inséparabilité) s'accompagne de la complétude qui représente conséquemment le statut d'inattributivité réduite à des cas particuliers: c'est l'exhaustion qui se trouve possédée.

Il n'apparaît faire aucun doute que l'application d'un prédicat au manifesté par une chose ou un être, implique la possibilité de la manifestation de son opposé, relativement à un autre moment manifesté dans la suite métamorphique de la chose ou de l'être considéré; **puisque ce qui va dans un sens peut toujours aller dans le sens opposé, pour peu qu'une impulsion, pour les choses, ou une détermination, pour les êtres, en change le cours.** C'est à ne pas omettre que la tension résultante apparaît de deux tensions opposées d'inégale grandeur, mais tel que les deux aspects existent dans la résultante manifestée. En sorte qu'on apparaîtra riche ou pauvre, beau ou laid, seulement depuis des relations dont les circonstanciels constituent la nature du mesuré aux événements environnementaux, non pas en raison de l'individué.

Mais au delà de cet encours des événements de la dynamique performative du monde, peut se concevoir le statut cinématique en lequel des supra-attributions sont immuables, en sorte que –la capacité de varier en fonction de relations contrariant le réalisé étant épuisée–, les choses et les êtres soient comme transparents aux sollicitations d'un milieu contraire. Comme si, depuis la synergie advenue, par exemple, entre les **apparences** de la

pauvreté et les **apparences** de la richesse, pouvait ressortir la notion d'un tiers inclusif propre à combiner l'antithèse au caractère tenu avec la thèse, en substituant aux sens premiers propres aux manifestations individuellement incomplètes depuis les alternances manifestées, quelque chose surdéterminant la relation des deux termes tenus séparément pendant l'instance des devenir et des acquisitions.

Les déductions qui font suite au senti, et par lesquelles on conçoit que tout dans la nature paraît changer, se perfectionner, s'organiser, s'unir, induisent l'idée d'une arborescence des attributions qui, d'un point de vue holiste, est propre à représenter la nature depuis une origine explorée dans le sens analytique à l'exocosme, que complète le sens synthétique à l'endocosme. Or, du synergiquement formé est censé ressortir plus que du simple rapprochement des sujets séparés par une quelconque distance les caractérisant. En sorte que toute considération investissant le principe du tiers exclu dans le sens déductif (ce qui a pour propriété d'accroître le champ des significations depuis des discriminants) trouve son épanouissement étant associée à la démarche complémentaire instaurant le tiers inclus depuis une progression dans le sens inductif du raisonnement.

Comme ce n'est que relativement à d'autres référentiels spécifiques de la manifestation matérielle qu'en physique l'activité des corps pourra être décrite relativement à celle d'autres corps, c'est de relations dans l'instance performative que notre activité apparaîtra, selon le cas du rapport au monde, relativement bonne ou mauvaise, véritable ou fausse, belle ou laide... Certes, en ce sens que nos manifestations ne peuvent être décrites que relativement entre agents performateurs d'un certain savoir-faire propriatif, qualificateur et vertuel. Cependant que, parallèlement au dépensé à l'exocosme dans le sens d'une singularisation attributive à la totalité individuée se trouvant en extension spatiale, arrive le temps d'une intensivité endocosmique en rapport au tout. C'est à considérer en sorte que la prédication de nos attributions aux réalisations extérieures, fondées sur le principe des antithésies, tienne sa source d'une dispersion infiniment éloignée du formalisme conscientiel, et

sa fin, en un statut d'union sans contradiction des choses cognoscibles.

Nous souvenant de l'idée développée au paragraphe 2.7 depuis la citation de Jules VERNE: «...les voleurs et les honnêtes gens, ceux qui font pendre et ceux qui se font pendre», nous apercevons l'illusion qu'il y a d'une assimilation de la nature de l'être à tel mouvement particulier, relativement à tel autre qui lui est contraire. Je veux dire par là que la mesure des vecteurs qualitatifs, depuis les directions relatives entre elles d'un certain **milieu clos**, n'apparaît pas être déterminante sans référence au vecteur qui est à considérer ce milieu-là borné dans la complémentaire existentielle. Sans quelque 'boussole' intérieure reliant nos interprétations du manifesté en milieu clos dans l'exocosme, l'ouverture sur ce qui surdétermine l'investissement actuariel est à chercher l'apex d'une fin des antagonismes entre tout milieu fermé. Statut identifiant non plus les manifestations des choses et des êtres relativement à leur altérité de choses et d'êtres en opposition, mais choses et êtres en une unicité permettant leur inclusion identitaire d'ensemble dans l'altérité encore exclue.

Lors de l'instance performative régie par des apparences particulières d'être, on apparaît singulièrement comme ceci ou comme cela, en raison d'un non-être simultané, donc par défaut d'universalité. Mais ne donnons pas dans le travers d'entendre qu'il faille être aussi bon que mauvais, ainsi que toute autre opposition à viser une complétude, car de ces apparences particulières d'être, manifestées aux sens et à l'observation, rien n'est à décider d'un état vériditaire à propos de ce qui est en réalité. Il est aisé de montrer que se situe là l'erreur du positiviste pour qui le juste est celui qui **manifeste** la justice. Choissant ce qui apparaît aux sens il peut être trompé depuis des dispositions intérieures, ou des déterminations contraires aux apparences. C'est à faire que celui qui manifeste tel caractère depuis une intention cachée peut être jugé sous un éclairage contraire faisant qu'on le créditera de l'opposé du tenu pour intentionnellement en cours de détermination par lui.

Il m'apparaît très important de saisir que durant l'instance performative de l'Univers, les attributions tenant aux transformations

métamorphiques de son contenu sont phénoménologiques, et ne mettent conséquemment en lumière que les vecteurs de l'activité entre les choses, entre les êtres, ou entre les êtres et les choses. Elles ne désignent pas ce qui a une existence propre, ni même la réalité acquise aux choses, ou qui est en devenir chez les êtres, mais seulement la nature de leurs rapports. Ceci est à dire que ces rapports restent une spécificité des états réactifs qui ne peuvent que renseigner indirectement sur les caractères particuliers qui sont à rendre compte des performances dans les instances considérées.

En fait, c'est cette disposition constitue toute la différence entre les attributions qui sont posées par rapport à des moyens, et celles qu'on octroie relativement à des fins. La vérité, la beauté, le bien faire se conçoivent pour indiquer la direction des fins; en ce que ces caractères se posent comme identificateurs des vecteurs propres à montrer une direction idéale et visant par conséquent des buts perfectionnés. Par rapport à ces termes, l'honnêteté et son contraire apparaissent comme des moyens, en ce sens que de nouveaux prédicats semblent possibles au delà du palier de ces réalisations-là. Mais, dans les deux cas, ce n'est qu'en dépassant nos propres investissements **relatifs** qu'il peut nous apparaître quelque chose d'autre à même de s'y substituer comme support de la compétence finalitaire d'être et d'avoir. Disposition que l'on considère en tant que **ce quelque chose se situe au delà de la polarisation circonstancielle des antinomies reconduites dans la subsistance des éléments qui sont réciproquement en relation performative**. L'idée n'est pas nouvelle. Elle transparait déjà implicitement dans le texte mettant en scène un SOCRATE enfant, de la manière que voici:

SOCRATE – maman, y a-t-il des célibataires mariés ?

La mère de SOCRATE – non !

SOCRATE – alors un célibataire ne peut pas se marier ?

La mère – au contraire, mais quand il est marié, il n'est plus célibataire.

SOCRATE – mais pourquoi, maman ?

La mère – c'est la loi...

À ne pas faire l'amalgame entre les êtres et leurs relations, ce dialogue place dans la pensée de SOCRATE l'idée de l'expérience de

l'homme marié se surajoutant à celle du célibataire. En sorte qu'un terme, approprié à tenir la signification reliant les deux opposés, est prédicable au même titre que les deux termes appliqués séparément, c'est-à-dire, certes, encore circonstancielle, mais en référence au rapport surdéterminant la séparation des deux premiers à en permettre la possibilité. Cependant que la pensée de sa mère s'arrête aux lois de la logique du tiers exclu, logique qui entend qu'on ne peut considérer à la fois l'investissement de l'une et de l'autre des oppositions d'une antinomie.

C'est précisément à cette disposition qu'il est possible de faire coexister deux aspects dans une même pensée qui est à surdéterminer un moyen en vue d'une fin, si cette pensée, quittant l'emprise du manifesté, se relie à un complément surconscientiel de compréhension. En toute logique sémiotique, peut-on vraiment être savant sans avoir épuisé la faculté d'apprendre? C'est qu'on peut considérer ici quelque chose d'apparentable à ce qui posa problème à SOCRATE enfant: ou bien on est savant et non-étudiant, pour cause d'avoir épuisé les potentialités d'apprendre, ou bien on a encore la faculté d'apprendre, n'ayant pas épuisé les sujets du savoir, et l'on ne peut être alors en même temps savant. D'évidence, la réponse est donc double, selon qu'on regarde en arrière par complaisance à l'effectué, ou devant, dans l'examen des possibilités.

Relativement à l'instance performative de soi dans le monde, nous pouvons passer à volonté de l'un à l'autre de ces statuts déclarés *de jure*, donc réapparaître célibataire en cessant la condition maritale, ou étudiant, à ne plus être savant, s'il s'agit **d'attributions relatives, et non pas absolues, donc appliquées circonstancielle selon des moyens réalisateurs. Elles sont alors énonçables aussi *de facto* relativement à la diversification quasi indéfinie des états spécifiques de la complexification d'une activité performative.** Mais c'est à la condition de considérer une autre dimension, celle allant avec la sémasynthèse, en ce que les oppositions thématiques sont encore simultanément prédicables en référence aux caractères invariables d'être et d'avoir de façon compétente, auxquels devenir et acquisitions sont contractuels.

Depuis l'examen des déclarations de vérité et de fausseté, convenons que la logique binaire reste le moyen de lever les indéterminations dans l'expérience des apparences extraceptives en des devenirs et des acquisitions. L'alternative logique s'appuie dans ce cas sur la notion de tiers exclu. Mais nous possédons aussi la faculté naissante de surajouter à ce moyen spécifique d'une expérience extraceptive du manifesté, le jugement dont la structure est mieux appropriée à l'expérience introceptive de ce qui est susceptible de surdéterminer les états métamorphiquement réalisés de la réalité. Car, dans l'encours des performances au monde qui devient et acquiert, quelque chose peut être :

- **déterminé**, c'est-à-dire métamorphiquement réalisé;
- **ce qui est en cours de détermination** depuis des modalités déterminatrices;
- **potentiel**, comme prodétermination autorisant la possibilité d'advenir;
- **virtuel**, comme contingence au potentialisé dans l'encours réalisateur.

Considérons l'ensemble de ces aspects relativement au sens de la progression des transformations qualificatrices des réalisations mentales, et développons l'appareil que voici : soit 'd', le *designum* d'un caractère minimal octroyable positivement à un objet-événement affectant notre sensibilité à cause de la perception qu'on en a dans le moment identificateur du manifesté. À cet objet, nous attribuons des propriétés, en tant que ces propriétés sont propres à identifier ce qui est **d'espèce déterminée** pour cause de répondre à des déterminismes. Observons que vis-à-vis du principe de conservation, les accidents de l'objet à son environnement représentent ce qui s'oppose, ou bien favorise, la maintenance en l'état. Il ne s'agit que du processus de maintenance métamorphique des états du réalisé. En sorte que pour exprimer ce qui se passe, on ait besoin de l'image symétrique à la thèse 'd' en tant que *designum* de ce qui reste susceptible de s'opposer à 'd'. Symbolisons le terme antithétique 'b' comme représentant graphiquement le reflet symétrique de 'd', et souvenons-nous de la représentation de KANT, déjà évoquée, disant que : « d'une manière générale, la suppression de la conséquence d'un principe positif exige toujours aussi un

principe positif. Soit un principe quelconque 'p', la conséquence ne peut être zéro que dans la mesure où il existe un principe actif opposé, c'est-à-dire quelque chose de véritablement positif qui est opposé au premier: $(-p) + (+p) = 0$ ». Selon les vitesses relatives, on interprètera identiquement les mouvements relatifs entre deux mobiles allant dans un même sens et ceux allant en sens opposé l'un à l'autre, si le référentiel de la relation est l'un ou l'autre des mobiles. Et c'est encore depuis la même relation que deux forces peuvent être interprétées comme se trouvant opposées entre elles.

Ceci étant du principe d'opposition depuis des contradictions, on en distinguera la complémentaire avec le principe de contractualisation, c'est-à-dire en sorte que quelque chose de positif advienne d'un rapport contractuel qui ajoute l'effet synergique à la somme des interactions locales entre éléments séparés. Pour le comprendre plus aisément, il suffit d'illustrer la disposition en considérant que la dégradation de la matière vers des états d'énergie libre a pour effet de diminuer les propriétés matérielles du milieu. Mais lorsqu'augmente l'énergie libre, les propriétés de la matière étant moindres, réciproquement, du fait des transformations réversibles dans le domaine, ce sont des états métamorphiques nouveaux qui sont réalisables relativement à des circonstances appropriées révélant de nouvelles propriétés à l'environnement. Or dans ces circonstances phénoménologiques, le contenu reste invariant en existence: ce qui change sont les états qui sont à réaliser des choses métamorphiquement nouvelles. C'est bien dans le respect du principe de conservation que des propriétés advenues peuvent alors rétrograder à des conditions antérieures, comme de nouvelles peuvent apparaître.

En fait, il n'apparaît pas possible de concevoir une propriété autrement que depuis des rapports contractuels entre entités pouvant interagir. Ce que l'on identifie dans ce qui se trouve manifesté aux sens n'est pas ce qui est, mais le rapport qui apparaît relativement aux maintenances entre parties qui participent d'une performance en devenir ainsi qu'en acquisition. Cela est à dire que, spécifiquement au continuum des performances, une chose reste conditionnée à être quelque chose, ou à posséder ceci et cela, en raison de relations qui pourront être soit contractuelles, soit

contradictoires, si dans un continuum des compétences se situent les individuations qui sont et ont en soi en formant l'unité d'un tout, donc à ne pouvoir varier avec toute espèce de relation, ou en dépit de toutes interférences contraires.

Relativement au rapport entre objets des événements physiques en interférence avec des agents cognitifs, on concevra que la signification identificatrice de l'élémentarisé advient comme effet qualitatif, depuis la rencontre des rapports propriatifs environnementaux. Une thèse quelconque peut de cela se définir comme l'expression rendant compte du mixte instauré entre un milieu déterminé (les propriétés physiques) et un milieu déterminatif (les qualifications psychiques), depuis des qualités auxquelles sont sous-jacentes des propriétés. En sorte que ce soit bien de la faculté qualificatrice de l'agent d'un savoir-faire, de façon conjointe d'un savoir-être-fait, qu'arrive ce type de relation qualitative à l'environnement; relation spécifique des surcroits de détermination. Il est censé assurer le passage au réalisé depuis un principe de transformation fondé sur des potentialités propriatives. Par hypothèse de cette disposition, toute propriété rencontrée dans la nature, si elle ne vient pas par hasard de cause à effet, résulte complémentirement d'un travail qualificatif. Notons cependant que ce résultat qualificatif peut n'être pas le résultat d'une action directe, en ce qu'il peut encore advenir en tant que factitivité (faire faire en sorte que telle chose arrive).

Tout comme il est possible de montrer que l'antithèse configure l'ensemble des significations desquelles le signifié dans la thèse se trouve distingué, nous sommes en droit de considérer l'expression du niveau antérieur d'indétermination, en tant qu'il est celui en lequel la réalité se trouve en un état antérieurisant la ségrégation antinomique des sens par l'agent articulant un savoir-faire à un savoir-être-fait.

Ces choses étant précisées, choisissons maintenant de symboliser la classe contenant les signifiés des deux termes oppositifs d'une propriété, soit $\{d, b\}$, tel que la complémentaire puisse s'écrire $\{\bar{d}, \bar{b}\}$. Ce niveau surdéterminatif de l'attributif qualificatif s'écrit alors: $\{d, b, \bar{d}, \bar{b}\}$. Il représente le contenu de ce qui est sémantiquement insécable, ou bien ce qui, étant sécable, se trouve

en l'état inséqué. Ce niveau-là se prête aussi à sémantisation **étant autre chose que le thétiq**ue séparé de l'**antithétique** spécifique du domaine de l'activité épistémique. En sorte que le contenu d'un tel niveau puisse être considéré dans un rapport rendant compte de l'existence d'une réalité surdéterminatrice du qualifié en des états d'être et d'avoir, c'est-à-dire en sorte que l'on puisse concevoir un préalable isosémantique à ce qui est donné à disposition de la ségrégation qualificatrice, et tel que le résultat correspondant à l'état du qualitativement partitionné puisse se prêter à synthèse sursignifiante. Ce niveau sémanalytique servant les identifications est alors contractuel de la fonction surdéterminant cette activité mentale allant avec une sémasynthèse complémentaire. C'est à ne pas perdre de vue que la fonction afférente au choix des moyens tient au fait de décider des modalités de réalisation du potentialisé. Choix des moyens tenant aux occasions allant avec les états du préalablement effectué, et comme suite métamorphique investissant des 'à réaliser', en des réalisations qualifiées, dont les résultats attendus sont de l'ordre du propriativé.

Afin d'en illustrer l'approche, choisissons comme exemple un concept usuel, celui qui est à considérer la symétrie **propriative** {mâle, femelle}. En tant que résultante opérée depuis le produit cartésien de ces deux termes oppositifs et complémentaires entre eux, existe, ainsi qu'entre toute paire hétérogamique semblable, une relation tensorielle d'où surgit un effet propriatif. Dans le cas présent, cet effet est signifiant comme moyen d'assurer la persistance de la vie passant par les individuations du vivant (pas la vie possédée puisque le principe de génération est dans ce cas sans objet, mais la vie performative transitant entre vivants individuellement mortels). Il est clair que le concept des aspects générateurs de propriétés [mâle, femelle] est subsumable par l'attribution **qualitative** que représente le prédicat de sexualité. En sorte que l'idée qualificatrice du prédicat de sexualité opère la synthèse des propriétés hétérogamiques {mâle • femelle}. Ceci dit dans un sens apparentable à faire que la propriété de la radiation lumineuse dont la longueur d'onde avoisine 400 nm induit physiologiquement le violet, comme résultat qualitatif.

En tenant cette disposition, l'antithèse au signifié sexuel n'apparaît pas en rapport avec la classe vide, **mais avec la classe des sémanticités seulement vide de ce qu'on tient avec la thèse.** Autrement dit, comme dispositif propre à le discriminer de tout autre attribut qualitatif, épistémologiquement clos dans le champ des sémantisables. En sorte que l'ensemble des significations, moins le caractère sexuel, fasse apparaître le rapport de la thèse à l'antithèse, **comme la relation de ce qui est même par rapport à ce qui est autre.** Plus précisément, c'est afin d'avoir son individuation propre à l'intérieur du clôturé épistémique, qu'il faut qu'apparaisse la différence antithétique à cela qu'on vient de partitionner dans l'univers des potentialités sémantiques; disposition que nous communiquons la figure 2.17.

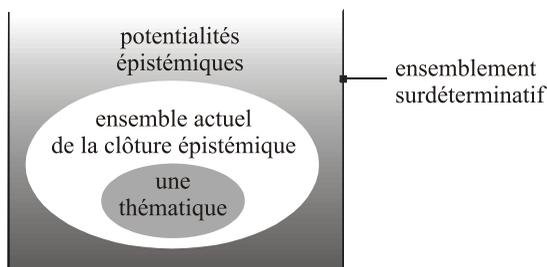
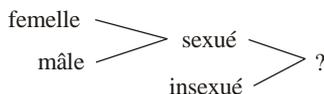


Fig. 2.17 diagramme de VENN de l'ensemble surdéterminatif d'une actualisation épistémique.

Considérant cet ensemble au niveau des potentialités sémantiques, nous concevons qu'on puisse opérer un nouveau statut fonctionnel en lequel la thèse se trouve à l'état inséparable de sa complémentaire antithétique. Cela, en sorte que, depuis l'état 'réfléchi' de ce contenu sur le miroir mental, puisse advenir la ségrégation qualitative propre au travail de la pensée. D'où le schéma connectif qui suit, relativement à l'évocation du précédent exemple :



Avec les conditions :

{**d**}, {**b**}, la conscience perceptuelle du signifiant **propriatif**, en tant que constat de ce que la vie persiste au delà de la durée

individuelle, c'est-à-dire comprendre la complémentation {mâle} /{femelle} particulière à la fonction reproductrice, et que l'on conçoit comme moyen de contrebalancer l'éphémérité des individuations biologiques;

{d, b}, { \bar{d} , \bar{b} }, conscience intellectuelle subordonnant les attributions mâle et femelle au signifiant **qualificatif** du sexué, s'opposant à l'insexué;

{d, b, \bar{d} , \bar{b} }, comme état préconscient, ou d'aperceptivement surconscientiel d'un principe de continuité surindividuelle, nécessitant un attributif ultrasexuel pouvant, par exemple, assortir la vie à la survie, étant susceptible de répondre à la fonction actante représentant la synthèse du sexué à l'insexué.

Qu'on réfléchisse bien à l'incidence de cette disposition dans la discipline psychologique. Elle pose rationnellement la **production du sens** depuis des transferts et des transformations propres au domaine psychique, dans le respect du principe généralisé de conservation, principe dont la fécondité est éminemment reconnue en physique.

Entre thèses et antithèses on conçoit ainsi des transferts et des transformations explicitant les formalisations du pensé, transformations données pour être **tangibles de par des effets particuliers (ils sont qualificatifs) advenant à la suite des événements mentaux**, exactement comme les réalités physiques sont données pour être tangibles depuis des effets propriatifs particuliers aux événements de la corporéisation diversifiée dans la matière. Cette tentative d'interprétation du statut de l'individuation sémiotique comme ne pouvant advenir en soi et en toute indépendance, pose la condition d'ecceité du contenu épistémique –d'une façon légitimée par l'application de la théorie des ensembles au domaine de la sémiotique–, même si l'inépuisable contenu de cette complémentaire reste encore sans signification actualisable au niveau du clôturé par la conscience mentale. Exactement comme aux choses nombrées nous avons une suite indéfinie du nombrable, c'est un champ inépuisable de sémantisation qui suit un état de sémantisation particulier advenant des relativisations dans les relations.

Les considérations susdites qui sont spécifiques de l'instance performative, pose la condition de sémantisation dans le seul rapport psychophysique en référence aux trois aspects contractuels de la réalisation de l'Univers (le physique, le psychique et le spirituel). C'est dans ce cadre que nous en userons pour tenter de saisir ce qui est susceptible de dépasser le rapport entre l'expérience extracéptive des états métamorphiques d'une réalité en cours de réalisation (savoir ce qui est fait) et le savoir-faire qualificateur. Pour l'essentiel, maintenant que ce niveau psychosomatique est suffisamment bien coordonné, arrive la possibilité d'une fonction psychospirituelle encore latente à surdéterminer les organisations sous-jacentes. Examinons son moyen.

Le statut originel et inconditionné d'existence sémantique, en tant qu'état nomothétique du sémantisable, se pose tel que ce niveau originel passant par une instance discriminative soit investissable dans le processus d'individuation formant les rapports possibles entre les sens discriminés. L'existence inconditionnée du domaine sémantique apparaît seulement à l'origine du processus de variation opéré depuis des distinctions attributives au niveau de l'hétérogénéisation des attributions. Le résultat du travail qualificateur surajoute donc à l'expression d'un isomorphisme originel des sens. Ceci étant d'une sémanalyse indéfiniment poursuivable depuis une source inépuisable dans l'isomorphie du sens, la pragmatique des contractualités procédant de la complexification dans l'arrangement des sens ouvre sur un domaine surconscientiel. Il opère l'alchimie de l'investissement des valeurs d'agir depuis la sémasynthèse des qualitativités.

Du point de vue fonctionnel, nous avons déjà défini le principe de valeur comme ce qui vectorialise le séquençement des mouvements de la pensée, en tant que le champ du pensé au niveau mental d'intellection reste spécifique des modalités déterminatrices d'une expérience qualificationnelle. Disposition qui présuppose un domaine en lequel l'action investit des **valeurs de relation** qualifiantes, se posant comme source vectorialisatrice du processus sémiotisateur. Depuis les opérations effectuées entre les trois sortes contractuelles de détermination (le déterminant depuis le critère de

valorité, la modalité déterminatrice depuis le critère qualificationnel, le déterminé depuis le critère propriatif) ressortent des rapports que l'on peut saisir comme une continuité, ou comme étant issus d'un même tronc fait de la réalité sémantique. En sorte qu'on puisse impliquer le supra-sens d'un niveau vertuel d'être et d'avoir, coïncidant à l'investissement de l'activité qualifiante, si l'activité qualifiante procède elle-même comme moyen de devenir à partir de son investissement au niveau des acquisitions propriatives.

Des rapports différenciateurs posés comme les éléments d'une continuité signifiante issue du tronc sémantique sont donc susceptibles de ressortir d'opérations effectuées entre les trois sortes contractuelles de détermination, c'est-à-dire en sorte que soit combiné, synthétisé, ce qui relie une vertu actorielle à son investissement dans le significativement qualificateur, en tant que le domaine du signifiant soit de même relié qualificativement à la propriativisation du réalisé. Notons de nouveau que ces aspects spécifiques du continuum des performances peuvent n'être pas exhaustifs. Ils représentent, peut-être, seulement ce qui est présentement à portée opératoire de l'actuel niveau de conscientisation de la personne humaine.

Un exemple du dispositif qu'on vient de poser peut être aperçu depuis les analogues relatifs à l'état de santé. On sait que la santé passe par l'activité. Quelque chose est cause de santé. Ce pourra être une certaine médecine donnant la santé, ou bien une prudence allant avec la qualité de vie. La cause dépend à ce niveau de propriétés. Pour monter d'un cran, celui du niveau qualificateur des significations depuis des causes qualitatives, il faudra au moins un signe de santé. Il pourra venir de l'examen des urines. Mais il reste sous-entendu que c'est untel qui est déclaré sain, comme sujet du prédicat de santé. Et pourquoi l'est-il sinon comme cause exemplaire inhérente au sujet, et finalement recherchée en raison des vertus auxquelles répondent la valeur des effets formellement attendus avec le prédicat de santé appliqué à untel? Causes propriatives, qualificatives et valorielles, dénotent ainsi des relations entre codomaines contractuels de réalité. C'est la raison pour laquelle ils désignent également des modes, et non des

espèces dans la classification des innombrables individuations possibles des choses et des êtres.

C'est du rapport entre les mots, d'un système de nomination relatif aux choses et aux êtres, qu'arrivent les sens distinguant par discrimination les espèces; mais ce sont des analogies qu'arrive l'entendement de ce qui dénote des relations. On use habituellement des analogies à produire du sens, à la manière des proportions dans le rapport aux grandeurs. Il y a l'analogie visant l'inégalité, par laquelle une différence de sens peut ressortir de l'identité des relations, ainsi que l'analogie d'attribution, et celle de proportion. Tentons de dépasser cette application usuelle depuis l'entendement de ce qui dénote l'ensemblement de ces types de relations.

Ce que l'on désigne comme étant du domaine des réactions entre corps fait référence à une identité de rapports, dans une inégalité des individuations auxquelles s'appliquent les termes: atomes, planètes, cailloux, animaux... Les logiciens qui considèrent de telles individuations par la substance les diront univoques, et les philosophes qui en considèrent en relation à leur essence les rapporteront pour être équivoques. Pour cause d'inexhaustion de sens, tout mot est de près ou de loin de ce type, puisque d'applicabilité multiple et relative, depuis de nombreux rapports de subsumption à considérer l'inséparation des modes (ils sont relatifs entre eux) pour l'ensemble des séparations de l'individué. Ce qui fait que le signifié, tout en devant rester invariant dans le terme sous peine d'incommunicabilité, consiste de fait en des analogues d'attribution variant en proportion de ce qu'on examine dans l'application. Nous l'avons vu à distinguer le signe de santé par l'examen des urines en référence aux propriétés d'une médecine qu'on applique à untel, de sa valeur créditée au prédicat de santé pour raison vertuelle. En fait, seule la santé dans le sujet est prédiquée formellement, quand d'autres évocations le sont de façon extrinsèque en raison du seuil de relation dénominant des considérations en rapport avec la santé. L'identité du sens subsiste ainsi à une diversité d'effets depuis le senti.

Avec l'analogie de proportion, il ne s'agit pas du rapport de grandeurs de l'application des nombres, mais d'un échelonnage

considérant plusieurs niveaux d'ordre jusqu'à plénitude de sens. Exemple: voir par l'organe des yeux et regarder par la pensée. La pensée présente une chose à la faculté animatrice de l'âme, comme les yeux du corps le font à la capacité d'animation de la psyché.

C'est dans ce cadre qu'un statut d'inconditionnalité qualitative, en deçà duquel une dérivation sémantisatrice tentée ne donne pas la thématique d'un sens particulier, s'impose intuitivement comme borne indépassable. Nous sommes intellectuellement induits à considérer un seuil, pour ce qui se prête à transformation dans le domaine des sémantisations, sur lequel appuyer notre compréhension métaphysique d'une expérience personnalisable de l'existence, mais un seuil analytiquement inactualisable. À l'opposé, la conformation de notre mentalité reposant sur le quasi constat d'une faculté attributive opérant par discrimination, suppose qu'en avant de cette faculté se situe encore la considération d'un niveau d'aboutissement complétant le niveau discriminatif atteint, et en lequel niveau, les antériorités de la discrimination attributive se retrouvent en l'état synthétisé depuis des opérations synergiques opérées entre des sens préalablement différenciés. Lequel état est censé coïncider à la réalisation d'une faculté complémentaire, c'est-à-dire tel que cette nouvelle faculté-là coopère à la clairvoyance de ce qui 'est' unicitaire, au côté de ce qui 'est posé' par discrimination depuis le travail de la fonction mentale appliquée au contenu isomorphe des sémanticités. **Mais notre appréhension spécifique du travail de ségrégation mentale ne saurait se trouver approprié à la conscience des fractions sans l'incomplétude d'être, d'avoir et de faire allant avec l'examen des segments de la réalité métamorphique tenant aux pluralités dans le principe d'individuation, et de plus saisir dans le même temps son antinomie, que représente le principe complémentaire d'unicité existentielle *in extenso*.**

Étant donné notre continuum des pluralisations relatives d'être, d'avoir et de faire, en lequel certaines choses peuvent être produites, ou peuvent ne pas l'être, advenir, comme ne pas advenir, être ceci et cela de particulier, nous ne pouvons avoir l'expérience, aussi, du continuum absolu, en lequel une chose est censée se

présenter unicitairement dans son intégralité et à ne pas pouvoir ne pas être.

Pour l'avènement d'une conscience progressant vers l'un des niveaux susceptibles de stratifier la réalité en direction de l'absolu, le travail mental ne suffit plus. L'impossibilité d'être concrètement concerné par des réalités autres que relatives cernées dans le seul fonctionnement sémadialytique du mental, implique d'admettre, a priori, la clairvoyance introspective de ce qui est susceptible de transcender cette présente condition de progression à l'univers des possibles, aux fins d'entendre la réalité d'une surnature endocosmique. Il semble, en effet, qu'aucune opération antinomique de la pensée (puisque son produit consiste à distinguer un attribut en particulier d'un état sémantiquement isomorphe) n'apparaisse applicable, vraiment, au caractère complémentaire d'une holicité unicitaire d'existence. Si la pensée fonctionne en confrontant des discriminés réalisés, c'est-à-dire si la pensée articule entre des choses des significations partielles de relation, alors le penseur reste, semble-t-il, impuissant à saisir aussi, depuis les investissements opérés intellectuellement, la réalité du domaine qui subsume son intellection puisque celle-ci reste au niveau de la nature du mixte psychosomatique à permettre l'appréhension mental depuis une incomplétude.

Même un moyen sémasynthétique du travail supramental apparaît vraisemblablement inapte à aborder **significativement** la condition unicitaire d'existence, pour cause de ce qu'en l'absence de toute divergence, l'activité synergique de la pensée resterait sans effet. Le produit de la sémasynthèse débouche seulement, semble-t-il, sur la clairvoyance des valeurs ayant le pouvoir de communiquer les vecteurs de nos qualifications. En effet, au plan mental, le premier niveau de compréhension est inévitablement discriminateur. Or la relation entre deux discriminés ne peut que générer des faits de même espèce. Autrement dit, des ségrégations sémantiques ne peuvent encore que produire des relations significantes bornées, issues des discriminés antécédents.

Notons que les opérations de sémadialyse²² du domaine sémanalytique impliquent la notion d'un isomorphisme sémantique autorisant le principe de séparation radicaire des antinomies qui sont intellectuellement aspectées. En cette disposition, le statut holosémique, de la fonction censée surdéterminer le travail qualificatif, se fonde sur le principe de potentialité sémiotique. Principe qui permet la production des identifiants sémantiques par le moyen des discriminations appropriées depuis un contenant ni nul, ni plénier, mais parcellaire. Autrement dit, l'eidétique de la représentation mentale du réel doit avoir pour borne supérieure un contenu *in extenso* inactualisable, source des essences individuatrices, en sorte que l'eidos, s'appuie sur chacune des idées, pour opérer la combinaison à d'autres restant sans terme depuis des relations à de nouvelles idées surdéterminant les précédents états eidétiques. D'où la notion de borne **actuelle**, avec continuité **potentielle**, depuis:

- d'une part, l'ensemble des morphèmes (les unités minimales de sens du travail sémanalytique), et d'autre part, l'ensemble de la sémasyntèse, en tant que réticulation des individuations sémantiques;
- l'aspect unicitairement complémentaire aux discontinuités limitatives du fait d'être, d'avoir et de faire ici ou là, à ce moment ou cet autre, les individuations abaléitiques restant conditionnées à leur altérité aséitique qui se pose existentiellement unicitaire.

2.18 LE PROCESSUS D'APPARITION DU SENS

De ce qui précède, nous pouvons considérer un état de phanicité à l'origine de chaque processus générant des significations, et un statut final au delà duquel n'est plus générable la moindre signification. En vue de concrétiser cette disposition, les références que voici représentent, à titre de structure générale, une tentative

22. Souvenons-nous que le terme de sémadialyse désigne, en sémiotique, précisément le carcan fonctionnel afférent au statut de notre activité mentale consistant à séparer antinomiquement des sujets attributifs.

pour mettre en relation des classes de la métamorphie des sujets de la progression du domaine des mentalités :

- un domaine **ambosémantique** pour caractériser le lieu d'une isotopie typologique des sémanticités marquant le moment par lequel rien n'est mentalement discriminé et, par conséquent, où rien n'est associable, en raison d'un statut unaire (les deux à la fois). Ce qui pose, par hypothèse, le puits des références mentales susceptibles d'opérer sur des potentialisations de la discrimination des sens ;
- un domaine **endosémantique** qui est à représenter l'ensemblement finalitairement plénier de l'articulation des significations, en tant que suite clairvoyante de surdéterminants sémiotiques opérés depuis la sémasynthèse. Il est possible que le formalisme de ce domaine puisse être abordé par le moyen des multi-ordinalités dont on a déjà montré quelques exemples plus avant ;
- un domaine de l'interface **mésosémantique**, en tant que présentation à la conscience du conçu depuis l'expérience de combiner, lier, réunir, amalgamer des sens partiels et séparés, ou bien encore depuis l'expérience de faire coopérer entre elles des significations advenant du travail intellectuel, c'est-à-dire la formation signifiante de **l'eidos spécifique du re-présenté** ;
- un domaine **ectosémantique**, en tant que représentation conscientielle du senti, tenant à l'expérience de nommer les significations ressortant de l'expérience extraceptive – l'assortiment des perceptions –, c'est-à-dire **l'eidos spécifique du représenté** à différencier des contenus environnementaux ;
- enfin, pour être complet, un domaine **asémantique** allant avec le concept de la classe vide de sémanticité, sans toutefois l'être, aussi, d'existats présumables hors le principe de sémantisation.

Par ailleurs et pour autant que je puisse le saisir, il est possible de distinguer séquentiellement la production des significations depuis les phases d'évolution phénoménique du travail mental. En première approche de telles phases, sont à distinguer :

- un stade **phanisémique** caractérisant le moment de l'apparition d'un sens nouveau avec, pour contrepartie, une **opposition**, posée en tant que ce qui apparaît du sens nouveau remplace un

contenu paradigmatique et mythique, vraisemblablement non nul;

- un stade duquel résulte la 'fécondité' du significativement nouveau, qu'on caractérisera comme **sporosémie**, et son temps d'incubation, relativement au sémiotiquement sporulé mentalement évoqué comme moyen reposant sur le **matrisémique**. Phase caractérisée en ce que le nouveau advient d'abord depuis le 'levier' analogique, avant qu'il soit possible de le substrater concrètement depuis des constructions appropriées à la représentation. Ce sont ces constructions idéelles qui sont produites en conformité aux paradigmes d'époque;
- un stade d'obsolescence des formes précédemment construites. Il est nécessaire à permettre l'évolution des idées en vue de meilleures formalisations, comme déconstruction critique, jusqu'à réduction à l'état de matériaux idéels. C'est avec eux la possibilité retrouvée de traiter différemment ce qui se prête à sémiotisation.

Par analogie aux polarités négatives et positives générant la complexification dans un milieu fait de molécules libres –et de l'activité desquelles progresse la diversification des propriétés chimiques–, on peut dire que c'est depuis des idées que progresse en expansion dans le temps et dans l'espace la qualification mentale des agents responsables de l'activité qualificatrice générée avec les thématiques s'opposant entre les expressions thétiques et antithétiques.

Sur l'axe performantiel de la dynamique ignorance /savoir du parcours qui consiste à apprendre, l'erreur d'opinion de l'un fait que l'autre accuse, par contre coup, un surcroît de vérité relative. Ou, si l'on préfère, l'erreur d'opinion antérieure, une fois constatée, fait qu'un surcroît de travail intellectuel coïncide à une vérité relative sur l'axe ignorance /savoir d'une même mentalité. Pour autant que je comprenne cela, j'avancerai un exemple: considérons que sur l'axe performantiel des conduites personnelles, mal faire ou bien faire sont des polarisations (cette fois d'espèce valorielle) qui ressortent également des différences d'état agissant dans un milieu ambiant spécifique des réalisations spirituelles –les réalités qui appartiennent aux constituants de l'esprit. Que ces éléments de

l'esprit soient parfaitement intégrés entre eux dans tout agent spirituel, et il n'apparaîtra aucune tension interne. Autrement dit, bien et mal ne sont antagonistes qu'en l'absence du juste vecteur actoriel de l'ensemble advenant de la disparition des tensions internes contradictoires depuis les mouvements opposés de parties constitutives non reliées. C'est de même pour le travail qualificatif. Pour peu que l'on prenne des distances, que l'on tente de regarder l'ensemble des antagonismes précédemment répertoriés entre vérité et fausseté, cela à partir d'un référentiel macrocosmique, il devient possible d'apercevoir des éléments susceptibles de porter de nouvelles significations surdéterminant les débats tenus au niveau des précédentes antinomies. D'où advient l'occasion de conclure que **ni l'erreur ni la vérité épistémique ne sont mesurables comme existantes en soi**. Il s'agit plutôt du contraste d'où ressort une relation d'assemblage entre éléments propres à des agents cognitifs sur l'axe performantiel des cognoscibles s'étendant entre l'ignorance, pour borne originelle des progressions, et de certains savoirs, au sein de l'indéfinité potentielle du connaissable. De façon globale aux systèmes véricitaires, les tensions antinomiquement polarisatrices disparaissent, en effet, dans la formation du nouvellement sémantisé subsumant les précédentes significations. Nous l'avons déjà vu, cette disposition se pose dans le pensé à l'exemple des charges électriques, positives et négatives, qui adviennent entre individuations corporelles à partir des oppositions de voisinage.

Cela apparaît tel, dans son principe, que l'on peut intuitivement généraliser le concept, relativement à tous les milieux en lesquels agissent des facteurs de réalisation, puisqu'en définitive on peut dire que le vecteur relatif de la totalité des éléments d'un système, étant considérés dans un référent microcosmique, est distinct du vecteur macrocosmique de l'ensemblement organique des individuations qui en continue la possibilité aperceptive. **L'aspect macrocosmique concerne conséquemment d'autres signifiés au plan phénoménique de sémiotisation, du seul fait que la relation de l'ensemble s'instaure dans un référentiel extérieur aux individuations signifiantes qui sont en interrelation sémiotique dans le substrat du représenté à surdéterminer l'ancienne strate.**

Ce nouveau rapport, en impliquant au macrocosme ainsi qu'un nouvel élément l'ensemble de l'individu au microcosme, instaure des relations d'un autre ordre. Plus précisément, et à viser un concept général du produit phénoménique, c'est avec les milieux dans lesquels agissent des forces physiques antagonistes, ou ceux en lesquels agissent des efforts psychiques antithétiques et ceux en lesquels agissent des luttes spirituelles, qu'entre deux mouvements relatifs, l'un apparaîtra comme le vecteur contraire de l'autre. Mais que, par exemple au plan physique, deux de ces mouvements opposés l'un à l'autre viennent à être considérés depuis un référentiel qui leur est extérieur, et ils seront vus progressant dans le même sens depuis des vitesses de progression différentes; c'est-à-dire que, toute proportion gardée et selon le référentiel choisi, l'un et l'autre pourront être crédités positivement du même attribué, en même temps que de l'attribution contraire. Cette disposition ressort tout naturellement de la figure 2.18

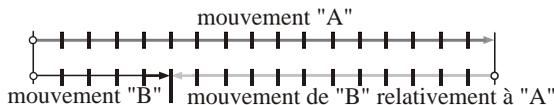


Fig. 2.18 expression d'un mouvement relatif par rapport à un référentiel externe.

En conclusion de cet aspect général à toute phénoménologie, il devient possible d'apercevoir que, selon le référentiel choisi, une attribution mesurée relativement entre actants peut être oppositive, nulle, ou de même sens, pour une différence:

- propriative au plan matériel (effets des choses entre agents physiques);
- qualificative au plan mental (effets des significations entre agents psychiques);
- vertuelle au plan de l'esprit (effets des valeurs entre agents spirituels);

alors même que les contenus individués dans chaque rapport n'ont aucunement varié en tant qu'existats.

Il est évident que nous déclarerons bon untel et mauvais cet autre individu en référence aux appréciations d'un canon éthique spécifique d'une culture et d'une époque. Mais ce mauvais-là peut être manifestement très bon par rapport à l'exécrable, tandis que ce

que l'on est à juger bon dans la relation peut n'en pas moins être déclaré mauvais selon l'appréciation d'un meilleur. Idem des critères heuristiques.

2.19 VERS UNE DÉRIVATION TRIADIQUE DES SENS TENANT AU PROCESSUS D'ÉMERGENCE DU SIGNIFIÉ

Ceci étant des référentiels relatifs de notre appréciation, il arrive que depuis des efforts pour distinguer un sens par rapport à ce qui s'y oppose on fasse émerger de nouvelles significations. Ce processus donne l'impression, difficilement saisissable, que l'aspect antinomique reste subsumable par le moyen d'une troisième classe, non comprise dans l'aspect duel, et par suite, non limitée aux significations antinomiques. Si cela comporte un fondement réaliste, alors nous devrions pouvoir compléter l'aspect oppositif entre termes de la science des catégories **contradictaires**, par un tiers qui en déterminerait le **contrat**. En sorte qu'à l'examen subtilement organisé des **contradictions d'opposition** on fasse judicieusement apparaître l'entendement de **coordinations contractuelles complémentaires**.

Afin d'en aborder le propos, posons le rapport que voici: on a pour habitude de modéliser l'identification différenciatrice des sens de manière circonscrite au protocole de discrimination pouvant se réduire à l'expression 'ceci, séparé de non ceci' ('non ceci' représentant tout ce qui est autre que 'ceci' qu'on retient du pensé dans le champ conscientiel). C'est-à-dire que, par simplification conceptuelle, on se contente de discriminer la nature du thétique par rapport à un composant complémentaire antithétique qu'on partitionne dans l'ensemble des thématiques. Or, en opérant de cette façon, on tient pour implicite que les contenus, de part et d'autre du partitionné, sont d'espèce sécable (on a dans l'idée que ces contenus sont composés). En effet, dans l'ensemble représenté avec la figure 2.19, le partitionné dans la thèse, comme le contenu de la complémentaire à la thèse, sont des compositions ressortant d'un **ensemble de parties sémantiques**, même si par suite des usages il est courant de faire tenir dans la thèse un seul aspect signifiant.

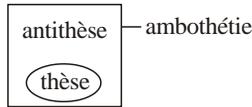


Fig. 2.19 représentation générale d'une thèse dans un diagramme de VENN.

Afin d'imager le mode usuel de cet appréhension sémanalytique, nous allons considérer le processus par analogie à l'expérience physiologique qu'on a de la lumière. Nous savons que l'analyse des couleurs peut être obtenue en laboratoire par le moyen qui consiste à soustraire (à absorber) certaines fréquences de radiation parmi celles qui composent physiologiquement la lumière blanche –la lumière blanche se trouvant contenir l'ensemble du spectre des radiations visibles. Or le moindre raisonnement sur cette application fait apparaître que les pigments composant un filtre n'absorbant pas, bien évidemment, les teintes de la sélection, mais ce qui s'en trouve être complémentaire.

C'est ainsi que, avec la figure 2.20, si un faisceau collimaté de lumière blanche traverse un filtre complémentaire du jaune, on obtient à la sortie un faisceau de couleur jaune, seulement parce que toutes les longueurs d'onde complémentaires du jaune sont absorbées par les pigments du filtre.

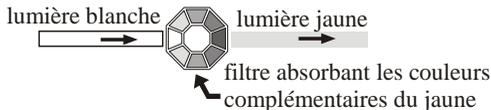


Fig. 2.20 procédé soustractif d'un faisceau de lumière blanche.

De cela, il est aisé de faire le rapprochement avec le processus de sémantisation du travail mental car, par analogie, on a un rapport semblable avec la figure 2.21. Nous pouvons, par le moyen de cette analogie, considérer la similitude entre, d'une part, le contenu dans la thèse par rapport à l'antithétique, d'autre part, l'absorption du filtre mental par rapport à l'émission de lumière complète, ou saturée.

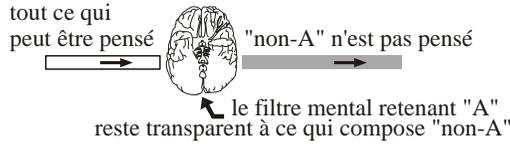


Fig. 2.21 procédé soustractif de la pensée.

Prenons maintenant le processus inverse du cas précédent, en regroupant, avec les figures 2.22 et 2.23, le cas de filtration du flux de lumière blanche rapproché de son analogue mental. Et l'on dira que, de façon générale, à chaque signifiant 'x' existe un seul signifiant 'y' établi par la fonction de filtration 'f' du travail mental. Ce qui peut être pensé est alors 'A' ou 'B', tel que soient complémentaires à 'A' ou à 'B', des expressions autres qui sont notées 'non-A' et 'non-B'.

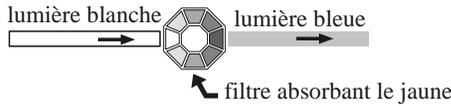


Fig. 2.22 Représentation du cas de filtration physique opposée au précédent.

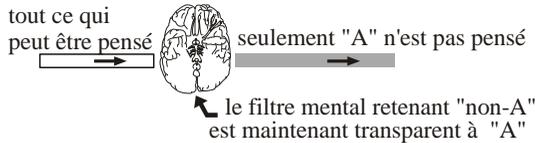


Fig. 2.23 Représentation du cas de filtration psychique opposée au précédent.

Il est aisé de vérifier que cet aspect est conforme à la théorie des ensembles, en ce qu'il est posé dans le respect des conditions restitutoires, ce que vérifie la figure 2.24, ou la condition soustractive, ce qu'on fait apparaître avec les figures 2.25 et 2.26, depuis la simple expérience qui consiste en l'addition de ce qui fut précédemment soustrait.

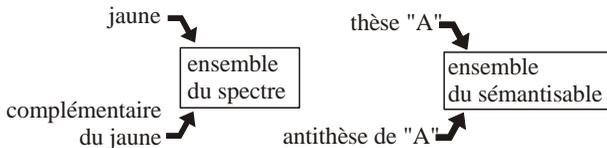


Fig. 2.24 Condition restituant le précédemment filtré.

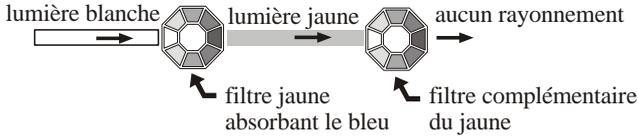


Fig. 2.25 Condition physique totalement soustractive.

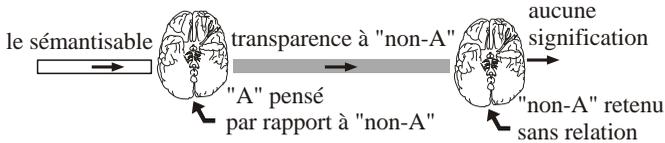


Fig. 2.26 Condition psychique totalement soustractive.

En effet, le jaune a pour complémentaire le bleu, en sorte que la réunion des deux restitue l'entièreté de la bande du rayonnement visible, tandis que, de la soustraction de l'un, puis de l'autre, il ne subsiste aucun rayonnement du spectre de la lumière visible. De même qu'à la réunion d'une thèse à son antithèse se trouve restitué l'ensemble du sémantisable, alors que de la soustraction de la thèse, puis de son antithèse, aucune sémantacité n'est plus conscientialisable.

On remarquera qu'il reste possible d'additionner et soustraire toute valeur non nulle séquée dans la bande du spectre visible. C'est de telles opérations que peut résulter une indéfinité de **teintes** qui sont individuellement constituées d'une incomplétude du spectre visible, c'est-à-dire, ni lumière blanche, ni absence de rayonnement visible, mais entre les seuils desquels sont les intermédiaires en fonction des rapports opérés. De la même façon, selon la figure 2.27, il est théoriquement possible de constituer une indéfinité de sens partiels depuis les dispositions discriminantes des opérations mentales et de leurs compositions. En sémanalyse ressort donc la potentialité d'une indéfinité de nuances significatives, quand en sémasynthèse –et cela, quelle que soit l'importance du sémanalysé–, tout séqué reste significativement associable.

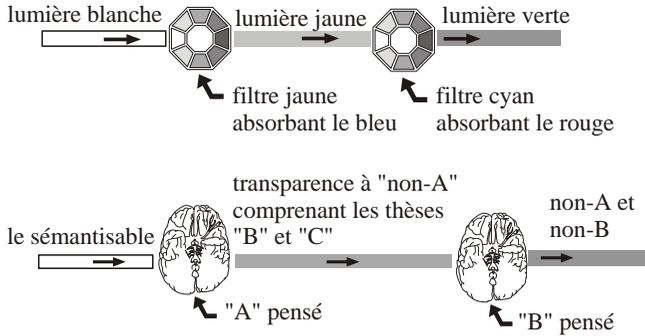


Fig. 2.27 Une indéfinité de signifiés, comme une indéfinité de nuances depuis des filtrations partielles de la lumière.

Étant donné une thèse quelconque, des relations collectivisantes sont ainsi possibles depuis des démonstrations ensemblistes d'appartenance. Et pour vérifier que l'ensemblisme du domaine sémantique est bien construit, c'est-à-dire que sa représentation est complète, nous utiliserons la structure conforme à l'expérience de Bernoulli. La condition est que si 'x' n'appartient pas à la thèse, alors 'x' appartient à son antithèse selon l'expression logique:

$$(x \mid x \notin t \text{ et } x \in \bar{t})$$

Depuis cette disposition, l'univers sémiotique est constitué de 4 événements distincts que représentent:

$$\{t\}, \{\bar{t}\}, \{t \cap \bar{t}\}, \text{ et } \{t \cup \bar{t}\}.$$

Ce qu'on rend depuis le diagramme de VENN de la figure 2.28

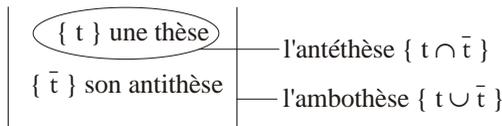


Fig. 2.28 Expression générale de l'ensemblisme du domaine sémantique.

Quelques cas de structures sémantiques qui sont à montrer les familles de significations susceptibles de ressortir de la disposition de ce formalisme général:

- si $\{t\}$ désigne ce qui est moral, alors $\{\bar{t}\}$ est ce qui est immoral, ou bien non moral, et $\{t \cup \bar{t}\}$ est l'ensemble complet en tant que

nature surmorale, tandis que $\{t \cap \bar{t}\}$ représente l'amoralité en tant qu'ensemble vide dans le signifié;

- si $\{t\}$ est l'activité, alors $\{\bar{t}\}$ est inactivité, et $\{t \cup \bar{t}\}$ la supra-activité (qui est tout à la fois l'activité unie à l'inactivité), tandis que $\{t \cap \bar{t}\}$ représente l'anactif, ce qui est ni activité et ni inactivité, mais qu'on ne considère cependant pas à ne rien représenter, pouvant participer de la nature d'une autre signification;
- si $\{t\}$ est le déterminisme, $\{\bar{t}\}$ est l'indéterminisme, et $\{t \cup \bar{t}\}$ un supradéterminisme, avec $\{t \cap \bar{t}\}$ l'adéterminité;
- si $\{t\}$ est ce qui est personnalisé, $\{\bar{t}\}$ est impersonnel, $\{t \cup \bar{t}\}$ est superpersonnel, et $\{t \cap \bar{t}\}$ est apersonnel;
- si $\{t\}$ est la nature humaine, alors $\{\bar{t}\}$ représente ce qui s'oppose à la nature humaine, et $\{t \cup \bar{t}\}$, la nature suprahumaine, quand $\{t \cap \bar{t}\}$, l'inhumanité, marque le concept de la privation dans le genre.

Il importera de relier cette catégorisation aux relativités exprimées avec la figure 2.15 supra, en ce sens que $\{t\}$ et $\{\bar{t}\}$ sont relatifs l'un à l'autre, dans un rapport tel que la condition pour qu'une individuation soit déclinable depuis l'attributif ' x ', implique qu'au moins une autre manifeste ' \bar{x} '.

En raison de ce protocole appliquant la logique ensembliste aux sémanticités, on calcule des contenus signifiants qui ne sont plus séparés les uns des autres. Il ne s'agit assurément pas d'une disposition surgénéralisatrice des seules contradictions, mais d'une disposition génératrice de significations, car, de l'examen des antithésies peuvent survenir des contractualités.

Il apparaîtra qu'on peut aisément décrire le domaine de chacune des significations tenues pour être contractuelles, depuis les termes de leur ensembledans dans les rapports des exemples donnés ci-dessus. J'entendrai par espèce complémentaire, au moins deux termes comportant des **différences attributives** qui, étant coordonnées entre elles, font significativement ressortir le contrat de leurs rapports. Le rapport de complémentarité peut être dyadique, triadique, tétraédrique, ou plus complexe encore, selon le

niveau de différenciation associable en des caractères nouveaux ressortant de relations synergiquement significantes. Et, par opposés, j'entendrai autant de rapports entre des termes posés étant en contradiction entre eux, en sorte que les attributions octroyées à l'un d'eux tiennent compte des différences de sens tenues aux implications visées.

Ceci dit, si nous considérons, avec les significations, des contractualités advenant de complémentations, ainsi que des contradictions advenant d'oppositions –de quelque catégorie de rapports que ce soit–, nous devons en introduire les relations comme des proportions établies de façon médiane sur un axe en référence à des extrémités données pour être invariatives. Le schéma de cette disposition spécifique du continuum des **relativités relationnelles** en des variations d'état apparaît satisfait avec la disposition représentée figure 2.29.

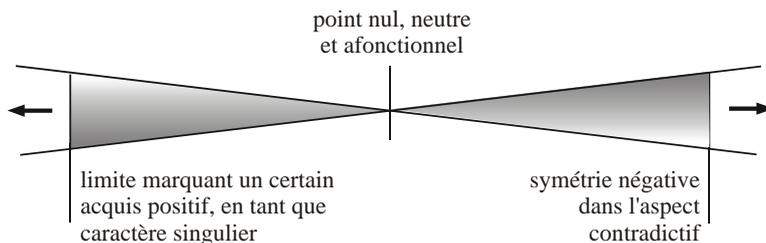


Fig. 2.29 Représentation de l'axe des variations d'être, d'avoir et de faire.

Pour éclairer encore ce dispositif de mise au jour des contradictions et des contractualités, considérons encore les exemples que voici. Si l'on déclare que SOCRATE est malade en relation à un certain incident de sa vie, on fait référence au SOCRATE de la **subsistence**: son fait d'être là dans une relation extensive à l'Univers, et non pas en référence intensive à l'**existence** de SOCRATE. Certes, cette existence considérée hors les manifestations de sa subsistence peut être mise en doute si l'on fonde le propos sur le seul critère de tangibilité par la substance, en ce qu'il tient alors à l'expérience perceptive détachée de toute aperception introceptive complémentaire. Mais il y a un moyen d'être renseigné sur la vérité de sa déclaration, en considérant qu'elle est distincte et inéquivalente à la déclaration de «SOCRATE n'existant pas, il n'est pas malade». En effet, SOCRATE ne saurait être malade comme ceci

ou bien comme cela qu'en raison d'une situation subsistentielle actualisée en espace et en temps d'être, d'avoir, et de faire. Sa présence actuarielle tenant à l'investissement de son existence, la condition de cette présence consiste à surajouter à son existence. De façon contradictoire, donc, le conditionné ne pourrait pas se réaliser s'il répondait au statut d'inexistence.

En fait, nous distinguons par le moyen de cet exemple deux résultats de la logique qui sont spécifiés par non 'A' et 'non-A'. Car 'non malade', dans sa signification d'être sain, reste inapplicable, aussi, à celui qui n'existe pas. En sorte qu'aucun des deux termes de cette alternative ne peut être attribué hors l'état de subsistence: l'état de subsistence associant dans ses variations d'état un terme invarié d'existence sous-jacente. Car si une chose n'existe pas, même des conditions médiatrices lui sont inapplicables, en tant que les aspects nuls, neutres et afunctionnels font référence aux états antérieurs de non-être, non-avoir et non-faire, d'une façon distincte de la négation en existence.

En effet, **quelque chose peut encore exister et ne pas être**, c'est-à-dire ne pas **manifeste** son existence (exister et de surcroît ne pas être en tant qu'actualisation passée, présente, ou bien future). En sorte que sans au moins une condition allant avec la possibilité d'être se surajoutant à la nécessaire inconditionnalité d'existence (statut de ce qui ne peut pas ne pas exister), on ne saurait évoquer la possibilité d'un quelconque état, fut-il sanitaire.

Pour corolaire, aucun attribut particulier n'est octroyable au statut d'existence hors manifestation d'être, d'avoir et de faire. En sorte que par cohérence dans la logique dont on use, on pose l'unicité du manifestable et de l'immanifestable dans l'existant, quand l'un ou l'autre aspect peut être circonstanciellement donné à relation d'être, d'avoir et de faire, et tel que l'inexistant, qui ne contient ni l'un et ni l'autre, soit posé de façon contingente étant privé autant de l'un que de l'autre des aspects considérés.

C'est ainsi que si chacun a conscience d'être individué et peut dire 'moi', ou si chacun de nous possède une conscience personnelle et peut dire 'je', ce ne peut être que par relation au 'non je', ainsi qu'au 'non moi'; en tant que condition posant tout autre depuis des manifestations personnelles individualisées à notre altérité d'être,

d'avoir et de faire, et non pas, d'évidence, comme opposition au non existentiel. Conclusion, c'est en référence à l'expression complète des conditions qu'une chose ou un être est existentiellement à la fois l'un et l'autre des aspects d'un caractère particulier, bien que ce soit à ne pouvoir manifester simultanément que l'un des aspects antithétiques, et que la chose ou l'être en question ne seront ni l'un et ni l'autre des aspects du caractère considéré s'ils sont dans la condition de ne pouvoir manifester aucun des aspects de l'alternative. Juxtaposons ces conditions, spécifiquement aux aspects subjectifs de la réalité considérée durant l'encours de l'instance performative de réalisation :

- **propriété**, comme chose blanche, noire, grise (le gris en tant que proportion de blanc et de noir), ou transparente, c'est-à-dire ni blanche et ni noire;
- **qualité**, comme un individu qui est circonstanciellement compétent ou incompétent, ou encore circonstanciellement ni l'un et ni l'autre (par exemple s'il dort);
- **vertu**, comme la personne qui, circonstanciellement selon telle valeur d'action (en des coordonnées locales ou universelles d'appréciation), sera jugée bonne ou mauvaise, mais en tant que toute proportion de l'un ou l'autre aspect reste possible, et encore ni l'un et ni l'autre.

Les spécificités des trois catégories sont applicables à la personne humaine puisque, de par sa constitution, elle peut autant réagir, qu'agir et proagir depuis la coordination personnalisée entre des propriétés corporelles, des qualifications intellectuelles, et des vertus spirituelles. C'est ainsi qu'on peut être relativement blanc ou noir de corps, intellectuellement compétent ou non, relativement bon ou mauvais en fonction de nos déterminations spirituelles, et, de plus, toute disposition en interface, comme la maladie ou la santé, selon la vitalité d'une résultante psychosomatique, ou comme épanouissement animique en référence à une résultante psychospirituelle pouvant régler les conditions d'une survie. À la différence, seules des propriétés peuvent être attribuées aux objets, cela en tant qu'un objet ne saurait se trouver concerné par une activité susceptible de modifier la qualification de son milieu. Il pourra par exemple être mécaniquement détérioré, mais pas

vitalement amoindri, et quelle que puisse être sa faculté de réagir à son environnement, un objet ne deviendra jamais par lui-même meilleur ou pire. De même on ne conçoit bien un 'pur esprit' qu'en rapport à ses seules vertus, c'est-à-dire sans synergie à des propriétés et des qualifications.

C'est à titre démonstratif, toujours perfectionnable, que le dispositif décrit ici se trouve regroupé dans le tableau que voici depuis les conventions ensemblistes :

$$\{a\}, \{\bar{a}\}, \text{ et } \{\bar{a} \cap a\}$$

	effet négatif: sens insémantique <i>opposition de sens</i> antithèse	effet neutre: l'asémantique <i>le privé de sens</i> antéthèse	effet positif: sens sémantique <i>qui</i> <i>porte l'interprétation</i> thèse
Catégories antinomiques des déterminants conflictuels du VOULOIR	ce qui s'oppose aux valeurs positives, comme l'injustice, le mensonge ou la laideur	point privatif de l'avaloriel. Ce qui est indifférent pour cause d'être étranger au principe de valeur	toutes valeurs significativement positives, comme sont beauté, vérité, justice
catégories aléthiques des dichotomies du SAVOIR	dysphories: ce qui disqualifie, comme toutes négations qualitatives	aphories: ce qui est étranger au principe de qualification	euphories: cela qui qualifie, comme toutes qualités positives
catégories polaires de la détermination du POUVOIR	propriétés contre-actives par opposition à l'effectué	caractère d'indifférence du non polarisable	propriétés d'effectuation active, en tant que résultante positive

Notons que nous occultons de ce tableau le domaine des ambothéties $\{\bar{a} \cup a\}$ qu'on abordera plus commodément à l'aide des paragraphes 2.21 et 2.22.

2.20 ACTIVITÉS QUALIFICATIVES ET CONCEPT D'UNE ÉNERGIE SPÉCIFIQUE AU DOMAINE

Les aspects temporels de l'actantialité spécifique des trois codomaines contractuels dans la formation progressive de la réalité impliquent d'assigner des types de variation à chacun des domaines, c'est-à-dire :

- des **réactions** propres à ce qui est déterminé de cause à effet;

- des **actions** en référence au principe des fonctions déterminatrices;
- des **proactions** en référence au principe des motivations déterminantes.

C'est maintenant devenu une évidence que pour séparer le chaud d'avec le froid dans un 'puits' d'énergie physique il faut fournir un travail contre-entropique. De manière générale, l'apparition de propriétés sans dépense équivalente d'énergie n'est pas créditée par expérience. Ce concept reconnu pour les transformations métamorphiques du domaine matériel, conserve semble-t-il sa pertinence étant étendu au domaine mental, ainsi qu'à celui de l'esprit. Nous dirons qu'un travail 'contre-entropique' effectué dans le domaine du savoir n'est possible depuis le dispositif *ad hoc* qu'est le mental, qu'avec des dépenses d'**énergie psychique** susceptibles de rendre compte des expressions de tout effort qualificatif. Dispositif semblable au rôle des forces matérielles dans les expressions du travail physique. Idem pour ce qui est d'une **énergie spirituelle**, différenciable en inertielle et en potentielle, dans le travail des réalités de l'esprit.

Pour rendre compte par le moyen de ce dispositif du réalisé dans le champ du sémiotisable par tout agent qualificateur, nous partons de l'hypothèse que de rien, rien ne peut advenir. D'où l'on conçoit que pour séparer le thétique de l'antithétique depuis un milieu isosémantique, donc non signifiant, on doit fournir un travail ayant un effet contre-entropique depuis des organisations appropriées que sont les mentalités. Dans l'opinion contraire, il faudrait prouver la fausseté de cette disposition selon, par exemple, la doctrine de la réfutation des conjectures de K. Popper. Autrement dit démontrer expérimentalement qu'un travail intellectuel peut n'être pas nécessaire au processus progressif de discriminer significativement des attributions à la réalité, en sorte qu'il soit possible de faire croire un savoir-être-fait, conjointement à un savoir-faire, sans aucun **effort** épistémique comme moyen d'obtention.

De même nous concevons de façon semblable que pour concrétiser des valeurs d'action, et ainsi découvrir des raisons d'agir à l'Univers, il faut fournir un travail contre-entropique dans

le domaine des valeurs. En sorte que si ce travail s'effectue depuis la personne humaine, c'est qu'une organisation appropriée, qu'on nomme 'esprit', autorise, depuis des luttes intérieures, le discernement des raisons d'agir sous-jacentes à la conscience des valeurs. Donc, que quelque chose se réalise en s'accompagnant d'une dépense non nulle d'énergie spécifique du domaine.

2.21 LES ÉLÉMENTS DE LA SÉMANALYSE

Au delà de la recherche étymologique et syntaxique à transmettre du sens par les langues, il y a la rationalité des significations tenues dans la combinaison des éléments associant les différents signifiés. LEIBNIZ écrivit à ce propos (*N. Essais* III, VII): «Les langues sont le meilleur miroir de l'intellect humain, et l'analyse exacte de la signification des mots ferait mieux connaître que toute autre chose les opérations de l'entendement.» En fait, on peut compléter la disposition analytique assurant la discrimination des sens, par sa contrepartie sémasynthétique, également génératrice de sens, ainsi que de pertinence. La sémasynthèse concerne l'étude du rapport entre signifiants depuis des opérateurs appropriés, dont les résultats ont pour effet de générer de nouvelles significations et, par suite, de révéler les lacunes dans les états véricitaires déjà énoncés. **En ce sens qu'à tout endroit d'un énoncé, de par des relations nouvelles de la pensée, il est possible de faire apparaître des significations qui se trouvaient absentes des raisonnements antérieurs, sans pour autant l'être des énoncés.**

Pour saisir la différence qu'on établit ainsi entre **sens et référence**, la logique de G. FREGE est bien utile. Le **sens** d'une phrase vient de la proposition par laquelle la pensée exprime une signification, quand sa **référence** évoque une relation prenant valeur de vérité. C'est ainsi que l'étoile du matin et l'étoile du soir **dénotent** un même objet qui est la planète Vénus, tout en **connotant** des sens différents. Un seul objet est pourtant à faire référence pour les deux sens.²³

23. Ce qui est à renvoyer à R. CARNAP, avec l'**extension** d'une expression définie comme l'individu auquel l'expression renvoie, tandis que son **intension** fait référence au concept qu'on y exprime.

Notons que la sémanalyse a pour effet de rétrécir le champ d'application des termes au fur et à mesure que chacun d'eux focalise un plus étroit faisceau des thématiques, ce qui a pour effet d'augmenter d'autant la netteté spécifique du signifié. En fait, l'analyse n'ajoute pas en signification, mais décompose un sens large en plusieurs sens renseignant chacun sur un trait particulier du signifié. Par le moyen de la sémanalyse, tout terme antérieurement vague dans sa compréhension se trouve progressivement ramifié en autant de termes qui sont chaque fois plus spécifiques, plus précis, au fur et à mesure que s'accroissent les besoins venant avec l'augmentation discriminative des usages. Par exemple, chez les peuples possédant une longue expérience de l'élevage, on trouve un certain nombre de discriminants usuels en plus de ceux qui caractérisent les différences entre taureau, bœuf, vache, génisse, géniteur, veau. Dans l'introduction du présent *Cahier*, j'ai déjà évoqué à ce propos la complexité lexicale du langage des Inuits pour désigner bien des états différents de la neige, qui sont inconnus dans les langues occidentales. Généralement, et en pratique de la méthode analytique, on recourt, au lieu de créer des termes nouveaux, à la réduction des champs sémantiques depuis la spécialisation des synonymies.

Voici un exemple concret touchant au fondement épistémologique et montrant l'importance qu'il y a de réaffecter ce qu'on est à tenir de vague sans l'analyse sémantique. Avec les termes que sont authenticité, véracité, vérité –en tant qu'on distingue avec chacun de ces termes des aspects spécifiques du critère de véridicité–, nous affectons l'acte mental d'authentification au domaine des propriétés physiques arrivant entre agents matériels, La véracité au critère de qualification arrivant semblablement de la communication entre agents de la qualification, et le critère de vérité à l'axiologie des déterminations épistémiques du travail mental, dont la dynamique est conjointe du principe valoriel édifiant la complexification des systèmes de valeurs spirituelles. Car de même que l'on comprendra aisément que si aucune différence n'est coproduite afin de discriminer, par exemple, d'entre des critères d'esthéticité, relativement aux mêmes aspects contractuels de la réalité (la beauté des objets matériels discriminée de la beauté des sujets mentaux et de la beauté des suggests

spirituels), les possibilités évocatrices en esthétique s'en trouvent amoindries par rapport à ce qu'il est possible de concevoir dans le caractère véridictif déparagé comme on vient de le voir à propos de la véridicité. Alors que la langue grecque des philosophes de l'antiquité distinguait entre *aner*, pour désigner un homme comme humain mâle, et *anthrôpos* pour désigner un être humain en particulier, mais sans référence au sexe, nous pouvons considérer qu'il y a perte de sens en français, puisque l'humain et l'homme prennent dans cette langue un même sens général, par exemple dans *Droits de l'homme*, un texte juridique sensé s'appliquer également aux femmes de façon équivoque, voire ambiguë.

La sémalyse est abordable en rapport avec la logique des énoncements. Elle est plus heuristique, parce que plus à même de déboucher sur des 'découvertes' de sens nouveaux, qu'hétérogénéisatrice de sens connus. Pour ma part, cette ouverture sur une amélioration des sémanticités m'a fait prendre conscience de certaines irrationalités couramment entretenues, dont la plus flagrante reste liée au concept de temporalisation consistant à inclure, par anticipation, les attributions de compétence, dans les expressions relatives à l'instance de la performance sous-jacente de la réalisation des choses de l'Univers (principe d'acquisition lié à progression depuis des potentialités de perfectionnement). Cf. § 3.22. En effet, l'idée de progrès oscillant entre évolutions et involutions, que nous incluons dans les expressions temporalisées depuis des variations d'état, pose le perfectible comme le mixte qui interface l'imparfait, d'une part, et le parfait par constitution, donc en soi, ou bien, si l'on regarde par l'autre bout de la lorgnette, le perfectionné par épuisement des potentialités de perfectionnement, d'autre part. Cela de telle façon que dans l'ensemblement cohérent du signifié, l'intersection vide représente l'aspect privatif, l'aperfectible, et non pas l'imperfection, en ce qu'en cette dernière se trouve la potentialité de perfectionnement, qui en distingue précisément le sens de l'aperfectible. Ce qui devient et acquiert (qui **apparaît être** et qui **apparaît avoir**) est contractuel de ce qui **est** et ce qui **a**, qui, à l'encontre, ne peut ni devenir, ni acquérir sans contradiction de sens.

Pour la compréhension de cette disposition, qu'on se souvienne de l'idée du limité pouvant indéfiniment croître en rapport à l'illimitation en interface à l'infini qui, lui, ne peut être ni déçu, ni accru, sans contresens. En fait, il semble qu'on puisse toucher ici du doigt la différence entre les deux facettes du prédicatif que sont le particulier complété par l'universel, et le relatif complété par l'absolu. Autrement dit, ce qui constitue le rapport de la chose désignée en particulier depuis des analogisants généralisateurs par le moyen du processus subsomptif, en raison de ce qu'il n'y a de particulier que par le senti, comme il n'y a d'universel que par le singulièrement ressenti, l'un étant le revers de l'autre sur un axe reliant une intensivité introspective à une extensivité extraceptive. Cela en tant que le rôle de l'**expérience du particulier** dans le savoir capte le sens du général au travers des lois de la nature, tout comme la progressive clairvoyance introceptive des universaux trouve son effet en ce que se révèlent dans la conscience les **singularités du vécu**. Ces choses se fondent sur quatre cas de la fonction propositionnelle d'inclusion, de la façon que voici :

- Une classe de caractères est incluse en une autre, comme des sémanticités contractuelles le sont à l'ensemble des présupposés.
- Entre deux classes de caractères, aucun élément commun n'apparaît à la raison (c'est le cas des classes disjointes).
- Entre deux classes de caractères, une partie des sémanticités peut être commune (appartenir à la fois à l'une et à l'autre classe).
- Deux classes de caractères se contiennent mutuellement par égalité réflexive ou symétrique.

Ceci dit, il y a bien évidemment de plus des combinaisons qui sont comme des groupes intermédiaires. Par exemple, dans l'apparence singulière d'être à l'instance performative depuis un avoir particulier, on peut encore concevoir que les deux derniers cas des fonctions propositionnelles d'inclusion examinées ci-dessus peuvent varier relativement, dans son authentification phénoménique, de la différence entre la vérité interne d'apparaître, et la véracité extériorisée du paraître. Tout dépend de ce qu'on vise, et notamment, de ce que le regard porte sur des considérations

internes, ou externes, c'est-à-dire à séparer ce qui est des aspects centrifuges et centripètes, en référence à l'espace pour les variations d'état, des aspects du temporalisé entre passé et futur, qui est à permettre de considérer l'effectué en rapport à sa complémentation: le potentialisé conduisant à finalisation.

Il semble évident de considérer l'application comme étant généralisable à tout champ d'un sens particulier. L'être en constant devenir est ainsi selon des circonstances, soit l'une, soit l'autre, des multiples alternatives en genres, c'est-à-dire qu'on applique aux devenants, en référence à des manifestations, les thématiques, alternativement à leurs contradictoires, alors même qu'il contient en puissance les deux faces d'une quelconque thèse et son antithèse. Avec le principe d'attribution aux événements de notre extraception, on désunit des aspects selon la diversification des cas particuliers, c'est-à-dire dans le **principe des genres**, et l'on réunit selon la caractérisation d'universaux, dans le **principe complémentaire**. Que l'on identifie le repos à la thèse, alors, du mouvement, on fait l'antithèse. Si la thèse représente le mouvement, alors le repos est antithétique, en raison de ce que l'antithèse est l'image symétrique de la thèse dans l'expression du signifié considéré. C'est à tenir que, selon le sophisme de PLATON, la thèse et l'antithèse participent du même, autant que de l'autre, dans le principe des genres.

Je reprendrai pour évoquer cette disposition, avec la figure 2.30, l'exemple des conditions intermédiaires définissant des particularités dans le prédicat manifestatif de caractères sexuels, en symbolisant la distribution des aspects par '+' en référence à des caractères mâles et masculins et par '-' en référence à des caractérisations femelles et féminines.

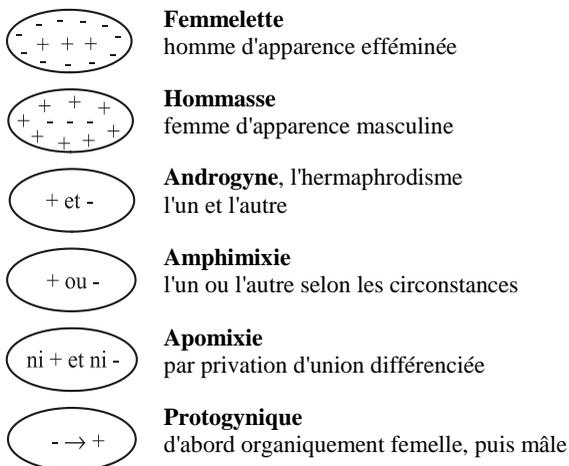


Fig. 2.30 Exemple de variables sémantiques du caractère sexuel manifesté dans le règne animal.

2.22 QUELQUES ASPECTS DE LA SÉMASYNTHÈSE

C'est introspectivement que le même et l'autre conditionnent la réciprocité dans la possibilité des apparences formées avec l'*être devenant* spécifiquement depuis des relations particulières (en tant que le devenant abaléitique ne saurait se réaliser en vertu de sa propre essence, sans aucune substantialisation corolaire). Le même et l'autre dans l'individu s'apparente aux aspects pile et face d'une chose quelconque. Avec la condition transposée dans la réalité de l'Univers (l'Univers considéré ainsi qu'un tout), on exprime **la conjonction des deux sortes tenues dans une unique deixis**. En sorte qu'en pratique, nous sommes à cerner ce qui forme les contradictions du particulier dans une vue générale à circonscrire le phénoménologique, dans le cadre des singularités contractuelles aux universaux, qui sont à sursumer les sens tenus pour divisés entre eux, comme moyens identificatoire de la totalité, à l'unicité du tout, par le travail mental. C'est donc quelque chose de tout à fait différent qui arrive en sémasyntèse, c'est-à-dire lorsqu'on combine deux sens distincts, et que de cette opération résulte une nouvelle attribution qui est autre que la simple addition des sens. Il

y a là quelque chose de profond, de tangible, mais encore difficile à se représenter, étant moins aisément concevable, parce qu'inusité à saisir depuis la pensée expérimentée pour raisonner dans une formulation sémadialytique, mais dont on peut au mieux approcher l'idée à l'aide des quatre cas du carré sémiotique de la façon qui suit:

- $\exists_{(x)}$ peut se traduire par *existe ceci qui est (x) inconditionnellement*. C'est le statut du caractère nécessaire de *x*;
- $\bar{\exists}_{(x)}$ peut se traduire par *n'existe pas ceci à ne pouvoir être conditionnellement*. C'est le statut de l'impossibilité existentielle de *x*, auquel tient l'absence de potentialité d'être;
- $\exists_{(x)}$ *existe ceci qui, conditionnellement, peut n'être pas*. C'est le statut de la possibilité d'être de *x* dont l'existence est affirmée;
- $\bar{\exists}_{(x)}$ *n'existe pas ceci qui, inconditionnellement, ne peut être*. C'est le statut de non-*x* par contingence à la possibilité précédente.

Remarquons que l'on peut déclarer la non-existence dans le manifesté, tout autant que concevoir ce qui existe sans pour autant être, si l'on entend le statut d'être de façon conditionnée au principe d'actualisation et de situation, c'est-à-dire d'une façon qui soit limitée à l'état de subsistance d'un ici et là, distincte de l'existence, dont le statut reste indépendant de limitations déixiques.

L'existence ne se prête pas à attribution. Mais un domaine en interface entre les faits d'être et l'existence aphénoménologique justifie le mouvement sémasynthétique de la pensée. Notons tout d'abord qu'à distinguer entre être et exister, la forme absolue de ce qu'on déclare reste implicitement indéfinie dans son énoncement posé sans relationnel, c'est-à-dire autre que réflexif. On peut dire que ceci en particulier est 'froid et non chaud', par rapport au 'chaud et non froid', comme étant désigné tel à la suite du senti ainsi que froid à n'être donc pas chaud, seulement en raison de notre appréciation de ce que ceci advient en particulier dans une comparaison à ce qui est plus chaud et qui est donc considéré à n'être pas froid. Aussi, lorsqu'un relationnel est énoncé, il résulte, pour conséquence, **qu'une définition relative de ceci en**

particulier répondra au désignatif 'chaud' relativement à tel corps, tout en étant simultanément froid relativement à un autre corps accusant une différence contraire. D'où il apparaît qu'on doit bien prendre en considération tous les cas de figure, c'est-à-dire non seulement les deux cas particuliers du tiers exclu, mais encore les deux cas d'un tiers inclus complémentaire, avec :

'chaud <u>et</u> non-froid' 'non-chaud <u>et</u> froid'	dualité d'être, ou de n'être pas, de la déclaration extensive
'ni chaud <u>et</u> ni froid' 'à la fois chaud <u>et</u> froid'	unité existentielle, ou inexistentielle, de la déclaration intensive

Cela est à dire que hors les circonstances actualisées et actualisables, dont nos énoncements sont capables de rendre compte depuis des attributs aux relativités relationnelles, on doit entrevoir de nouveaux sens en contrepartie du continuum des performances, afin de rendre compte du domaine du finalitaire en interface à l'absoluité existentielle, le domaine du finalitaire étant à représenter le continuum des compétences par épuisement des potentialités réalisatrices dans l'instance de réalisation. Disposition prise exactement dans un même sens faisant que la droite et la courbe, antagonistes en référence à notre continuum des choses finies par délimitation entre elles, sont strictement simultanées pour toute forme en soi dans le continuum d'infinité complémentaire. Approchons encore cet appréhendemement, non plus en choisissant l'interface entre fini et infini, mais celui entre temporalité et intemporalité. Dans la disposition conditionnelle posant le rapport logique :

si [... (protase)], alors [... (apodose)],

nous articulons une relation de succession dans les conséquences; en sorte qu'avec la complémentaire représentative d'une inconditionalité relationnelle, nous puissions considérer la simultanéité de tout, pour cause de complétude dans le réalisé. C'est cette complétude qui rend compte de la nécessité invariative d'être, d'avoir et de faire, par rapport à la condition de possibilité performative propre aux temporalisations en devenir et en acquisition dans notre continuum actuel.

En ce sens, le tout, pour cause de représenter l'unité sous-jacente à la totalité des multiplicités variatives indéfinies de faire être et avoir, reste encore composé de parties soumises à relation, mais qui ne sont plus relatives entre elles, pour cause de tenir d'une unicité existentielle sous-jacente de leur invariance finale et de leur subabsoluité. Un commentaire de la Brihadâranyaka Upanishads²⁴ illustre à merveille cette disposition en disant que Brahmâ, comme unité ayant pour essence le dualisable non dualisé, se compare à l'océan fait d'eau, certes, mais sans les vagues, l'écume et des embruns. On considère ici l'existence en soi de l'eau, sans le réalisé pour cause de cette existence. La spécificité de l'être, comme celle des choses, est de cela portée par le principe d'identité. Dans le continuum des multiplicités variatives, limitées et relatives d'être, d'avoir et de faire, cette identité est toutefois relative en étendue, et temporelle depuis des occasions. En tant que possibilité, cela se conçoit en émanant de l'Un, unicitaire de toute éternité, immanent et absolu par nécessité.

Être ou ne pas être ceci de désignable en particulier apparaît spécifique des événements du continuum des subsistances avec variation constitutive pour la subsistance, c'est-à-dire que ce qui est particulier des acquis en **substance** au devenir résulte d'activités synergiques des parties substratives comme moyens de devenir, que nous distinguons de la source existentielle du devenir. Car depuis la source d'être au devenir, nous aspectons ce qui est tout à la fois être et ne pas être en amont de ce qui se trouve assignable en particulier, ainsi que la spécificité de ce qui est comme essence contractuelle à l'existence. Donc l'essence originellement posée de façon invariative, en ce que les modes de l'existence à en être la source, en se distinguant des moyens processuels par la substance, sont sans référence à un milieu donné, et ne reposent pas sur des variations advenant le long de l'axe des temporalisations. Par conséquent, ce qui existe, existe en toute indépendance de lieux et de moments, étant uniquement lié à l'inconditionnelle nécessité du principe d'existence, par rapport à l'inconditionnelle contingence de non-existence.

24. Olivier LACOMBE, *L'absolu selon le Védâta*, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1966.

Il semble, de ces dispositions, que tout couple antinomique puisse avoir aussi un couple de termes complémentaires affirmant le concept du tiers inclus. Par exemple, 'non-amour' apparaît identique à 'non-haine' en ce que les deux cas sont présupposés indifférents. Il n'y a plus opposition de contrariété comme dans le rapprochement entre 'amour' et 'haine'. Si l'opposé de l'amour est la haine, la complémentaire ensembliste de 'amour' est 'non-amour', qui comprend isomorphiquement la possibilité de prédiquer le thème de la 'haine'. De même, 'Non-aversion' rend compte d'un état d'indifférence qui pose le signifié identique à 'non-désir', mais l'opposé d'un 'désir' est bien dans la contrariété qui pose l'aversion. En ce sens que l'aversion n'est pas absence de désir, mais bien le vecteur qui s'oppose à la progression du désir, comme l'amour n'est pas absence de haine, mais bien une disposition résultante opposée. Pour affermir notre présente réflexion sur ce domaine recouvrant des significations nouvelles rendues par le moyen de la théorie des ensembles, invoquons encore les relations synthétiques suivantes :

repos <u>et</u> non mouvement	aigu <u>et</u> non grave
en mouvement <u>et</u> non en repos	grave <u>et</u> non aigu
à la fois ni mouvement <u>et</u> ni repos	ni aigu <u>et</u> ni grave
à la fois en mouvement <u>et</u> en repos	à la fois grave <u>et</u> aigu

La charge sémantique susceptible d'être distribuée entre les facettes d'un même patronyme ne pourra manquer d'augmenter au fur et à mesure de nos progressions en expérience introceptive dite intensive par opposition à celle qui est extensive depuis une expérience extraceptive. Mais dans les limites des présents *Cahiers de recherches parallèles*, l'aspect général du principe ontologique se trouve surtout proposé d'une façon qui reste soumise à la relation du fondement métaphysique entrevu comme l'indissociable complément de la physique du monde. Rappelons-en à cet effet la représentation de la mise en carré sémiotique, avec les conventions: 'e'= être, 'p'= pouvoir.

<i>ne pas pouvoir ne pas être</i>	<i>pouvoir ne pas être</i>
nécessité	contingence
$\bar{p} \cup \bar{e}$	$p \cup \bar{e}$
$p \cup e$	$\bar{p} \cup e$
possibilité	impossibilité
<i>pouvoir être</i>	<i>ne pas pouvoir être</i>

2.23 EN GUISE DE CONCLUSION

Qui n'a fait l'expérience de ce qu'un même livre, relu à des étapes différentes de la vie, révèle un niveau de complexité chaque fois plus signifiant? Certes, c'est un fait couramment accepté que certaines idées se trouvent très imparfaitement 'moulées' dans la phrase qui s'en trouve être le conteneur. On sait que les mots sont la transduction du pensé, mais cette transduction comporte de telles limites qu'on ne peut considérer contenus et contenant sans des différences appréciables. Pourtant il ne s'agit pas de cela avec la sémasynthèse qui vient d'être abordée. Son moyen est plus particulièrement à montrer que le niveau de progression des significations coïncide à la somme des travaux intellectifs du lecteur. Le processus d'intellection accompagnant une maturation idéelle se fonde sur la complexité relationnelle des sens identifiés depuis les travaux antérieurs de la pensée, d'où est que le contenu que nous saisissons dans le champ du connaissable s'appuie sur l'ensemblement de ce complexe, à proportion des efforts intellectuels efficacement fournis. L'écrit depuis des signes convenus ne représente que l'emballage à pouvoir transmettre et échanger du connaissable, et l'évolution des langues naturelles ne peut que suivre la progression des idées au sein des sociétés qui en usent.

Évidemment, plus une idée est banalisée et moins il subsiste d'écart entre le signifiant et le signifié. Mais aussi, plus l'acte de penser est profond, donc marginal à s'écarter de ce qui se manifeste en surface, et plus l'interprétation qu'on en peut faire se trouve infidèle dans le communiqué entre locuteur et locutaire. C'est pourquoi, dans l'évolution des langues, des progrès sont constamment entrepris qui améliorent le vocabulaire, ainsi que son usage syntaxique. Le moyen permet d'appuyer le moins possible les idées des penseurs au cours des générations sur des périphrases et des termes analogisants.

Au paragraphe 1.21 du précédent *Cahier*, on a montré le statut isomorphe d'inclusion dans la complémentaire de l'altérité à tout ensemble discret (cas du sous-ensemble de l'audible contenant dans son antithèse le visible, et le sous-ensemble du visible contenant dans sa complémentaire ensembliste ce qui est audible). Portant

cette propriété au niveau multi-ordinal des significations, on remarque que l'audible peut encore n'être pas *entendu* autrement que comme défaut d'ouïe, le terme pouvant encore faire référence à un sens figuratif. De même ce qui est visible, à être seulement vu, peut n'être pas de plus regardé. C'est qu'au vu et à l'auditionné, depuis le complexe neurologique des organes sensoriels, s'ajoutent l'entendu et le regardé depuis l'état de la complexion psychique du progressivement mentalisé. Un rapport semblable apparaît au niveau de l'esprit, tel que ce nouveau travail conscientiel est encore associable au dernier résultat de complexification conscientielle atteint. Autrement dit, nous concevons qu'une disposition psychosomatique de l'information à propos des événements vécus, pour être encore soumise à l'expérience des conséquences, valide le principe de choix rétroactif pertinent. Mais tout autre est la clairvoyance introceptive surajoutant le décidé d'âme et de conscience. Elle n'est pas à conjoindre l'information sur le réalisé, aux conséquences possibles d'agir en vue de modifier son environnement, mais à permettre la réalisation de ce qui n'est encore que potentialisé depuis une organisation psychospirituelle complémentaire.

Une remarque importante afin de saisir les discriminés des deux domaines que représentent contenants et contenus sémantiques. À la différence du langage formel de la logique qui ne porte que sur la détermination des rapports de vérité (pratique qui se réduit le plus souvent à définir le rapport entre les connexions du signifié, conditionnellement aux termes déclaratifs, et non sur la vérité du signifié), une langue, qu'elle soit naturelle ou construite, véhicule des prédicats, ainsi que des qualificateurs, aux fins de soutenir la vérité du contenu signifié. Ce qui la fait moins restrictive que le résultat logique. En effet, il s'agit ici de considérer la différence de restriction entre la vérité du dit, et, avec l'application logique, une formule qui est d'applicabilité générale dans un rapport à l'ensemble de ses possibilités d'application. La différence advient de ce que si la fécondité déductive d'une proposition peut être assortie de la cohérence logique des connections entre ces termes. Cette logique n'y tient pas son objet, puisque celui-ci advient au niveau de la relation véridictive entre les sens convenus, ou

accordés, avec les significations que contient la proposition 'matérialisée' dans sa syntaxe.

Mais il apparaît encore à plus de profondeur une autre différence: elle concerne l'usage des sèmes dans une analogie aux nombres. Faisant que deux choses sont considérées identiques à partir d'un certain seuil de congruité dans le concept, donc dans une acception d'égalité, l'appréciation sémantique reste une fonction de la précision dans la mesure. En effet, toute équivalence avancée en dehors du mode réflexif posant Socrate identique à Socrate, et 2 égal 2, reflète l'incidence d'un facteur d'acuité dans l'identification, et de précision dans l'égalisation. La différence fondamentale entre les opérations qualificatrices et les opérations quantificatrices tient en ce que les premières sont soumises à des lois qui portent sur des rapports d'identité /inidentité, quand les secondes concernent des rapports d'égalité /inégalité. Ce seul constat justifie l'avance des connaissances en mathématique sur celles de la sémiotique, car, concernant la notion de dimensionnement, il n'y a qu'un seul facteur discriminant, alors que le principe attributif, en visant la diversité des manifestations, passe par des concepts accroissant constamment la complexité signifiante des mises en rapports de l'individué.

L'unicité et l'extension d'un discours tirent de cela les conséquences du contenu dont il est question d'ordonner la connaissance depuis des principes découverts. Avec la déclaration apodictique: «l'eau bout à 100 degrés», on entend communiquer un fait de l'expérience commune depuis lequel nous nous trouvons, de façon implicite, persuadés énoncer toute l'identification nous autorisant d'en asserter sans ambiguïté l'énoncé. Cependant, la vérité de ce qu'on est à communiquer ainsi reste toute relative. Si relative que les uns peuvent juger vraie cette déclaration, tandis que d'autres la jugeront fausse **tout aussi pertinemment**, en ce que, dans les deux cas, le jugement tient son sanctionnement véridictif depuis un arrêt de la réflexion suspendue au contenu 'évasif' de l'énoncé.

Eh! Oui, même si l'on convient, d'évidence, qu'il ne s'agit pas de degrés angulaires, encore faut-il savoir si l'énoncé porte sur des degrés Celsius ou des degrés Fahrenheit. Et si le consensus est fait

sur ces unités de mesure, la déclaration n'en reste pas moins vraie, ou fausse, puisque l'eau bout encore à des températures différentes en montagne et au niveau de la mer. Et de quelle sorte d'eau parlons-nous? D'eau déminéralisée de formule brute H_2O , ou bien d'eau lourde, ou d'eau oxygénée... ou encore d'eau régale? Enfin, à quelle phase transitoire entre l'état liquide et l'état de vapeur, le déclaratif d'ébullition fait-il encore référence?

L'expérience commune nous apporte donc un savoir qui dépend des interprétations qu'on acquiert du vécu au niveau sensoriel, portées dans le cadre mental du sentiment qu'on en a. Ceci étant d'une conscientisation depuis le complexe psychosomatique est à faire que l'opinion qu'on tient de l'arrêt du jugement, depuis les seules déductions opérées sur la prétendue tangibilité des faits vécus, n'apparaît pas mieux lotie que nos croyances qui répondent au travail inductif psychospirituel. Dire par exemple que «l'homme descend du singe» apparaît aussi équivoque que la déclaration sur l'ébullition de l'eau à 100 degrés. Sujet de polémique entre conservateurs de l'un des nombreux dogmes religieux, et promoteurs de l'actuel paradigme physicaliste, on peut conséquemment avoir aussi une opinion pour ou contre depuis la formation continue d'une sagesse personnelle. Car si la déclaration de parenté du singe à l'humain au travers les témoignages paléontologiques est assurément la plus vraisemblable en ce qui est de son héritage biologique par la substance, ce savoir peut n'en être pas moins insuffisant pour peu qu'on fasse référence à d'autres faits montrant l'**ascendance** de la personne humaine: sa filiation spirituelle complémentaire représentant –ainsi que les inséparables côtés pile et face d'une même pièce– un 'héritage' au futur tenant au potentialisé dès à présent en essence dans la personne humaine. Avancer sur les chemins de l'avenir avec les œillères à ne regarder le monde que depuis les propriétés phénoméniques des états examinés dans leurs incidences apostérieures, n'est pas plus édifiant que de regarder exclusivement devant soi, reniant son passé et niant conséquemment les effets dans la puissance actorielle.

Pour voir sans aussi regarder, ouïr sans aussi entendre, chacun s'oppose à bien des déductions et des points de vue, un temps

soutenus depuis d'autres mentalités appariées. À cause des lacunes de nos conceptions, des relativités et de l'imprécision dans nos énoncés, comme en raison de l'indétermination des choix personnels dans les **coordonnées relatives du mouvement de nos pensées à viser le meilleur, le plus beau et le plus véritable** il y aura longtemps encore des penseurs pour affirmer que le Soleil tourne autour de la Terre, et d'autres à dire que c'est la Terre qui tourne autour du Soleil, puisque chacun affirme ce qu'il croit vrai par incidence à ses propres coordonnées intellectuelles.

CAHIER 2 *sema*

Introduction	3
I. Sur la richesse du vocabulaire en proportion de l'avancement d'une connaissance particulière.....	5
II. Sur la nécessité d'une sémasynthèse dans l'intensivité multi-ordinale des sens, reliée au processus extensif de discrimination antithétique.....	9
III. Discriminer des synonymes: un moyen de générer de nouvelles significations...	12
IV. Les techniques idéographiques et idéophoniques dans l'évolution des cultures...	19
V. Les étapes de la maturation psychologique des individus composant l'humanité, comme modèle réduit de la psychogenèse de l'espèce.....	22
VI. Et sur la différence entre savoir et connaître.....	28
Le fondement des qualifications	
2.1 La pensée d'outre-mots.....	31
2.2 Parallèle entre nombres et sèmes.....	39
2.3 Fondement ensembliste du domaine sémiotique.....	46
2.4 Le progrès dans le domaine des significations.....	49
2.5 Le niveau intensif du sens, et la théorétique.....	53
2.6 La loi de commutativité entre termes thétiques et antithétiques.....	59
2.7 Sur la suite indéfinie des sémanticités.....	66
2.8 Sur la compréhension de ce que nos attributions appartiennent au relationnel entre le penseur et les événements de son altérité.....	70
2.9 Les faits d'opposition, base entropique universelle du principe de réalisation.....	76
2.10 Éclaircir la problématique véricitaire des signifiés.....	84
2.11 Le processus continu de complexification des significations.....	88
2.12 Note pour réaffirmer le contenu dans l'antithèse.....	97
Théorétique et sémiotique	
2.13 Pour la notion de dynamique eidétique.....	100
2.14 Le fondement du principe d'individuation dans le continuum des pluralisations d'être, d'avoir et de faire.....	114
2.15 Sur la relativité de nos attributions.....	118
Vers la notion d'un tiers inclus	
2.16 En deçà et au delà du niveau de discrimination sémantique.....	127
2.17 La notion du tiers inclus.....	132
2.18 Le processus d'apparition du sens.....	149

2.19 Vers une dérivation triadique des sens tenant au processus d'émergence du signifié.....	154
2.20 Activités qualificatives et concept d'une énergie spécifique au domaine.....	163
2.21 Les éléments de la sémanalyse.....	165
2.22 Quelques aspects de la sémasynthèse.....	170
2.23 En guise de conclusion.....	175

LÉGENDE DES SYMBOLES

\rightarrow	implique
	tel que
\forall	quel que soit ... (quantificateur universel)
\exists	Il y a au moins un ... (quantificateur existentiel)
∞	infini réel
∞	point adimensionnel opposé à l'infini réel
E	un ensemble bornable
\emptyset	ensemble vide
H	ensemble <i>in extenso</i>
∇	classe de la continuité unicitaire
\therefore	classe des sécables
C	complémentaire d'une partition quelconque
\in	appartient à ...
\notin	n'appartient pas à ...
\subset	inclusion stricte
\subseteq	inclusion générale
\cup	union (réunion)
\cap	intersection
\neq	inégalité
\equiv	sensiblement égal
\leftrightarrow	indifférence (équivalence)
Σ	somme
$< \dots$	plus petit que ...
$> \dots$	plus grand que ...
	origine d'une extension
∞	indéfiniment croissant
∞	indéfiniment décroissant
xfy	fonction de x sur y
xRy	relation entre x et y
Ω	l'individu le plus grand réalisé au macrocosme
$\bar{\Omega}$	l'individu le plus petit réalisé au microcosme
\textcircled{R}	Rien n'est (manque entièrement)
\textcircled{C}	Tout est (complet)

Il a été tiré de l'ouvrage 50 exemplaires
à titre privé

Pour un usage non commercial
le livre est librement imprimable à partir des fichiers
téléchargeables sur le website <http://jean.alphonse.free.fr>